

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ÉMILE SOUVESTRE

OEUVRES COMPLÈTES

DE

ÉMILE SOUVESTRE

PARUES

Dans la Collection Michel Lévy

UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1 VOL.
CONFESSIONS D'UN OUVRIER	1 —
AU COIN DU FEU	1 —
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1 —
CHRONIQUES DE LA MER	1 —
LES CLAIRIÈRES	1 —
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1 —
DANS LA PRAIRIE	1 —
LES DERNIERS PAYSANS	1 —
EN QUARANTAINE	1 —
SUR LA PELOUSE	1 —
LES SOIRÉES DE MEUDON	1 —
SOUVENIRS D'UN VIEILLARD, la dernière étape	1 —
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES	1 —
LES ANGES DU FOYER	1 —
L'ÉCHELLE DE FEMMES	1 —
LA GOUTTE D'EAU	1 —
SOUS LES FILETS	1 —
LE FOYER BRETON	2 —
CONTES ET NOUVELLES	1 —
LES DERNIERS BRETONS	2 —
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS	2 —
LES PÉCHÉS DE JEUNESSE	1 —
RICHE ET PAUVRE	1 —
EN FAMILLE	1 —
PIERRE ET JEAN	1 —
DEUX MISÈRES	1 —
LES DRAMES PARISIENS	1 —
AU BORD DU LAC	1 —
PENDANT LA MOISSON	1 —
SOUS LES OMBRAGES	1 —
LE MAT DE COCAGNE	1 —
LE MÉMORIAL DE FAMILLE	1 —
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON	2 —
L'HOMME ET L'ARGENT	1 —
LE MONDE TEL QU'IL SERA	1 —
HISTOIRES D'AUTREFOIS	1 —
SOUS LA TONNELLE	1 —
LE MENDIANT DE SAINT-ROCH	1 —
THÉATRE DE LA JEUNESSE	1 —

Paris. — Imp. de ÉDOUARD BLOT, rue Saint-Louis, 46.

SOUVENIRS

D'UN

BAS-BRETON

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

— DEUXIÈME SÉRIE —



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1860

SOUVENIRS

D'UN BAS-BRETON

XXVI

INSURRECTION — PRISE DE LA ROCHE-BERNARD — MORT HÉROÏQUE DU CITOYEN SAUVEUR

J'avais cru, comme le citoyen Morillon, que la mort de la Rouërie briserait tous les liens du complot royaliste; mais trop de germes d'insurrection étaient déjà semés, trop de gens avaient pris le deuil de leurs joies domestiques et s'étaient résolûment préparés au combat, pour que tout s'arrêtât ainsi à la nouvelle qu'un chef était tombé. La guerre qui s'annonçait était d'ailleurs bien moins une guerre de principes que d'instinct et de désespoir. Les paysans ne s'insurgeaient ni pour la monarchie ruinée ni pour la féodalité abolie; ce qui leur mettait les armes à la main, c'était leurs croyances méprisées, leur industrie détruite, leurs fils enlevés

pour défendre quelque chose d'inconnu qu'on appelait *République*. Les nobles, leurs chefs en apparence, n'étaient en réalité que les auxiliaires de leurs rancunes. La découverte des papiers de la Rouërie ne changea donc que peu de chose à la révolte projetée. Outre la conspiration des gentilshommes, il y avait la haine des *manants*, qui ne conspiraient pas, mais attendaient l'occasion, et dès que l'occasion leur parut favorable, ils saisirent leurs armes. Ce fut la levée des trois cent mille hommes qui leur servit de signal. La loi du 24 février 1793 ordonnait qu'une fois le contingent de chaque commune fixé, des registres d'enrôlement volontaire seraient ouverts pendant trois jours, et que si le contingent ne se complétait point par ce moyen, les habitants de la commune régleraient eux-mêmes le mode à suivre pour le compléter. C'était autoriser des rassemblements et des délibérations dangereuses dans l'état d'irritation où se trouvaient les esprits. Une fois réunis, les jeunes gens appelés se comptèrent, et ils se crurent assez forts pour refuser d'obéir. Les commissaires, les officiers municipaux les sommaient en vain de choisir dans leurs rangs ceux qui devaient partir.

— Nous partirons tous, répondaient-ils ironiquement[1].

[1] Lettre des membres du district de la Roche-Bernard aux administrateurs du Morbihan (13 mars 1793).

Et si on les pressait davantage : — Nous n'avons plus de roi, nous n'avons plus de prêtres, s'écriaient-ils; à qui obéirions-nous? qui a l'autorité maintenant?

— La nation !

— Eh bien, alors, qu'elle vienne ! nous voulons *crocher* avec elle[1].

Et passant aussitôt de la menace à l'action, ils chassèrent leurs officiers municipaux, égorgèrent les patriotes et arborèrent le drapeau blanc ! Le soulèvement fut du reste général et pour ainsi dire instantané, en Bretagne. En moins de huit jours, il gagna de proche en proche toutes les paroisses. Je fus surpris par l'insurrection au milieu d'un de mes voyages et forcément arrêté à Vannes, que les révoltés cernaient déjà de toutes parts. Nous avions appris, le 13 mars 1793, que douze communes des districts de Savenay et de Guérande s'étaient armées, après avoir assassiné le trésorier, cinq gendarmes, le curé constitutionnel et un grand nombre de patriotes; on sut, les jours suivants, que Pont-Château, Férel, Musillac, Péaule, Rieux, avaient refusé leurs contingents et se rassemblaient pour marcher sur la Roche-Bernard. A Langouëlan, à Plouray, à Ploumeliau, les paysans avaient mis en fuite les commissaires, après avoir brûlé les contrôles. D'heure en heure on apprenait quelque nouveau malheur.

[1] Procès-verbal du juge de paix de Vannes.

Des secours demandés à Lorient avaient été refusés, cette ville étant elle-même dans le plus grand péril. Le 15, tous les chevaux de Vannes furent mis en réquisition. Le comité central expédia des courriers vers les lieux menacés, un administrateur du département fut envoyé à Auray pour attendre l'arrivée des troupes que l'on avait fait demander de nouveau à Lorient. Une confusion et une terreur inexprimables régnaient partout. A chaque instant des estafettes arrivaient au galop, signalant des attroupements qui se dirigeaient sur la ville ; on fermait les volets, on barricadait les portes ; les administrateurs, en écharpe, distribuaient des cartouches. Du reste, ni cris ni chants ; rien que le roulement des canons sur le pavé et le bruit du tocsin sonnant au loin dans la campagne ! Nous attendîmes ainsi jusqu'à onze heures du soir. Des vedettes, qui arrivèrent alors, nous apprirent que l'on se battait à Locminé, à Rochefort, à Ploërmel et à la Roche-Bernard. La nuit et le jour suivant se passèrent dans une horrible attente. On apercevait à l'horizon des lueurs d'incendie, on entendait des décharges de mousqueterie; mais toutes les routes étaient interceptées; les courriers n'arrivaient plus! Nous avions perdu jusqu'à la triste consolation de mesurer le danger; nous le sentions gronder autour de nous sans pouvoir nous y préparer. Nous étions là douze mille, hommes, femmes, enfants, vieillards, dans la même angoisse que le prisonnier qui

attend son arrêt. Cependant aucune peur ne se laissait voir : résolus à mourir, nous semblions éprouver tous plus d'impatience que de regret ! Le 16 au soir, j'étais au club avec Benoist et un médecin, nommé Pierson, vieille connaissance que j'avais retrouvée à Vannes. Les motions ne se succédaient qu'à de longs intervalles ; les discours étaient plus rares que de coutume, et la foule distraite écoutait à peine. Le président allait lever la séance, lorsqu'un grand bruit se fit entendre au dehors; la porte s'ouvrit avec violence, et un paysan presque nu, souillé de boue et la tête enveloppée de linges sanglants, parut sur le seuil, entouré de sans-culottes en armes.

— Les brigands viennent-ils? demanda-t-on d'un seul cri.

— Non ; mais ils ont pris la Roche-Bernard.

— Qui l'a dit?...

— Cet homme.

— Il en arrive?

— Oui, regardez ; il est blessé.

— Il leur a échappé?...

— Par miracle.

— Laissez-le parler ! laissez-le parler !

Le paysan avait été pour ainsi dire porté jusqu'à la table du président. La foule s'en approcha, par un mouvement général; il y eut un moment d'oscillation, de tumulte, puis le silence se fit. Cependant le fugitif

promenait autour de lui des regards effarés ; il étendit la main pour chercher un appui, rencontra la table et s'y assit. L'angoisse se lisait sur tous les visages.

— Étais-tu toi-même à la Roche-Bernard quand les brigands sont venus? demanda le président.

— Oui... oui... citoyen, dit le blessé d'une voix entrecoupée. J'étais au service du citoyen Sauveur, le président du district.

— Et quand sont-ils arrivés?

— Hier, vendredi... mauvais jour pour les chrétiens! Nos municipaux avaient rassemblé tout ce qu'ils avaient pu de patriotes avec un drapeau rouge... ils étaient cent cinquante environ, et les autres six mille!... Nous avions le cœur bien triste, d'aller comme ça mourir sûrement, en laissant les pauvres vieillards et les femmes après nous sans défense!... Mais ceux qui commandaient les blancs sont venus nous dire qu'il fallait nous rendre et qu'on ne ferait de mal à personne... alors, on a délibéré, et, en voyant que nous remplissions à peine la rue et eux toute la campagne, nos officiers municipaux ont ramassé le drapeau rouge en leur disant d'entrer... Tout allait bien d'abord; il y avait même des blancs et des bleus qui s'embrassaient, quand un coup de fusil est parti en l'air... Alors, ceux de la campagne ont crié *trahison!* et ils se sont mis à tout massacrer... Je m'étais sauvé pour avertir le citoyen Sauveur, qui était à la salle du directoire.

« — Fuyez ! que je lui dis ; voici les blancs qui ne font quartier à personne.

» — Alors va-t'en, qu'il me dit tranquillement.

» — Mais vous... il faut vous cacher... venez à la maison.

» — Non, qu'il me répond ; s'ils ne me trouvaient pas, ils se vengeraient en massacrant ma famille. Sauve-toi, Pierre ; moi, je dois mourir à mon poste. »

Comme il parlait, on entendit de grands cris de : *Vive le roi ! vive la bonne religion !*... C'était les furieux qui arrivaient !... Ils entrèrent tous ensemble dans la salle, en brisant les portes, les fenêtres et les tables. Le citoyen Sauveur voulut parler, mais ils se jetèrent sur lui et l'emmenèrent en prison... Pierre s'arrêta à ces mots.

— Et y est-il encore? demandèrent plusieurs voix. Le jeune paysan secoua la tête.

— Plût à Dieu ! dit-il ; ce matin ils sont allés à son cachot et ils l'ont fait sortir en criant : *A mort ! à mort !*

« — Amenez-moi à vos chefs, a dit le citoyen sans se déconcerter. Mais ils ont commencé à lever la main sur lui.

» — Il faut lui faire crier *vive le roi !* disaient les uns.

» — Non ! non ! continuaient les autres, il faut qu'il abatte l'arbre de la liberté !...

» — C'est cela !... conduisons-le sur la place ! »

Les plus enragés l'avaient pris au collet, jeté par terre, et le traînaient la tête sur le pavé ; lui, les lais-

sait faire sans rien dire. Quand il fut arrivé sur la place, ils lui ordonnèrent de crier *vive le roi!* il leva la main et cria de toutes ses forces : *Vive la République !* On le frappa à coups de crosse sur la tête et partout ; mais plus on le frappait, plus il répétait : *Vive la République !*

— Attendez, je vais le faire taire, moi, dit un grand rouge, celui qui avait toujours excité les royalistes contre mon maître. Et il lui tira un coup de pistolet dans la bouche, à bout portant. Le citoyen Sauveur resta un instant comme mort ; mais bientôt il se redressa, sans même faire entendre un soupir, et prit dans son sein quelque chose qu'il embrassa.

— C'est la médaille civique ! qu'ils crièrent tous ; il faut qu'il la donne !... Alors ils se jetèrent sur lui comme des loups enragés. Il y en eut un qui lui tira un coup de fusil dans les yeux, un autre qui lui coupa trois doigts avec un couteau de chasse : mais il tenait toujours sa médaille. Ils ne savaient plus comment lui faire du mal, lorsque tout à coup le rouge se mit à crier :

— Tenez ! tenez !... du feu !... C'était l'arbre de la liberté qui avait été abattu et qu'on brûlait. Tous jetèrent de grands cris de joie ; ils traînèrent le citoyen Sauveur jusqu'au brasier et le lancèrent dedans. Je fermai les yeux pour ne plus voir... je sentis une odeur de chair brûlée, puis je les entendis qui disaient :

— Bon ! il est roussi ! Et ils s'en allèrent. Je courus à la maison, où je trouvai le père du citoyen Joseph,

qui était au lit parce qu'il a soixante-dix ans et que la goutte l'empêche de marcher.

— Mon fils?... qu'il me dit dès que je parus. J'avais tant envie de pleurer, que je ne pouvais pas lui répondre.

— Ils l'ont tué? — Je lui fis signe que oui. Il ne souffla mot, et il ferma les yeux. Au bout d'un instant, cependant, il me dit tout bas :

— Comment ça s'est-il passé? — Je lui racontai la chose, à peu près. Pendant que je parlais, ses cheveux blancs se hérissaient sur sa tête, et quand j'eus fini, il fut plus d'une heure sans parler. Deux ou trois fois je m'approchai, croyant qu'il était mort; enfin, vers le soir, il se dressa sur son séant et me dit :

— Il va faire jour, pars pour Vannes; tu diras ce qui est arrivé. Alors il m'a donné cette lettre, et je suis parti. Les blancs m'ont tiré bien des coups de fusil, j'ai été blessé deux fois; mais je sentais du feu sous mes pieds, tant j'avais envie d'arriver ici pour demander vengeance. Enfin, me voilà, et la lettre aussi. A ces mots, Pierre présenta au président un papier souillé de sueur et de sang. Celui-ci lut d'une voix ferme :

Le citoyen Sauveur père à la Société patriotique de Vannes.

« Frères et amis,

» La Roche-Bernard est au pouvoir des brigands. Mon fils a fait son devoir; il est mort à son poste, et

les barbares n'ont pu atteindre à la hauteur de l'âme d'un vrai républicain.

» Salut et fraternité.

» SAUVEUR[1]. »

La lecture de cette lettre fut suivie d'une rumeur difficile à décrire : c'était comme une exclamation prolongée, dans laquelle domina d'abord la stupeur, puis le désespoir, puis enfin la colère ! Les amis de Sauveur, et ils étaient en grand nombre, jetèrent un cri de vengeance.

— Le sang des patriotes coule partout comme de l'eau, répétaient-ils. Il y a des troupes à Lorient, à Rennes... pourquoi ne les envoie-t-on pas à notre secours ?... Avec elles nous pourrions punir les assassins de Sauveur... Avertissons les administrateurs... Au département !... au département !...—Ils s'élancèrent vers la porte, et au bout de quelques minutes la salle fut vide. Le paysan blessé avait été oublié dans cette sortie tumultueuse. Épuisé de fatigue et de douleur, il venait de tomber presque à la renverse sur la table où il s'était d'abord assis. Je courus à lui.

— Aide-moi à le porter dans ma chambre, dis-je à Benoist, et, en attendant qu'on venge l'autre, sauvons celui-ci.

[1] Cette lettre, digne d'un Spartiate, ne fut pas adressée à la Société patriotique de Vannes, mais à celle de Rennes.

XXVII

REPRISE DE ROCHEFORT ET DE LA ROCHE-BERNARD — JE SUIS BLESSÉ

Une fois le blessé confié aux soins de mon hôtesse, je courus au comité central. Je croyais y trouver foule; la place était déserte. Je m'approchais, étonné, de la salle où se tenaient les séances, lorsqu'un administrateur en sortit tout à coup.

— Tu sais ce qui se passe, citoyen? lui criai-je.

— Oui, me répondit-il; Rochefort vient d'être forcé par les royalistes.

— Rochefort aussi?

— Ils ont massacré Lucas, Duquero, Denoual, et ils promènent maintenant leurs têtes dans la campagne. Ploërmel doit être en leur pouvoir; ils marchent sur Guérande et Rédon. Le commissaire des classes, Pellegrin, qui parcourait le littoral pour la levée des marins, a été attaqué, avec son escorte, par six mille révoltés. Lui et ceux qui ont pu échapper, viennent d'arriver... Tout est en armes dans les paroisses; ils forcent les malades mêmes à marcher avec eux. Les femmes portent des vivres et des sacs vides pour le pillage. Nous pouvons être attaqués d'un instant à l'autre.

— Et les renforts n'arrivent point?

— C'est ce dont je vais m'assurer. — Il me quitta en courant. Cependant, le comité était en permanence; les dépêches et les rapports se multipliaient. J'appris le soir que l'on manquait de secrétaires pour les expédier; j'allai m'offrir, et j'entrai immédiatement en fonctions. Le lendemain, 17, arriva un chasse-marée expédié par les administrateurs de la Loire-Inférieure; il apportait la nouvelle que vingt mille *brigands* entouraient Nantes et étaient maîtres de la Loire, depuis Paimbœuf jusqu'à Ingrande. On s'était déjà battu à Blain, à Ancenis, à Machecoul, à Manves, à Clisson. « Tous les chemins sont fermés, disait en terminant la dépêche; aucun courrier n'arrive jusqu'à nous; nos subsistances sont pillées, la famine est au moment de nous assaillir! Nous sommes forcés d'expédier un chasse-marée pour vous avertir des dangers qui nous menacent. Au nom de l'humanité et de la fraternité, donnez-nous de vos nouvelles! Adieu, frères; peut-être que cet adieu est le dernier que nous vous ferons. »

Cette lettre nous atterra. Nous apprîmes heureusement, le même jour, que les patriotes de Bain et de Janzé, commandés par leur curé constitutionnel, avaient défait les royalistes. La garde nationale de Rennes les avait également repoussés à Paci et à Fleurigné, près de Fougères; et nous sûmes, un peu plus tard, que les paysans qui assiégeaient Pontivy avaient

été mis en pleine déroute. Ces dernières nouvelles nous ranimèrent un peu. Notre appel avait d'ailleurs été entendu. Quoique en péril lui-même, le Finistère nous envoyait neuf cents volontaires et du canon ; des troupes de ligne arrivaient, à marches forcées, de Saint-Malo ; enfin, le général Labourdonnaye et Beysser préparaient une expédition contre Redon, la Roche-Bernard et Rochefort. Ces secours étaient insuffisants et éloignés, sans doute ; mais le premier moment de surprise était passé, et nous commencions à prendre l'habitude de notre danger. Les uns s'étaient rassurés par le sentiment de leur courage ; d'autres, par l'espoir du secours ; tous, par lassitude de craindre. Aussi y eut-il, après la stupeur qui avait d'abord saisi nos âmes, une réaction d'énergie et de confiance. Si tout nous manquait pour la résistance, le dévouement des patriotes suppléait à tout. Les uns apportaient des vivres, des vêtements ; d'autres de l'argent ou des armes. Le 19 mars, le juge de paix Leclerc déposa sur le bureau du président toutes ses épargnes ; le même jour, le citoyen Becheu écrivait la lettre suivante au comité :

« Citoyens,

» Je viens d'apprendre qu'on cherchait hier des maisons pour loger les braves frères qui nous arrivent ; j'ai la communauté dite du *Père-Éternel* en propriété,

celle de *la Visitation* en ferme, vous pouvez en user comme biens appartenant à la République. Six paires de souliers neufs se trouvent chez moi, je les offre; on manque de bois pour cuire le pain des patriotes, deux cents fagots sont à ma disposition, et par conséquent à la vôtre; la caisse du district est pauvre, dit-on; je ne possède que huit cents francs; j'en garde deux cents pour les besoins de ma famille, vous pouvez prendre le reste. En un mot, tout ce qui est à moi, corps et biens, appartient à la nation. Disposez de moi pour des courses, pour des écritures... j'y emploierai les jours et les nuits. Je n'ai d'autre ambition que de vivre pour ma patrie et de mourir en la défendant [1]. »

Les renforts que nous attendions arrivèrent enfin, et les chefs républicains commencèrent leurs opérations. Quinze cents hommes du département de la Manche avaient rejoint les troupes du général Chevigné; les villes furent successivement débloquées et l'on put tenir campagne. Dès lors l'insurrection fut maîtrisée. Née de la colère plutôt que du calcul, sans prévoyance et sans parti pris, elle ne pouvait triompher que par sa spontanéité; dès qu'elle se sentit arrêtée, elle se déconcerta, et, ne pouvant passer de l'agression à la défense, faute de plan arrêté, elle s'effraya d'elle-même.

[1] Lettre du citoyen Becheu aux citoyens administrateurs du Morbihan (19 mars 1773).

Déjà cette foule révoltée qui s'était subitement précipitée sur la Bretagne, commençait à se fondre et à disparaître; la terre semblait la boire comme une inondation de quelques jours. Mais ce fut alors aussi que l'on put connaître tous ses ravages! Les républicains isolés avaient été égorgés presque partout; on les avait pendus aux croix des chemins, cloués aux portes des mairies, brûlés dans leurs lits avec leurs femmes et leurs enfants. A Machecoul, quatre cents patriotes avaient ainsi péri en quelques heures! Toutes les mesures furent prises pour punir ces crimes et empêcher qu'ils pussent se renouveler. On fit des arrestations, on établit des tribunaux militaires qui devaient juger dans le plus bref délai; chaque commune fut déclarée responsable des assassinats commis sur son territoire[1]. Ce n'était point assez : il fallait reprendre les points occupés par les rebelles. Deux colonnes sortirent de Vannes à cet effet, sous le commandement du général du Petit-Bois. Je demandai et j'obtins la faveur d'en faire partie. Nous nous portâmes d'abord sur Rochefort. Les royalistes voulurent défendre les collines; mais elles furent enlevées à la baïonnette en quelques instants, et lorsque j'arrivai avec le bataillon de Maine-et-Loire, nous ne trouvâmes plus que des cadavres et quelques fuyards qui disparaissaient au loin. Le com-

[1] Arrêté du comité central de la Loire-Inférieure.

mandant nous ordonna de garder les hauteurs, puis, galopant à la droite de la colonne et montrant de la main Rochefort qui s'étendait sous nos pieds :

— A vous la ville, camarades! dit-il.

Un grand cri de joie lui répondit, et le 109e, suivi du reste de la troupe, disparut au penchant du coteau. Ils ne revinrent que le soir, ivres, en désordre et chargés de dépouilles. On les conduisait vers Malestroit. Nous reçûmes ordre de prendre garnison dans la ville dévastée. Nous trouvâmes, en y arrivant, les portes des maisons forcées, les meubles brisés et dispersés sur le pavé. Il fallut rompre nos rangs pour marcher. Les huches de blé étaient renversées dans la boue, le cidre coulait par ruisseaux. Il y avait sur chaque seuil des morts, des blessés ou des femmes à genoux et en pleurs qui demandaient grâce. C'était la première fois que je voyais une ville prise; je fus saisi d'horreur. Pierre, qui m'accompagnait, n'était pas moins troublé que moi.

— Ne restons pas ici, me dit-il avec une sorte d'épouvante ; il faudrait coucher entre des morts et des agonisants; gagnons Allaire; je connais là des chrétiens qui ne portent aucune cocarde à leurs chapeaux et qui nous trouveront une place parmi eux. Aussi bien, puisqu'on a fini de se battre et qu'on ne fait plus que voler, les honnêtes gens n'ont que faire dans cet endroit. Nous saurons là-bas si la Roche-Bernard est toujours aux royalistes.

Ce que me proposait Pierre était dangereux; mais j'éprouvais un tel serrement de cœur au milieu de cette ville en pleurs et en ruines, que j'acceptai. Nous arrivâmes à Allaire sans accidents et nous y passâmes la nuit. Le lendemain, 26, j'appris que le poste de Saint-Pereux, où les royalistes s'étaient retranchés, avait été enlevé. Trois jours après on força celui d'Aucquefert, et nous pûmes enfin rejoindre Beysser, qui s'avançait vers la Roche-Bernard. Je pris rang parmi les gardes nationaux de Rennes, au milieu desquels je retrouvai Benoist, qui me reconnut et m'embrassa. L'ennemi nous fut signalé vers le soir, à peu de distance de la ville; ils étaient environ douze cents. Nous nous portâmes à leur rencontre avec une grande ardeur. Le souvenir de Sauveur était présent à tous, et son nom fut spontanément répété dans nos rangs comme un cri de vengeance. Les royalistes tinrent à peine quelques minutes. Nous les culbutâmes dans la ville, où plusieurs furent fait prisonniers. Le combat fini et la ville occupée, beaucoup de gardes nationaux, parmi lesquels je me trouvais, ralentirent le pas. Beysser avait rangé une partie des troupes sur la place voisine des halles, lorsque j'y arrivai avec Pierre. Il faisait déjà nuit close; mais des feux avaient été allumés dans la rue. On amenait de tous côtés des prisonniers, qui étaient aussitôt placés au milieu du bataillon déjà formé. Arrêté près d'un brasier, je regardais passer avec une certaine cu-

riosité ces malheureux, portant au chapeau un lambeau de toile blanche en guise de cocarde, encore armés pour la plupart et les mains noires de poudre, lorsque tout à coup Pierre, qui était à mes côtés, poussa un cri.

— Regardez ! regardez ! me dit-il, celui-là que des soldats amènent... qui a la tête nue et les cheveux rouges...

— Eh bien ?...

— C'est l'assassin !... c'est l'assassin !...

— Que veux-tu dire ?...

— Celui qui a dit de frapper le citoyen Sauveur... qui a porté le premier coup et le dernier... Oh ! je le reconnais, ce Satan ; c'est lui, vous dis-je ! — En parlant ainsi à haute voix, tout tremblant d'émotion, le jeune paysan suivait le prisonnier. Il se forma bientôt un groupe autour d'eux. — C'est lui, c'est lui, disait toujours Pierre. Et l'on répétait :

— C'est l'assassin du citoyen Sauveur !

Au lieu de se défendre, l'homme aux cheveux rouges se troubla. Déjà quelques baïonnettes s'avançaient vers sa poitrine, lorsque Beysser, qui avait aperçu le rassemblement, arriva au galop. Deux mots suffirent pour le mettre au fait. La déclaration de Pierre était positive, et le prisonnier, interrogé, gardait le silence. Des cris de mort s'élevèrent.

— Il mourra ! dit Beysser, mais comme un assassin. Avertissez les habitants de venir tous, et que les officiers

s'assemblent en commission militaire. — Une heure environ se passa avant que l'ordre du général pût être exécuté; enfin, la place se trouva entourée d'une foule pâle et silencieuse, qu'éclairaient des torches. Au milieu étaient les canons, avec les canonniers, la mèche allumée à la main; tout auprès, Beysser, ses officiers, le prisonnier et Pierre. Beysser commença l'interrogatoire. Le silence le plus profond régnait dans la foule, et toutes ses paroles étaient entendues. Il fit répéter à Pierre son accusation. Pierre rappela le lieu, l'heure, les circonstances.

— Y a-t-il d'autres témoins? demanda Beysser à haute voix. La foule resta immobile. Il se tourna vers l'accusé. — Qu'as-tu à répondre? demanda-t-il. L'accusé baissa la tête et se tut. — Ainsi, tu reconnais la vérité de ce qui vient d'être dit?

— Je le reconnais.

Le général se tourna alors vers ses officiers, il délibéra un instant avec eux, puis élevant la voix :

— Citoyens de la Roche-Bernard, dit-il, cet homme est condamné à mort comme assassin! Que justice soit faite. — A cet appel, deux soldats sortirent des rangs; l'un alla droit au condamné, le saisit par sa crinière rousse et fit fléchir sa tête jusqu'à la culasse d'un canon; alors l'autre s'avança à son tour, on vit une hache briller, et la tête tomba d'un seul coup! L'exécution achevée, la foule s'écoula. Je me dirigeais, avec Pierre,

vers la maison du citoyen Sauveur, où il m'avait assuré que je trouverais asile, lorsqu'en traversant une rue obscure, nous vîmes tout à coup une ombre se détacher du mur.

— Un royaliste! cria le jeune paysan en faisant un bond en arrière. Je reculai de quelques pas; mais avant que j'eusse armé mon fusil, un coup de feu partit et je tombai, frappé à l'épaule. Ma blessure était dangereuse; elle me retint deux mois entre la vie et la mort. Les soins et ma bonne constitution l'emportèrent enfin; mais la fièvre avait tellement épuisé mes forces, qu'une partie de ma convalescence s'écoula dans une torpeur stupide. Je ne sentais la vie que comme une végétation confuse; j'agissais par souvenir, je raisonnais mécaniquement. Ceux qui me voyaient pouvaient croire que je pensais, car mon imbécillité avait seulement l'apparence de l'abattement; mais la perception des faits avait lieu, chez moi, sans que j'en eusse conscience, par habitude; j'avais perdu toute initiative intellectuelle. Cependant, les beaux soleils et le repos me firent recouvrer graduellement ce que la souffrance m'avait enlevé. J'entendis dire un jour : « Nantes est assiégé par l'armée vendéenne. » Ces mots me frappèrent étrangement; je me sentis à l'instant revivre et penser.

— Qu'est-ce que l'armée vendéenne? demandai-je. Pierre me regarda avec étonnement.

— Comment, dit-il, ne l'as-tu pas appris encore? depuis trois mois, citoyen, on n'a parlé que de cela près de ton lit...

— Je n'ai rien entendu, répondis-je; je sors comme d'un long sommeil. Je me rappelle avoir rêvé, mais j'ai oublié mes rêves...—Pierre poussa des exclamations de surprise et voulut appeler toute la maison; j'eus beaucoup de peine à le retenir. — L'insurrection de la Vendée a donc grandi? lui demandai-je.

— Si elle a grandi, citoyen!... assez pour que les brigands aient quatre grandes armées, avec des généraux, de la cavalerie, des canons, tout, enfin!... Ils ont pris Bressuire, Thouars, Parthenay, Ancenis, Saumur, Chollet, Mortagne, Angers, et maintenant ils attaquent Nantes avec quatre-vingt mille hommes.

— Et combien y a-t-il de patriotes pour défendre la ville?

— Dix mille, à ce qu'on croit.

— Et l'on n'a aucune nouvelle?

— Aucune. On disait hier que Nantes était pris.

— Alors la République est perdue! m'écriai-je.

— La République est sauvée! répondit la voix calme d'un vieillard qui venait d'entrer..

— Vous savez quelque chose, maître? s'écria Pierre.

— Le siége de Nantes est levé; Cathelineau a été tué, et les brigands ont laissé après eux cinq mille morts...

— La nouvelle est-elle sûre ? demandai-je.

— Nous venons de la recevoir par un courrier qui a pris part à la mêlée. Il était à Nort, avec O'Sulivan, quand celui-ci a été frappé mortellement ; et comme on s'empressait autour de lui : « Ce n'est rien, a-t-il dit ; je meurs pour la patrie ; laissez-moi et sauvez vos canons. » Ce combat de Nort a sauvé la ville, en dérangeant les plans des Vendéens. Du reste, chacun a fait son devoir ; la bataille a duré dix-huit heures, et tous les patriotes sont morts comme mon fils, en criant *vive la République !*

Je me levai vivement à ces mots et je me découvris !... Je venais de reconnaître mon hôte, le citoyen Sauveur !

XXVIII

MADAME BENOIST

L'échec éprouvé par les Vendéens fut confirmé les jours suivants. J'appris aussi alors comment les troubles de la Convention avaient grandi pendant ma maladie, et avaient amené la fédération de la Bretagne et du

Midi contre les montagnards. Benoist se trouvait encore à la Roche-Bernard avec les volontaires de Rennes, que l'on y avait mis en garnison. Il était parent, par alliance, du citoyen Sauveur, et venait me voir chez lui presque tous les jours. Nous causions un peu du passé, beaucoup du présent, rarement de l'avenir, que l'on n'osait alors regarder. Rien n'était changé dans mon ancien compagnon de bazoche : c'était toujours la même intelligence, plus droite qu'étendue; le même cœur, plus sûr qu'expansif. Il s'était marié à une jeune fille que j'avais autrefois entrevue, et dont il ne parlait qu'avec un accent d'amour et de respect contenus. L'absence d'Élisa était alors son plus vif chagrin; il en recevait des lettres pleines de choses charmantes pour lui, et de jugements élevés sur les affaires du moment. Je les avais lues avec autant de surprise que d'admiration; aussi, éprouvé-je une véritable satisfaction lorsqu'il m'apprit que sa femme n'avait pu supporter une séparation plus longue, et arrivait à la Roche-Bernard dans quelques jours. Elle devait descendre chez le citoyen Sauveur, où je ne pouvais manquer de la voir. La joie de Benoist était extrême en m'apprenant cette nouvelle : il était loin de prévoir qu'elle serait d'aussi courte durée. Le soir même, il fut mandé par l'administration, et chargé d'une mission qui l'obligea à partir à l'improviste pour le Finistère. Je reçus un billet qu'il m'écrivit de Rosternen, et dans lequel il me re-

commandait madame Benoist. Celle-ci arriva le lendemain dès la pointe du jour; ce fut moi qui la reçus. Je lui appris, avec quelque embarras, le départ de son mari. Elle fut d'abord saisie, et ne put retenir une exclamation d'étonnement douloureux.

— Le bataillon a donc quitté la Roche-Bernard? me demanda-t-elle.

Je lui répondis que Benoist seul était parti, chargé d'une mission particulière.

— Mais cette mission, dit-elle vivement, il n'était point obligé de l'accepter; il n'est ici que simple volontaire... Il savait que j'allais venir... Pourquoi ne pas m'attendre?...

Tout cela était dit d'une voix émue; il était aisé de voir que l'espoir d'une grande joie venait d'être refoulé dans ce cœur qui s'indignait. Je tâchai d'excuser Benoist, et je remis la lettre qu'il m'avait écrite de Rosternen. La jeune femme la lut deux fois lentement, et, se rendant maîtresse de son chagrin :

— J'ai tort, dit-elle; il a fait son devoir, comme toujours; j'attendrai son retour ici.

Elle me pria alors d'excuser son premier mouvement, et demanda à voir son parent, le citoyen Sauveur; on le fit avertir. Je voulus me retirer par discrétion; mais le vieillard me retint.

— Oublies-tu que Benoist t'a nommé son fondé de pouvoirs près de la citoyenne? dit-il en souriant;

n'est-ce point toi qu'il a chargé de la distraire et de la défendre au besoin?

Je déclarai, en m'inclinant, que je tiendrais une telle mission à grand honneur, mais que je craignais d'avoir trop peu de titres pour qu'on me permît de la remplir.

— Comment donc! n'as-tu pas connu autrefois la cousine?

— Trop peu pour que la citoyenne se le rappelle.

— Vous vous trompez, dit madame Benoist avec grâce; je n'ai point encore oublié les bals où vous me faisiez danser, ni les beaux airs bretons que vous chantiez si bien. Ne suffit-il pas, d'ailleurs, d'avoir entrevu quelqu'un dans sa jeunesse, pour le traiter en vieil ami lorsqu'on le retrouve plus tard? C'est comme un compatriote que l'on rencontre en pays étranger; son aspect seul rappelle quelque chose d'éloigné et de chéri.

— Ainsi, dis-je en souriant, je suis accepté?

— Ne m'avez-vous pas remis vos lettres de créance? répondit-elle en me montrant le billet de Benoist.

Nous nous tendîmes la main, et, à partir de cet instant, elle me traita comme un ancien et bon ami. La citoyenne Benoist semblait avoir environ trente ans. Un embonpoint excessif n'avait pu détruire sa beauté, mais l'avait pour ainsi dire voilée. Aussi fallait-il un instant d'examen pour démêler, sous ces chairs luxuriantes et ces contours confus, l'expression d'une inflexible énergie. Quant à son âme, c'était comme ses

traits, quelque chose dont tout le mérite n'apparaissait point sur-le-champ. Madame Benoist avait trouvé le moyen d'être sublime sans qu'on y prît garde, comme d'être belle sans fixer l'attention. A force de simplicité, sa générosité paraissait vulgaire ! Sa force était d'ailleurs enveloppée de tant de bonté et de tendresse, qu'on l'entrevoyait à peine ; on ne la devinait que par l'importance du résultat, jamais par la rudesse du contact. J'avais été surpris d'abord de l'importance qu'avait acquise Benoist parmi les patriotes de Rennes. L'initiative lui avait toujours manqué, et c'était une nature plus capable d'exécuter des ordres que d'en donner ; mais je compris, en voyant la citoyenne Benoist, le secret de cette capacité énergique qui avait valu au mari la confiance de tous. C'était l'Égérie qui l'avait inspiré : force et sagesse, tout était venu de là. Il le sentait, du reste (je m'en aperçus plus tard), et n'en était point humilié. Il n'y avait eu aucun effort dans l'association de ces intelligences, inégales sans doute, mais assez nobles toutes deux pour que l'une cachât sa supériorité et pour que l'autre l'acceptât. L'extrême faiblesse dans laquelle m'avait laissé ma longue maladie, ne me permettait point de me remettre en route ; j'eus donc le temps de connaître madame Benoist et de l'apprécier. La plupart de nos journées se passaient en conversations et en lectures, auxquelles assistaient le citoyen Sauveur et quelques amis. Nous nous réunissions dans la chambre

de la jeune femme, qui, comme toutes celles de l'époque, ressemblait plus à l'intérieur d'une tente qu'à un foyer domestique. On y voyait, accroché au pied d'un lit de chêne, un équipement complet de soldat; c'était celui de Benoist; un pain de munition et des fruits étaient posés sur un guéridon d'acajou massif; des papiers, des livres, des journaux épars, couvraient une grande table de sapin, mêlés à quelques ouvrages de femme. Il y avait dans le disparate même de tous ces objets quelque chose de singulièrement expressif. Cette réunion ne tenait ni au hasard ni au caractère de nos hôtes; on l'eût trouvée partout ailleurs : du fer, du pain et des gazettes!... L'époque entière était là! Le citoyen Sauveur avait conservé toutes les brochures politiques publiées depuis 1786, et nous prenions un singulier plaisir à parcourir cette curieuse collection. Tant d'idées avaient été remuées depuis dix ans, tant de questions abordées, tant de sophismes défendus, puis oubliés!... Madame Benoist me trouva un jour plongé dans la lecture d'un opuscule que je venais de découvrir au fond des derniers rayons de la bibliothèque.

— Que tenez-vous là? me demanda-t-elle.

— La *Pétition des Dames françaises à l'assemblée des notables.*

— *Pour leur admission aux états généraux*, n'est-ce pas?

— Précisément. Je m'étonne qu'elles n'aient point renouvelé leur requête à la Convention, qui a pro-

clamé, en toutes occasions, les doctrines de l'égalité; d'autant plus que les signataires font valoir des droits sérieux.

— Lesquels?

— *Leur nombre*, d'abord; *leur influence sur tous les hommes, depuis le dépositaire de la feuille des bénéfices jusqu'aux conseillers; le succès qu'elles auraient contre les ennemis de la nation*, je répète les expressions de la requête; *les services qu'elles rendent au commerce par les changements de mode; enfin, leur douceur, qui saurait tout concilier.*

— Ne demandaient-elles pas *que toute femme ou fille de quinze ans pût être électrice?*

— Et *que toute femme ou fille ayant donné le jour à un citoyen fût éligible!* Seulement, par précaution contre la loquacité des députés femelles, les signataires déclarent qu'*il ne leur serait permis de parler que par monosyllabes.*

Madame Benoist sourit, puis haussa les épaules.

— Si les femmes veulent devenir des hommes, dit-elle, ce n'est pas à l'assemblée des notables, mais à Dieu qu'elles doivent s'adresser. Le progrès, pour nous, n'est pas dans la conquête de devoirs nouveaux; il est dans l'accomplissement plus entier et plus intelligent de ceux qui nous sont déjà départis. L'équilibre des sexes doit naître de l'égalité, non dans les fonctions, mais dans l'utilité.

C'était en 1793 que la citoyenne Benoist me parlait ainsi! Combien de fois, dans ces derniers temps, me suis-je rappelé ses paroles et les ai-je répétées tout bas, en lisant de nouvelles éditions, revues et considérablement augmentées, de la *Pétition des Dames françaises à l'assemblée des notables!*

XXIX

FÉDÉRALISME — LES GIRONDINS EN BRETAGNE

La guerre de la Vendée n'était pas le seul embarras de la République. Comme nous l'avons déjà dit, la proscription des girondins avait soulevé contre la Convention les patriotes du midi de la Normandie et de la Bretagne. Les volontaires *fédérés* de ces deux dernières provinces se réunirent à Caen, où ils trouvèrent Buzot, Barbaroux, Gorsas, Louvet, Pétion et plusieurs autres proscrits. Un comité insurrectionnel fut formé. Le royaliste Wimpfen prit le commandement des troupes et choisit pour lieutenant ce Puysaie, fatal à tous ceux qu'il devait servir, et dont l'ineptie ou la trahison contribuèrent si puissamment, plus tard, au désastre de

Quiberon. Wimpfen lui confia la première opération de l'armée fédérée, en le chargeant d'attaquer Vernon.

« Pour surprendre l'ennemi, dit Louvet dans ses *Mémoires*, il sortit en plein jour, et, au bruit de la générale, il marcha par une grande chaleur, puis fit passer une nuit au bel air à des soldats qui n'avaient point de tentes et dont la plupart n'avaient jamais campé. Il perdit la journée du lendemain à l'attaque d'un petit château, qu'il eut l'honneur de prendre; enfin, l'ennemi étant bien et dûment averti de toutes les manières, pour lui donner plus d'avantage encore, il fit faire une halte à moins d'une lieue de Vernon, remisa les canons, l'un derrière l'autre, le long d'un mur, laissa sa petite armée en désordre, sans poser même de sentinelles, et s'alla coucher à une demi-lieue de là. Une heure après parurent tout à coup quelques centaines d'hommes, qui firent sur les nôtres trois décharges à mitraille; la déroute se mit aussitôt parmi des soldats qui ne savaient à qui ils avaient affaire et qui demandaient vainement leur chef. Ce fut une fuite si prompte, que, sans les braves d'Ille-et-Vilaine, qui tinrent bon, pas un canon ne revenait. L'ennemi ne fit point trente pas pour poursuivre sa facile victoire. Cela n'empêcha point M. de Puysaie, que l'administration de l'Eure conjurait de rester, de déclarer qu'Évreux n'était point tenable, et, en effet, dès le lendemain il s'éloigna de seize lieues, abandonnant ainsi, sans coup

férir, tout un département. » Les autres opérations furent conduites avec la même habileté. Les volontaires fédérés se dispersèrent, et les girondins n'eurent bientôt plus de salut que dans la fuite. Pendant que ces événements avaient lieu, ma blessure s'était complétement guérie. J'allais partir pour Quimper, où mes affaires m'appelaient depuis longtemps, lorsque le citoyen Benoist arriva. Ce fut pour sa femme une grande joie! Il venait de traverser le Finistère, et m'apprit que les chemins étaient libres. Nous passâmes ensemble une partie de la nuit. Le mauvais succès de la fédération occupait alors tout le monde; nous ne tardâmes point à en parler.

— Je l'avais prévu, dit madame Benoist; Vergniaud et ses amis ont toujours fait défaut au moment de l'action; le sens pratique leur manque. Quand il faudrait en appeler au fait, ils s'oublient dans de poétiques discussions, et perdent à être éloquents les heures qu'il faudrait employer à se montrer forts. Rien n'échappe à leur intelligence; mais ils n'exécutent rien de ce qu'ils ont compris. Ajoutez à cela le plus grand malheur qui puisse arriver à un parti : trop d'esprits élevés et de talents égaux! Le moyen d'avoir un chef, quand tous ont du génie? C'est une armée sans soldats. Chacun combat à sa manière, l'unité manque, et par suite, la force. Aussi sont-ce des hommes qui, après avoir servi une révolution dans ses commencements, l'embar-

rassent ensuite de leurs personnalités brillantes, et dont la destinée semble être seulement de mourir avec éclat.

— Est-il sûr que la réussite ne les eût point changés? observai-je. Les partis sont toujours maladroits quand ils sont faibles, et il est difficile de soutenir des principes dans une position qui ne se maintient que par des expédients. Peut-être la plus grande faute des girondins est-elle de n'avoir pu vaincre.

— Et, dans ce cas même, ce serait une faute sans remède, répliqua madame Benoist, car c'est surtout maintenant que les vaincus ont tort. Le premier besoin de la République est d'éteindre la guerre civile. Le bon eût-il succombé, il faudrait aujourd'hui le laisser à terre plutôt que de recommencer la lutte. Il s'agit d'abord, pour nous, de n'être ni Anglais ni Autrichiens; puis nous verrons à rendre justice à chacun.

— Alors, demanda Benoist, à ton avis, un vrai patriote ne doit rien faire en faveur des girondins?

— Rien pour seconder leurs projets d'insurrection départementale, tout pour les sauver.

— Qui sait s'ils ne sont pas déjà au pouvoir de leurs ennemis? repris-je tristement.

— Non, répondit Benoist à demi-voix.

Sa femme tressaillit.

— Comment le sais-tu?

— Je viens de les voir.

— Toi?

— A Quimper.

— Et ils sont en sûreté?

— Je l'espère, du moins.

Nous nous rapprochâmes, tout saisis, et il nous raconta alors à demi-voix comment les députés proscrits avaient pris le chemin de la Cornouaille, déguisés en volontaires finistériens, et tout ce qu'ils avaient eu à souffrir pendant cette longue fuite. A Rosternen, la garde nationale voulut les arrêter; leur contenance résolue les sauva; mais, dès lors, il avait fallu prendre la traverse, éviter les villages, souffrir la faim, coucher le jour dans les douves, marcher la nuit, les pieds en sang, à travers les marais, les halliers et les ravines! Cussy, qui avait la goutte, s'était arrêté dans un taillis, près de Carhaix, en déclarant qu'il amait mieux mourir là que deux lieues plus loin. Il fallut le relever de force. Ils arrivèrent mourants à quelques lieues de Quimper. C'était là que le citoyen Clément de la Hubaudière, accouru à leur recherche, les avait rencontrés. Conduits par lui, d'abord chez un paysan où ils avaient pu satisfaire leur faim, puis au Grand-Ergué, chez le curé constitutionnel Loëdan, qui leur donna asile pour une nuit; ils avaient enfin gagné Quimper, où des amis les attendaient et où tous les soins leur avaient été prodigués.

— Et tu les as vus? demandai-je à Benoist.

— Oui, me répondit-il : Duchâtel, Salles, Cussy, l'adjudant général Bois-Guyon et Girey-Dupré, ancien rédacteur du *Patriote français*, sont chez Kervélégan; Pétion et Guadet chez l'accusateur public Roujoux; Riouffe, Barbaroux et sa mère, chez M. de la Hubaudière; Buzot chez Daniel Coloë. Quant à Louvet, sa femme a loué près de Penhars une maison retirée, où il se cache. Lorsque je suis parti, personne ne soupçonnait encore leur présence à Quimper; mais Guermeur est là, et je crains à chaque instant d'apprendre qu'ils ont été découverts.

— Je te rapporterai de leurs nouvelles, dis-je.

— Comment cela?

— Je pars demain pour Quimper.

— Et tu les visiteras?

— Si tu m'en donnes les moyens.

— Sur-le-champ.

Il courut à son bureau, me fit une lettre pour le citoyen de la Hubaudière, et écrivit quelques lignes à Duchâtel, qu'il connaissait plus particulièrement que ses compagnons. Je partis, bien résolu à m'informer du sort des fugitifs, et à les voir, si la chose se pouvait.

XXX

UNE AUBERGE BRETONNE — LEBLANC, KERRU ET JULLIARD

Mon premier soin, en arrivant, fut de me présenter chez le citoyen Clément de la Hubaudière ; il était absent. Je laissai à sa mère la lettre de Benoist, avec mon adresse, et je m'occupai, en attendant son retour, des affaires qui m'avaient amené en Cornouaille. Malheureusement, le décret qui mettait en accusation les membres de l'administration du Finistère venait d'être connu. Je trouvai partout des gens consternés ou triomphants, et la plupart de ceux auxquels je m'adressai me remirent à plus tard. Ainsi réduit à une inaction forcée, je passais à l'auberge une partie de mes journées. Or, il est bon de savoir que les meilleures auberges, à cette époque, n'étaient, surtout en Bretagne, que des cabarets, où l'on trouvait à peine un lit et place à un cheval. Tout y manquait, depuis la cuvette à laver, jusqu'à la cuiller à potage. Chacun devait avoir sa brosse, son tire-bottes, son couteau de poche. On servait en étain et en faïence brune, sur une nappe de toile rousse ; le pain était bis, le vin point bouché, et l'aubergiste prenait place au milieu de ses hôtes. Chaque chambre

contenait quatre ou cinq lits à rideaux de serge. Les premiers venus choisissaient les mieux garnis et les plus abrités; les derniers dormaient sur un dur matelas, exposés aux vents de la porte ou aux égouts des fenêtres, qui fermaient rarement. Du reste, les voyageurs couchaient là pêle-mêle, ayant pour tous une table sans tiroir, un essuie-mains et une chandelle de résine, que l'hôtelier avait soin de venir éteindre lui-même. Cependant, dois-je le dire, cette communauté forcée offrait, avec beaucoup de gêne et d'ennuis, quelques légers avantages qu'il m'est arrivé de regretter depuis. L'absence de toute ressource forçait les compagnons de chambrée à recourir les uns aux autres; des rapports d'utilité, sinon de sympathie, s'établissaient ainsi rapidement. Rien ne pouvant s'obtenir pour de l'argent, tout se demandait comme service, et il en résultait entre tous une sorte de bienveillance, obligée peut-être, mais qu'il était doux de trouver. L'auberge différait ainsi, moins qu'aujourd'hui, de la famille. On vivait vraiment avec les gens qu'on y rencontrait; c'étaient des associés fortuits; on pouvait leur parler, et, dans cet isolement de l'hôtellerie, si accablant et si malsain pour l'âme, c'était une vulgaire consolation à laquelle on se trouvait parfois heureux d'avoir recours. Toutes les opinions, toutes les natures et tous les préjugés avaient d'ailleurs leurs représentants dans ces réunions de hasard, qui mettaient

en contact les intelligences les plus opposées; on y assistait à une sorte d'exhibition de l'espèce humaine, dont les variétés infinies se produisaient là successivement, par échantillons. L'auberge où j'étais descendu, à Quimper, était l'une des plus achalandées, et je trouvai en y arrivant un assez grand nombre de voyageurs. Malheureusement, presque tous appartenaient à cette espèce bâtarde qui circule dans le monde comme une menue monnaie, sans effigie et sans valeur. C'étaient, autant qu'il m'en souvient, un employé des douanes, un percepteur, un marchand de bois de Quimperlé et un bourgeois campagnard, venu pour recueillir je ne sais quel héritage. Trois seulement avaient une physionomie marquée et attirèrent sur-le-champ mon attention. Le premier, nommé Claude Kerru, était un cultivateur de Pont-l'Abbé, qui, après avoir porté la demi-soutane de cloarec, comme tous les fils de paysans riches, s'était fait incrédule pour épouser la gardeuse de moutons de son père. Il se prétendait matérialiste et athée, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir peur de l'enfer. On le citait, du reste, comme le citoyen le plus exact au club et le lecteur le plus assidu du journal d'Hébert, dont il partageait, disait-il, tous les principes. Par malheur, la probité de ses instincts donnait un démenti perpétuel aux opinions qu'il professait. Il répétait bien, d'après *le Père Duchêne*, que la guillotine était le véritable piédestal de

la liberté ; mais il eût fait le tour du département pour éviter de la voir dressée. On eût dit un de ces écoliers, roués imaginaires, qui affectent les principes des *Liaisons dangereuses*, et rougissent quand la femme de chambre de leur mère les regarde. Plein de bonne foi, d'ailleurs, et persuadé que Robespierre ramènerait l'âge d'or en France, c'était chose curieuse que de l'entendre mêler ses superstitions bretonnes à des boutades révolutionnaires, et habiller à la paysanne la prose de Marat. Il avait pour antagoniste habituel un jeune étranger nommé Leblanc, négociant bordelais, disait-il, mais qui me parut plutôt, à son langage et à ses indiscrétions, un agent fédéraliste, venu en Bretagne pour y préparer un nouveau mouvement contre les jacobins. C'était un homme d'un esprit original, d'une grande audace de manières et de paroles, et doué de cette éloquence abondante, qui semble être le privilége des Français du Midi. De vives discussions s'élevaient entre Claude Kerru et lui presque tous les soirs, au grand désespoir de leur compagnon de chambrée, Julliard. Celui-ci était un vieux garçon, qui ne s'était point marié par amour pour la tranquillité, et que la moindre apparence de querelle épouvantait. Il avait joué toute sa vie le rôle de conciliateur, ce qui lui avait attiré l'inimitié générale et l'avait fait prendre pour un sot ! La vérité est que, ne pouvant penser à la fois comme tout le monde, il s'était décidé à ne point

penser, espérant échapper ainsi à tous les chocs ; mais les passions humaines sont avides de secours et de sympathies ; une fois en mouvement, tout ce qui ne leur sert point de véhicule leur est ennemi. Grâce à sa prudence, Julliard s'était donc mis en position d'être soupçonné par tout le monde. On l'accusait d'hypocrisie et de froideur, et dans les circonstances où l'on se trouvait, de telles accusations pouvaient le perdre. Il le savait ; mais l'habitude était prise, et il lui eût été plus facile de mourir que de se décider entre deux opinions. Occupé de la fusion des partis, *ce rêve des honnêtes gens*, comme disaient alors les hommes tranquilles, qui regardaient à travers leurs vitres les innocents marcher à l'échafaud, il eût volontiers crié aux victimes et au bourreau, comme un personnage célèbre de nos jours : « Embrassez-vous, et que cela finisse ! » On comprend jusqu'à quel point les perpétuelles discussions de Kerru et de Leblanc devaient inquiéter un pareil auditeur. Je suivais avec intérêt le développement de ces trois caractères, toujours en action, et cette espèce d'étude me rendait le séjour de l'auberge moins fastidieux. Un jour, en rentrant dans l'après-dîner, j'entendis les voix de Leblanc et de Kerru qui semblaient encore plus animées que de coutume ; la discussion durait depuis longtemps, à en juger par sa vivacité, et elle allait toujours croissant, malgré les efforts de Julliard ; j'entrai par curiosité.

— Oui, s'écriait Kerru, il faut *montagnardiser* la France, supprimer les agioteurs, les accapareurs, les alarmistes. *Ceux qui ne sont pas pour nous sont contre nous*, comme a dit le ci-devant Jésus. Guerre aux fanatiques, aux tyrans et aux muscadins !

— A moins que les muscadins, les fanatiques et les tyrans ne soient jacobins, n'est-ce pas? répondit Leblanc; car, au fond, la liberté vous fait déjà mal au cœur, solides républicains que vous êtes! Le peuple s'ennuie comme un laquais sans condition; il a tué son roi dans un moment de mauvaise humeur; mais maintenant il lui faut un autre maître, et le dictateur Robespierre est là.

— Calomnie!

— Quand nous accusions Capet de trahir la nation, il y en avait aussi qui criaient : Calomnie !

— Robespierre est pur; c'est l'ami, l'exécuteur testamentaire de Marat, dont vous avez fait un saint en l'assassinant. Leblanc se découvrit avec une piété plaisante :

— Saint Marat, dit-il, fais-nous la grâce d'envoyer en paradis tous ceux qui te ressemblent !

— Tu le vois, s'écria Kerru, tu désires la mort des meilleurs patriotes; tu es un fédéraliste!

— C'est vrai.

— C'est-à-dire un royaliste.

— Les deux mots riment, et pour un jacobin c'est une preuve suffisante.

— Ne plaisante pas ; il ne serait point sûr d'en dire autant à un autre que moi. Rappelle-toi ce qui vient d'arriver aux administrateurs du département.

— Je sais que la Convention demande leurs têtes; elle les aura.

— J'espère que tout pourra s'arranger, observa Julliard, qui avait vainement cherché jusqu'alors à interrompre la discussion.

— Non, reprit Leblanc, car Guermeur est ici, et il faut qu'il punisse ceux qui le firent arrêter en 92 comme imposteur et ennemi du repos public. Pour venger trois mois d'emprisonnement d'un fou furieux, on fera tomber vingt nobles têtes.

— Tu oublies, reprit Kerru, qu'elles appartiennent à des traîtres qui ont voulu livrer Brest à des hérétiques.

Leblanc haussa les épaules.

— En effet, dit-il amèrement, j'oublie qu'aucun mensonge ne paraît trop absurde dès qu'il condamne les vaincus; j'oublie qu'ils sont coupables par cela seul qu'ils sont accusés, et que leurs crimes n'ont pas même besoin d'être possibles pour être certains.

— On ne peut rien décider d'avance, hasarda Julliard; les juges découvriront sans doute la vérité.

— Et où sont-ils, les juges? s'écria Leblanc; je ne vois partout que des lâches qui se rachètent avec le sang des autres, ou des scélérats qui le font couler pour en savourer le goût ! Les montagnards ont démo-

ralisé la nation; ils lui ont appris à jouer avec des têtes, à manier des cadavres. Notre instinct d'homme est de vivre chacun dans tous; la destruction doit nous faire horreur; eh bien, nous avons violenté notre nature; maintenant, le meurtre nous plaît ou nous laisse indifférents! On a là, sous les yeux, un être qui parle, qui marche, qui regarde, et on le laisse égorger froidement, comme on verrait démonter une pendule; c'est à peine si l'on cherche à éviter les éclaboussures de son sang! Créés pour entretenir ici-bas la vie, comme les vestales le feu sacré, nous avons dressé un autel à la mort; nous sommes devenus une nation de bêtes féroces qui tuent sans faim!

— Tu injuries le peuple souverain! s'écria Kerru exaspéré.

— Je n'aime pas plus les tyrans en sabots que les tyrans en escarpins, répondit brusquement le Bordelais.

— Allons, allons, citoyens, interrompit Julliard en se plaçant entre les deux antagonistes; pourquoi cette querelle?... Vous avez raison l'un et l'autre...

Ils se retournèrent en même temps, comme deux sangliers blessés.

— Ah! tu approuves aussi les massacres des prisons? s'écria Leblanc, indigné.

— Tu souhaites donc la fédération? hurla Kerru en fureur.

— Ainsi, tu es un jacobin!

— Tu es un feuillantiste !

— Alors, tu devrais avoir, comme les autres, une loge à Charenton.

— Alors, tu mérites la guillotine !

Julliard fit un bond en arrière.

— Citoyens !... citoyens !... balbutia-t-il... je n'ai point dit... je ne prétends pas... vous n'êtes point capables de me perdre...

Leblanc le regarda et partit d'un éclat de rire.

— Dieu me pardonne, nous avons fait peur à notre pauvre *Pax domini*, dit-il ; c'est vous qui l'avez effrayé, citoyen Kerru, avec vos gentillesses de cannibale ; songez que Julliard a des opinions pacifiques.

— Je n'ai pas d'opinions, s'écria vivement le vieux garçon.

— Eh bien, non... non, mon prudent camarade ; j'oublie toujours que tu as fait le vide dans ton cerveau, de peur qu'il n'y restât quelque chose de suspect. Et lui frappant sur l'épaule en souriant : — Cet excellent Julliard ! ajouta-t-il ; il ressemble aux navires qui ont jeté leurs cargaisons à la mer, afin d'échapper à l'orage et aux pirates ! Mais tranquillise-toi, citoyen, tu ne cours aucun risque avec nous. Moi, d'abord, je suis, comme tu le sais, un modéré, un crapaud du marais, un de ces misérables, enfin, qui s'imaginent que le meilleur moyen de sauver la patrie n'est pas de couper la tête aux patriotes ; et quant au citoyen Kerru,

c'est un molosse qui aboie pour effrayer les passants, mais ne mord personne. S'il veut qu'on fauche un peu de fédéralistes et d'aristocrates, c'est uniquement par philanthropie et pour faire une douce litière à la nation. Les jacobins lui ont promis tant de belles choses ! Il attend le moment où il n'aura plus qu'à prononcer, à la porte de leur paradis terrestre, le fameux « Sésame, ouvre-toi ! » des *Mille et une Nuits;* et pendant ce temps, on pille, on égorge sans qu'il s'en inquiète. A sa naïve confiance, on dirait un de ces enfants qui, le vendredi saint, restent le nez en l'air pour voir les cloches aller à Rome, tandis que quelque chien affamé mange leur goûter.

Kerru allait répondre, lorsque la porte s'ouvrit brusquement; un marin entra. En le voyant, Leblanc poussa une exclamation de joie; il l'entraîna à l'écart, et tous deux se mirent à causer vivement à voix basse.

— C'est le capitaine de la barque achetée par le citoyen Leblanc à la famille de la Hubaudière, me dit Julliard.

— Ne part-il point pour Bordeaux ? demandai-je.

— Cette nuit même, citoyen, répondit Leblanc en se tournant vers moi, le visage rayonnant; la barque est au bas de la rivière et tout est prêt. Citoyen Kerru, je me chargerai de tes commissions pour les jacobins de la Gironde.

Le paysan fit un geste de dédain.

— Un pays de fédéralistes, murmura-t-il.

— Oui, répondit Leblanc, qui cachait mal sa joie, oui, tu as raison ; un pays de vrais patriotes, qui ne veulent pas que la révolution ait été faite pour le plus grand avantage d'un mauvais avocat d'Arras! Dans quelques jours nous saurons qui doit l'emporter des honnêtes gens ou des assassins. — Le capitaine Scanvic le tira par la main, et ils recommencèrent à parler bas. Kerru avait écouté en secouant la tête.

— Il fera bien de partir, murmura-t-il entre ses dents, car ici il lui serait arrivé malheur.

— Quoi ! pour quelques paroles imprudentes?... — Il cligna les yeux d'un air de mystère.

— Ce n'est pas cela, dit-il ; mais le citoyen Leblanc s'occupe beaucoup de politique et bien peu d'affaires, pour un négociant. Aussi y en a-t-il qui le soupçonnent d'avoir perdu en route son vrai nom. Je l'ai averti ; mais il n'a fait que rire, en me répondant : « C'est possible ! »

— Et pour qui donc le prend-on, alors? demandai-je, intrigué.

— Eh ! eh ! répondit le paysan en haussant les épaules, vous savez... chacun donne son opinion.

— Mais encore...

— Il y a des girondins dans le pays... — Je fis un mouvement. — On dit même que la femme de Louvet habite Penhars... Avec ça, le citoyen Leblanc a l'air de connaître tous les hommes de Paris ; il parle sans

se reprendre, comme un avocat ou un député... Ça pourrait bien être un des vingt-deux.

— Mais lequel?

— Ah ! voilà l'embarras. Ce n'est pas Louvet, qui est petit et faible, ni Pétion, qui a les cheveux blancs, ni Barbaroux, qu'on dit beau comme Jésus-Christ; auss on n'est pas sûr de son nom; cependant le citoyen Lescop, qui a chez lui les portraits de tous les conventionnels, disait ce matin que ce pourrait bien être Duchâtel. — A ce nom, Leblanc se détourna.

— C'est impossible, dis-je vivement; il est dans le Midi; les journaux l'ont annoncé.

— Tant mieux, répliqua Kerru; d'autant que ce Duchâtel est un aristocrate et un traître.

— Qui te l'a dit? s'écria le Bordelais en faisant un pas vers le paysan. — J'éprouvai un saisissement; Kerru parut déconcerté d'avoir été entendu; mais se remettant aussitôt :

— N'est-ce pas lui, dit-il, qui est venu, malade et en bonnet de nuit, voter pour Louis Capet?

— Et parce qu'il n'a point voulu de sang, tu le condamnes! C'est un aristocrate, dis-tu, et tu ignores que jusqu'à dix-huit ans il a fauché du foin et lié des gerbes; c'est un traître, lui dont tous les sentiments, toutes les paroles, toutes les actions ont tendu au bonheur de la République! Mais qui es-tu, toi, pour le juger? quels services plus grands que les siens as-tu ren-

dus? quelle preuve d'intelligence as-tu donnée? en quoi vaux-tu mieux que lui? Depuis quand suffit-il d'être obscur et inutile pour flétrir ceux qui se dévouent au grand jour?

— Prends garde, citoyen, dit Kerru en souriant avec embarras; si tu le défends si chaudement, je croirai ce que Lescop disait ce matin.

— Que disait-il?

— Que tu étais toi-même ce Duchâtel. — Leblanc tressaillit.

— Eh bien! quand cela serait? reprit-il avec impatience; c'est un nom que l'on peut porter sans honte, et tu n'en trouveras pas beaucoup de ce genre parmi les jacobins. — Le capitaine Scanvic voulut l'arrêter, et je fis également un geste pour lui imposer silence; mais au lieu d'y obéir, il parut s'en irriter. — Au diable les rôles de comédie! s'écria-t-il; je suis las de jouer à cache-cache avec la guillotine... Aussi bien, le citoyen connaît maintenant mon nom.

— Et tu n'as pas à craindre que je le répète, dit Kerru sérieusement; on ne trahit les proscrits que par haine ou lâcheté. — Je me détournai vivement, cherchant des yeux Julliard; mais aux premiers mots d'explication il s'était heureusement éclipsé, de peur d'entendre quelque révélation qui pût le compromettre. Quant à Kerru, j'étais sûr de sa discrétion. L'exagération de ses opinions n'avait rien ôté à la droiture de son

cœur; c'était un de ces fanatiques qui n'ont d'un parti que les mots, parlent haut, afin d'avoir l'air furieux, et prennent le bruit qu'ils font pour de la haine. Duchâtel était d'ailleurs la première célébrité républicaine qu'il eût vue, et son hostilité contre les girondins se perdit complétement dans l'espèce de curiosité admirative qu'il éprouva à l'aspect d'un homme dont le nom avait été si souvent imprimé dans les journaux. Quant à moi, je ne pouvais que me réjouir du hasard qui me faisait rencontrer ainsi inopinément un de ceux que je cherchais. Je pris à part Duchâtel et je lui remis la lettre que j'avais pour lui; à peine y eut-il jeté les yeux qu'il me tendit la main.

— Sois le bienvenu, me dit-il; mes compagnons seront heureux de voir un ami de Benoist.

— Ils sont ici?

— Non, à Benodet. Ils y attendent la nuit pour s'embarquer avec moi.

— Et je pourrai leur souhaiter un heureux voyage?

— Si tu veux me suivre...

— Sur-le-champ. — Nous prîmes congé de Kerru, qui, malgré son *maratisme*, embrassa Duchâtel, en l'engageant à la prudence, et nous gagnâmes Benodet.

XXXI

DÉPART DES GIRONDINS

Les girondins fugitifs nous y attendaient. Ceux mêmes qui ne devaient point partir étaient venus pour recevoir les adieux de leurs compagnons de misère[1]. Duchâtel me présenta à eux. Au nom de Benoist, qu'aucun des proscrits n'avait oublié, toutes les mains me furent tendues. Je me sentis saisi d'un respect douloureux en présence de tant de courage, de génie et de malheur. Ces hommes que je trouvais là, dans une auberge de village, déguisés, fugitifs, et se préparant peut-être à leur dernier repas, étaient les mêmes qui avaient fondé la République, et dont les paroles avaient tant de fois soulevé les applaudissements de la France. C'était d'abord cet éloquent Guadet, au geste ardent, à l'accent profond, qui, parlant, le 14 janvier, du complot des princes, avait vu la Convention entière se lever à sa voix en répétant : *la Constitution ou la mort !* C'était

[1] Il n'y eut point réellement de réunion de girondins à Benodet; ceux qui partaient, descendirent la rivière et mirent de suite à la voile ; nous n'avons supposé ce repas qu'afin d'avoir occasion de faire mieux connaître le caractère de chacun des proscrits. Notre peinture a paru assez *vraie* à M. Clément de la Hubaudière pour qu'il nous ait écrit : « J'ai cru entendre les girondins eux-mêmes. »

Barbaroux, si beau, si noble, si sensible : savant à dix-huit ans, député à vingt-cinq, et qui, à propos des massacres de Septembre, avait prononcé ces admirables paroles : « Je ne retrouvai le sommeil que lorsque les assassins seront punis, les vols restitués et les délateurs précipités de la roche Tarpéienne. » C'était Louvet, enfant-lion, comme l'appelait madame Rolland, aussi chaud à aimer qu'à haïr, espèce de sybarite stoïcien, dont l'énergie eût sauvé la Gironde, si la Gironde eût voulu se laisser sauver. C'étaient, enfin, Pétion, à qui son courage paisible ne devait servir, hélas ! qu'à mourir sans bruit dans les vignes de Saint-Émilion ; Buzot, dont le corps pesant retenait l'ardeur comme oppressée ; Riouffe, qui, plongé plus tard dans un cachot de la Conciergerie, lisait le Phædon, en aiguisant sur sa couche de prisonnier le couteau dont il voulait se frapper ! Puis venaient, avec de moindres célébrités, mais des cœurs aussi nobles, Bois-Guyon, philosophe sans le savoir, qui passa sa vie entière à s'étudier pour mourir meilleur ; Salles, aussi insensible à la souffrance qu'à la peur ; l'Espagnol Marchena, échappé à l'inquisition de son pays pour tomber aux mains de Fouquier-Tainville ; enfin Girey-Dupré, ce généreux ami de Brissot, qui devait mourir à vingt-quatre ans, *sans y faire attention*[1]. On s'était mis à table en

[1] Interrogé par le tribunal révolutionnaire sur ses rapports avec Brissot, il répondit : « J'étais son ami ; j'affirme qu'il a vécu comme

attendant l'heure du départ, et la conversation ne tarda pas à s'engager sur les affaires de la République. On eût dit une de ces brillantes réunions de madame Rolland, alors que les plus belles espérances de la Gironde étaient encore dans leur première fleur. C'était le même élan, la même abondance, le même amour inextinguible de la liberté et de la patrie. La prise de Toulon par les Anglais venait d'être connue et occupait les esprits ; il ne fut point d'abord question d'autre chose. Tous les proscrits s'indignaient d'une telle trahison et l'expliquaient de manières différentes. Duchâtel, Buzot, Girey-Dupré accusaient le royalisme ; mais Pétion secoua la tête :

— Le désespoir n'a point d'opinion, dit-il tristement ; ces malheureux ont eu à choisir entre l'étranger et les tyrans de la Convention ; ils ont préféré le déshonneur à la mort.

— Et l'on nous regardera comme les complices de leur crime ! ajouta Barbaroux. Les journaux jacobins ne répètent-ils pas que ce sont les fédéralistes qui ont livré Toulon?

— Crois-tu donc qu'il ait été livré pour autre chose? s'écria Louvet. Ne vois-tu pas que la Montagne détruit ainsi l'insurrection départementale qui la menaçait ? Le Midi, près de marcher sur Paris, se tournera main-

Aristide et qu'il est mort comme Sydney, martyr de la liberté...» On ne lui permit pas d'ajouter une parole, et il fut envoyé à l'échafaud.

tenant vers Toulon ; son indignation changera d'objet. Puis cette ville faisait partie de la fédération ; en l'ouvrant à l'ennemi, on nous rend responsables de son crime : on aura désormais une preuve à donner de nos relations avec les royalistes.

— Qui ne sait, d'ailleurs, ajouta Salles, qu'un complot existait depuis longtemps pour rendre Toulon aux Anglais? Ce complot a été dénoncé au ministre de la marine et au comité de salut public ; les preuves leur ont été envoyées. Ils ont gardé le silence sur la dénonciation, détruit les preuves, et la ville a été livrée.

— Ainsi, reprit Barbaroux, vous croyez que, pour nous perdre, les jacobins consentiraient à perdre la patrie?

— Je crois, répliqua Louvet, qu'ils veulent la mort des républicains à tout prix ; les uns pour dominer sans obstacle ; les autres, parce qu'ils sont vendus aux rois étrangers.

Barbaroux sourit.

— Toujours ton système, dit-il.

— Qui sait s'il n'a pas raison? murmura Guadet d'un air pensif.

— Toi aussi, tu partagerais de tels soupçons?

— Il le doit plus qu'un autre, maintenant, répliqua Louvet.

— Comment cela?

— Demande-lui ce que vint lui dire, dès le mois de mai, un compatriote fait prisonnier à Nerwinde.

— En effet, reprit Guàdet, c'était un avertissement prophétique. Il m'assura avoir entendu répéter dans l'armée impériale que la mort de vingt-deux conventionnels était promise à Cobourg.

— Et un mois après, continua Louvet, Pache venait, à la tête des prétendues sections de Paris, réclamer vingt-deux proscriptions. Plus tard, quand les municipaux renouvelèrent leur demande, la liste fut encore de vingt-deux noms, quoique ce ne fussent plus les mêmes; enfin, au moment du décret d'accusation, Marat en effaça quelques-uns, mais il eut soin de les remplacer par d'autres, de sorte que les proscrits furent toujours vingt-deux! nombre promis sans doute, et que la Montagne ne pouvait changer [1].

— Et Robespierre serait l'agent d'une telle trahison?

— Non; mais le complice indirect. Robespierre favorise tout ce qui peut le délivrer de ses ennemis, et ce qu'il ne veut pas faire il le permet à d'autres. S'il sème l'or de Philippe-Égalité pour soudoyer les faubourgs; s'il laisse vendre nos têtes aux rois, ce n'est ni pour élever d'Orléans, ni pour servir le royalisme, mais afin de déblayer le chemin devant lui. Tous les crimes qui le

[1] Dans tout cet entretien nous avons rapporté l'opinion de chaque girondin, pensant qu'il était curieux de voir comment les intelligences les plus élevées jugeaient alors les hommes et les faits. Nous croyons à peine nécessaire d'ajouter que le lecteur ne doit y voir aucunement l'expression de nos sentiments personnels sur les événements dont il est question.

mènent à ce but sont d'utiles auxiliaires : il s'est fait une meute de lâches, de voleurs et de meurtriers avec laquelle il fait la chasse aux républicains.

— Jusqu'au jour où, maître de sa proie, il égorgera ses chiens, interrompit Guadet ; car c'est là ce qui console, les hommes qui l'aident maintenant seront à leur tour ses victimes ; je l'ai dit à Danton et à ses amis. Ils oublient le sort des misérables qui s'étaient faits les instruments de Cromwell. Celui-ci entrant un jour au parlement, et s'adressant à ces membres qui seuls, à les entendre, étaient capables de sauver la patrie, il dit à l'un : —Tu es un ivrogne ; à l'autre : Tu t'es gorgé des deniers publics ; à un troisième : Tu es un coureur de mauvais lieux ; à tous : Fuyez et cédez la place à des gens de bien ! Ils la cédèrent, et Cromwell la prit.

— Oui, reprit Buzot ; mais Cromwell avait du génie.

— Et Robespierre a plus, peut-être, interrompit Riouffe : il a l'opportunité. Vous ne voyez en lui qu'un ambitieux sanguinaire ; mais s'il n'eût été que cela, d'où lui serait venue sa puissance ? Ne vous y trompez pas, son ambition sert une idée. Marat et lui personnifient la démocratie exagérée, comme Caligula et Néron le despotisme. Ce ne sont point seulement des hommes politiques, mais les prêtres d'une véritable religion ; la religion de l'envie et de l'intérêt personnel ! Ivres d'orgueil, ils sont partis de bonne foi d'un point philosophique ; puis, poussés d'exagérations en

exagérations, ils ont voulu les conséquences de leurs rêves en brisant tous les obstacles. Rien ne les avertit de leur folie, parce qu'ils vivent dans une atmosphère d'illusions systématiques. Outre leurs mauvaises passions, leur logique les emporte fatalement. En perdant le respect pour le sang humain, ils ont d'ailleurs renversé la dernière barrière qui eût pu les arrêter ; désormais, il faut que leur fanatisme aille jusqu'à sa dernière limite, et qu'ils courent se briser contre l'impossible.

— Pour croire à l'exaltation de Robespierre, observa Duchâtel, il faudrait ne point connaître son hypocrisie.

— L'une est la conséquence de l'autre. Sincères dans l'idée, menteurs dans l'application, tels sont tous les fondateurs de sectes ! Pour eux, la fourberie n'est qu'un moyen de faire triompher la croyance. Vous vous êtes toujours trompés sur Robespierre. Vous l'avez dédaigné d'abord, sans réfléchir qu'il avait la plus grande vertu d'un chef de parti : la ténacité ! Vous le méprisez maintenant, sans songer que la méchanceté même ne réussit que par certaines qualités. Robespierre est un assemblage de petitesses dangereuses et de facultés terribles ; il a l'imagination de Mahomet, l'âme de Sylla et l'esprit d'un procureur.

— Et cependant, reprit Louvet, si l'on m'avait cru, ton fondateur de religion serait maintenant au fond de

quelque cabanon de la Conciergerie, rongeant ses rêves sanglants comme Ugolin ses enfants. Car, ne l'oubliez pas, amis, nous sommes tous ici parce que ni Guadet ni Pétion n'ont voulu répondre à mes interpellations lorsque je dénonçai Robespierre, en septembre.

— Et sais-tu si, en poussant à bout des hommes violents, nous n'aurions pas simplement précipité l'exécution de leurs complots?

— Alors ils eussent échoué, car la Convention était avertie ; mais, quand il fallait achever un adversaire à demi renversé, vous vous êtes retranchés dans une générosité dédaigneuse; vous avez pensé que l'ordre du jour le déshonorerait suffisamment, comme si rien déshonorait un ennemi qui peut recouvrer sa puissance! Dès lors, je prédis que les hommes à poignards l'emporteraient sur les hommes à principes; vous savez maintenant si j'ai eu raison.

— Console-toi, dit Riouffe en souriant, le temps réparera nos fautes; la puissance des jacobins sera courte. Leur doctrine répond aujourd'hui aux vœux d'une partie de la nation ; mais ce qui est mauvais se détruit de soi-même. Maintenant que nous ne leur faisons plus obstacle, le délire va s'emparer d'eux; ils joueront avec les passions de la foule, comme des enfants avec de la poudre à canon ; et, dans la crainte que le char révolutionnaire n'aille point assez vite, ils

y attelleront tant de chevaux, qu'il sera emporté dans les abîmes, après les avoir écrasés au passage.

— Oui, mais combien de misères avant d'arriver à cette délivrance ! dit Pétion tristement. Que d'innocents égorgés, que de bonheurs foulés aux pieds ! Ah ! je sens mon cœur meurtri, quand je pense aux jours qui vont commencer pour la France.

— La Montagne nous évitera peut-être la douleur de les voir, répliqua Guadet ; mais qu'importe, après tout, de mourir maintenant? n'avons-nous pas plus vécu dans quelques années que d'autres en tout un siècle, et vu plus de grandes choses qu'aucun homme de cette époque? Nous irons, mes amis, nous irons aux enfers saluer l'ombre de Socrate, et lui annoncer qu'Anitus n'est point mort.

Ici la conversation s'interrompit. La tournure qu'elle venait de prendre avait donné un nouveau cours à toutes les pensées ; on eût dit que, rappelé à sa propre situation par les mélancoliques paroles de Guadet et de Pétion, chacun s'arrêtait pour jeter un regard sur lui-même et faire la revue de son âme. Je ne sais quelle préoccupation affligée s'empara subitement de cette réunion, tout à l'heure si parleuse et si vivante. Ce n'étaient plus les hautes intelligences qui discutaient, un instant auparavant, les destinées de la France, mais d'humbles cœurs perdus dans quelque douce rêverie de bonheur brisé ou d'affection près de se rompre ! Ah !

je ne sais s'ils ne me parurent encore plus grands ainsi, livrés aux tristesses de l'âme et donnant, dans le fond de leur pensée, un dernier regret à la vie! Ce qui frappe, en effet, chez les hommes d'élite, ce n'est pas leur grandeur, mais leur côté humain; c'est par là surtout qu'ils nous appartiennent. Le Christ intéresse bien moins par ses miracles que par le cri qu'il jette à son père dans le jardin des Oliviers, lorsqu'il lui demande d'éloigner de lui le calice. L'arrivée du capitaine Scanvic rompit le silence mélancolique dans lequel nous étions tombés; il venait annoncer que la barque était prête et l'heure de la marée venue. Nous nous levâmes sur-le-champ. Buzot, Guadet, Barbaroux, Pétion et Louvet, qui ne partaient point encore, embrassèrent leurs amis avec effusion. Il y eut un moment où toutes ces mains pressées l'une dans l'autre tremblèrent, où ces yeux qui se cherchaient une dernière fois se voilèrent de larmes.

— Nous ne devons jamais nous revoir, sans doute, dit Barbaroux; la mort nous guette sur tous les chemins, et, quand nous croyons la fuir, nous pouvons marcher au-devant d'elle; mais, quoi qu'il arrive, c'est à ceux qui survivront d'être les héritiers et les vengeurs des morts. Nous ne sommes ici qu'une seule âme en plusieurs corps; tant que l'un de nous existera, tous existeront en lui. Si c'est moi qui échappe au bourreau, et que vous succombiez, rappelez-vous, mes amis, que

ma vie entière appartiendra à votre souvenir. Tant que mon cœur battra, j'aimerai ceux que vous aurez aimés; tant que mon bras pourra se lever, je frapperai ceux qui vous auront frappés. Si c'est moi qui péris au lieu de vous (et Dieu le veuille !) je vous lègue ma mère !... Parlez-lui de moi, amis; rappelez-lui combien je l'aimais, et surtout défendez ma mémoire... Il ne lui restera plus autre chose de son fils. Ah ! quand je vois tant d'iniquités triomphantes, je crois plus fermement que cette vie est le mauvais rêve d'une réalité que nous trouverons ailleurs. A quoi répondrait, sans cela, la soif de bonheur et de justice que nous sentons en nous? Eh bien, s'il est vrai que les âmes soient immortelles, les nôtres se rencontreront, car elles sont parentes : d'ici là, seulement, faisons bravement notre devoir d'hommes; tombons en combattant pour la République, et que l'on puisse écrire sur nos tombes comme sur celles des trois cents : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts pour obéir à ses saintes lois. » A ces mots, il ouvrit ses bras et pressa ses compagnons l'un après l'autre sur son cœur. Pendant quelques minutes, on n'entendit que des adieux, murmurés par des voix haletantes; enfin, ceux qui restaient s'arrachèrent des bras de leurs amis.

— Partez, partez, dirent-ils, et que Dieu vous sauve !

Ils s'embrassèrent encore une fois et se séparèrent.

XXXII

LE CITOYEN DE LA HUBAUDIÈRE

Une lettre que je reçus de mes associés m'obligea de faire un voyage à Quimperlé, puis à Lorient, pour des achats de toiles et de bois. Je fus dix jours environ absent de Quimper. A mon retour, j'appris que le citoyen de la Hubaudière s'était plusieurs fois présenté à l'auberge pour me parler. Quoiqu'il commençât à faire nuit, je courus chez lui, pressé de savoir s'il avait reçu des nouvelles du capitaine Scanvic ; mais il était au club, qui se tenait alors dans la chapelle du collége. Je m'y rendis, espérant trouver quelqu'un de connaissance qui pourrait m'indiquer le citoyen de la Hubaudière, que je n'avais jamais vu. Malheureusement, la séance était ouverte lorsque j'arrivai. Ne voulant point me mêler à la foule, je m'approchai d'une des dernières colonnes du chœur. Un jeune homme s'y trouvait seul ; je m'assis à quelques pas de lui, résolu à attendre la suspension ou la fin de la séance. Plusieurs orateurs se succédèrent à la tribune. Il y eut d'abord un discours sur *la nécessité de faire disparaître des églises du département les symboles de fanatisme et d'aristocratie qu'on y voyait encore;* puis vinrent des dénonciations, puis des

motions sur différentes mesures d'administration. J'avais cessé d'écouter lorsqu'une rumeur s'éleva. J'avançai la tête : Guermeur venait de monter en chaire. A cette apparition, les causeries particulières furent interrompues, et le silence s'établit. Le commissaire du pouvoir exécutif portait le costume des grands patriotes : il avait le large pantalon de laine noire, la veste étriquée, le gilet tricolore, le grand sabre traînant, les moustaches épaisses, et le bonnet rouge, cachant à moitié une coiffure jacobite, à poils courts et plats. C'était ce qu'on nommait alors une *carmagnole complète.* Après l'exorde habituel sur les intrigues des royalistes et des fédéralistes qui infestaient, disait-il, le département, il déclara que l'on avait enfin trouvé les traces des girondins fugitifs. Ils avaient séjourné à Quimper peu de jours auparavant; le navire qui les avait transportés dans la Gironde était de retour, et on l'avait arrêté à Concarneau ! A cette annonce, le jeune homme placé devant moi tressaillit; mais lorsque Guermeur montra un papier trouvé entre les mains de Scanvic, il se leva vivement et regarda autour de lui, comme s'il eût voulu s'assurer une retraite. Cependant le commissaire du pouvoir exécutif avait commencé la lecture du papier saisi. C'était une lettre, signée Duchâtel, Salles, Riouffe et Marchena, dans laquelle ils annonçaient leur arrivée et remerciaient les amis généreux qui avaient aidé à leur fuite. Lorsque la lecture fut achevée :

— A qui est adressée cette lettre? demandèrent plusieurs voix.

— Au citoyen Clément de la Hubaudière.

Je levai la tête à ce nom; mon voisin avait reculé en pâlissant. Ce fut un trait de lumière pour moi. Je passai vivement devant lui.

— Prenez garde, murmurai-je, on peut vous apercevoir.

Les cris : — Qu'on l'arrête! qu'on l'arrête! venaient de retentir; quelqu'un les interrompit tout à coup.

— La Hubaudière était ici à l'instant!

— Où donc?

— Là!

Il indiquait le pilier auquel j'étais appuyé; tous les yeux se tournèrent vers moi et je me sentis froid jusqu'au cœur.

— Ce citoyen doit l'avoir vu, reprit la même voix.

— Oui! m'écriai-je, il vient de fuir.

— Par où?

— Par cette porte.

J'indiquais l'entrée opposée; tout le monde s'y précipita. J'avais saisi la main de mon voisin; il fallut attendre que la foule fût écoulée; j'eus quelques minutes d'angoisses inexprimables; enfin, nous nous trouvâmes presque seuls.

— Venez maintenant, lui dis-je à demi-voix, en montrant l'entrée devenue libre.

— Il y a une sortie plus sûre de ce côté, répondit-il.

Il me montrait le chemin; je m'élançai avec lui vers une petite porte qu'il connaissait; nous traversâmes plusieurs cours et nous arrivâmes à une ruelle écartée. Tout cela s'était passé si rapidement que je n'avais pu me faire connaître à mon compagnon; au bout d'environ deux cents pas, je m'arrêtai cependant en prêtant l'oreille.

— Il ne vient personne, dis-je; vous êtes sauvé.

— Grâce à vous.

— Votre trouble m'a fait heureusement deviner qui vous étiez; je venais au club pour vous chercher.

— Moi?

Je me nommai.

— Ah! c'est un coup du ciel! s'écria le citoyen de la Hubaudière en me serrant la main; je vous attendais depuis huit jours; mais venez, il faut que je vous parle; et nous ne sommes point ici en sûreté.

Il me conduisit, par de longs détours, jusqu'aux *Calvairiennes*, où le capitaine de gendarmerie Daniel Coloë nous reçut. Le citoyen la Hubaudière lui apprit en peu de mots ce qui venait d'arriver. Il était évident que la dénonciation de Guermeur devait être suivie d'un ordre d'arrestation, et que le seul moyen de salut était de fuir ou de se cacher. Mais que deviendraient dans ce cas Barbaroux, Guadet, Louvet, Pétion, Buzot, qui se trouvaient encore à Quimper? Les recherches allaient être

trop actives pour qu'on espérât les y soustraire longtemps; or, le citoyen de la Hubaudière était le seul qui se fût occupé jusqu'alors de leur fuite; il devait même se rendre à Brest, afin de presser Pouliquen, qui leur cherchait un navire. Retenu par ses fonctions, Coloë ne pouvait le remplacer dans ce voyage. J'offris de le faire et de prendre toutes les informations désirables. Ma proposition ayant été acceptée, je partis le lendemain avec des lettres pour les citoyens Pouliquen, Belval et Binard. Je les trouvai activement occupés de remplir la promesse qu'ils avaient faite; mais les difficultés étaient sans nombre. On ne pouvait plus naviguer que sous l'escorte de vaisseaux convoyeurs, dont la surveillance était aussi gênante que dangereuse. Il fallait marcher lorsqu'ils marchaient, s'arrêter où ils s'arrêtaient, leur déclarer si l'on portait des passagers et se laisser visiter au besoin. Lors même qu'on avait pu échapper à leur attention pendant le voyage, on les retrouvait à l'entrée des ports, où l'on passait inévitablement sous leurs porte-voix et sous leurs canons. L'arrestation de Scanvic, qui venait d'être envoyé à Brest pour être jugé par le tribunal révolutionnaire, avait en outre jeté l'effroi parmi les caboteurs. Enfin, pourtant il se trouva un capitaine écossais qui consentit à se charger des députés proscrits. Il fut convenu qu'ils se rendraient à Lanveoc au milieu de la nuit, et que de là une barque les transporterait à bord de son

chasse-marée, qui partait avec le prochain convoi. Je me hâtai de retourner à Quimper porter cette heureuse nouvelle. La Hubaudière, qui se mourait d'impatience, poussa des cris de joie en l'apprenant. Malgré mes prières et celles du capitaine Coloë, il se rendit le soir même à Douarnenez, où se trouvaient alors Pétion, Barbaroux et Louvet. Je reçus, trois jours après, un billet de lui, par lequel il m'apprenait que tout avait réussi, et que nos amis étaient en route pour Bordeaux. Il avait pris leur place chez le citoyen Chapuis, et m'engageait à l'aller voir. Mes affaires étaient terminées; je résolus de faire une visite à Kervern avant mon départ. J'y trouvai la Lodoïska de Louvet et la mère de Barbaroux, que le capitaine écossais avait refusé d'embarquer; celle-ci, gardant sous son déguisement d'ouvrière je ne sais quelle majesté désolée; celle-là, déjà vieillie et dont les beaux cheveux avaient blanchi dans une seule nuit [1]. Toutes deux semblaient penser et sentir ensemble, tant la communauté de la douleur avait confondu leurs âmes. L'une seulement, instruite par l'expérience, pleurait d'avance l'avenir, tandis que l'autre, plus confiante, prenait encore son désir pour de l'espoir. Je passai trois jours à Kervern, causant avec ces deux femmes de ceux qu'elles aimaient, et tâchant de les consoler. La mère de Barba-

[1] Le 2 juin.

roux me parla de l'enfance de son fils, de ses pieux enthousiasmes, de ses dévouements précoces et de sa confiance sans bornes ; dangereuses vertus qui devaient le conduire plus tard à l'échafaud ! Un pressentiment funeste semblait oppresser la pauvre mère, les cris de mort qu'elle avait entendu pousser le 2 juin retentissaient toujours à son oreille, et elle s'écriait sans cesse :
— On vous élèvera des hommes parfaits pour que vous les égorgiez !... Quant à l'amante de Louvet, elle était à la fois désespérée et fière ; le sentiment du devoir accompli contre-balançait la douleur dans son âme. J'appris d'elle comment les premières rumeurs de la révolution étaient venues la surprendre au milieu des enivrements d'un jeune amour et de ces charmants projets de la *cabane*, dont j'avais entendu parler à Louvet. Quel effroi l'avait saisie d'abord, puis quel enthousiasme ! Elle avait tout de suite prévu ce qu'aurait à souffrir ceux qui s'engageaient dans la lutte ; mais elle avait préféré le danger et l'affliction à un égoïste bonheur. La mère de Barbaroux et elle me racontèrent leurs tortures depuis le 10 mars, l'indifférence ou la trahison de leurs amis, les angoisses de leur fuite, à travers des populations ennemies. Ce fut alors aussi que j'appris tout ce qu'elles devaient à leur hôte, et de quel incomparable dévouement il avait fait preuve. Quand la peur attiédissait toutes les affections, que tant de lâches fermaient leurs portes aux proscrits, et que les plus gé-

néreux souhaitaient de n'avoir point à leur donner asile, lui, il avait prévenu leur demande! Sans obligation d'amitié ou de parti, il les avait cherchés pour les sauver, avec autant de persistance qu'un ennemi pour les perdre. Louvet fut le premier qu'il reçut : il le savait sur le point d'être découvert et séparé de sa Lodoïska; il courut leur proposer un asile commun. Barbaroux, Guadet, Pétion et Roujoux, ex-président du comité insurrectionnel de Caen, suivirent de près. Ils avaient résisté d'abord, mais les prières de Chapuis étaient si pressantes; il désirait si vivement les connaître! On eût dit que le péril qu'il courait en les recevant était une joie et un honneur; il s'offensait qu'on lui en parlât. Ne se devait-il point, d'ailleurs, tout entier à ses hôtes? Qu'il y eût un message dangereux à porter, il y allait; que l'amante de Louvet parlât de retourner à Paris pour sauver les débris de sa fortune, il déclarait qu'il était prêt à l'accompagner pour l'aider et la défendre; qu'on déplorât le retard du navire attendu, il proposait de partir pour Brest et de prendre des informations, de presser l'instant du départ. Quant aux passe-ports, il en obtiendrait par ruse, par menace, ou à prix d'argent, et, si rien ne réussissait, il en fabriquerait lui-même. Homme étrange, que le dévouement rendait habile à tout, que rien ne pouvait effrayer ni surprendre; sachant également bien conduire une barque, dompter un cheval, guérir une blessure et

combattre un ennemi. Tour à tour peintre, architecte, naturaliste, administrateur, et vous empêchant d'admirer tant d'aptitudes à force d'en user simplement. Cependant les recherches devenaient chaque jour plus actives. Le moindre hasard, la moindre imprudence pouvaient trahir les fugitifs. Un gendarme logeait au-dessus d'eux, et les amis qui venaient le voir s'étaient plusieurs fois trompés de porte ; mais Chapuis veillait, et sa présence d'esprit égalait sa sollicitude. Arrivait-il un de ces commissaires du pouvoir exécutif qui allaient alors, de village en village, activer les persécutions et dresser les listes de suspects, il courait à l'auberge pour fraterniser avec lui. Les meilleurs vins de sa cave étaient apportés ; il chantait des couplets à l'honneur de Marat, buvait toute la nuit sans s'enivrer, et ne revenait qu'après avoir laissé le commissaire sous la table et s'être assuré des motifs qui l'amenaient. Mais ce n'était point assez ; pour mieux détourner les soupçons, des fêtes étaient données, deux fois par semaine, aux plus fougueux montagnards du canton. Séparés de leurs persécuteurs par une simple cloison, les proscrits entendaient calomnier leurs noms et porter des toasts à leur mort ! Un jour, pendant une de ces fêtes, le feu prit à la maison. Une servante, épouvantée, vint avertir Chapuis. Celui-ci ne pense qu'aux proscrits, qui courent le danger de périr ou d'être aperçus dans les désordres d'un incendie. Il impose silence à la servante,

donne en souriant le signal de la danse; puis, courant aux girondins, les fait sortir, les cache dans le grenier d'une grange éloignée, et, sûr qu'ils ne peuvent être découverts, demande alors seulement où est le feu. Il l'éteignit seul, et les invités, qui ne s'étaient aperçus de rien, ne furent avertis que longtemps après. Cependant, malgré toutes ces précautions, de vagues soupçons se répandirent. On savait le propriétaire de Kervern capable de tous les dévouements, et c'était assez pour qu'il fût suspect. Une visite domiciliaire fut annoncée! Chapuis, qui avait pratiqué d'avance, dans les murailles, une cachette pour ses hôtes, les y fit entrer avec tout ce qu'il fallait pour vivre quelques jours et se défendre au besoin; comme il tenait lui-même un pistolet de chaque main :

— Que veux-tu faire de ces armes? lui demanda Louvet.

— Combattre et mourir à vos côtés, si l'on vous découvre, répondit-il. — Puis il ferma la cachette, s'assit tranquillement et attendit. Mais les visiteurs ne vinrent point. Enfin parut le décret qui condamnait à mort toute personne donnant asile à des proscrits. Chapuis ne négligea rien pour le laisser ignorer à ceux qu'il cachait; mais un journal, oublié par un voisin, le leur fit connaître. Leur résolution fut bientôt prise. C'était le soir; ils déclarèrent à Chapuis qu'ils allaient quitter la maison à l'instant même. Il voulut les arrêter, Roujoux l'interrompit :

— Tous tes efforts seraient vains, dit-il. Tu as ici une femme, une nièce, des sœurs, un père, une mère âgés de quatre-vingts ans ; nous ne voulons pas qu'ils montent sur l'échafaud à cause de nous. Chapuis courut chercher sa famille, en criant :

— Ils partent de peur de vous perdre : venez leur dire ce que vous voulez. — Tous accoururent et supplièrent les fugitifs de rester. Mais, plus un pareil courage les touchait, plus ils devaient craindre de compromettre de si nobles têtes. Ils embrassèrent en pleurant les femmes, les jeunes filles et les vieillards. Chapuis essaya encore de les retenir ; ils lui tendirent la main en lui disant :

— Adieu !

— Ainsi, vous êtes décidés? s'écria-t-il désespéré.

— Nous le devons. — Il saisit un pistolet, et leur barrant le passage :

— Eh bien ! partez, dit-il ; mais comme je ne veux voir monter aucun de vous sur l'échafaud, je tue le premier qui franchira le seuil de cette porte.

— Tu veux donc qu'ils se sacrifient tous pour nous? s'écria Roujoux attendri.

— Tous ! répétèrent les femmes et les vieillards d'une seule voix. Les proscrits, vaincus par tant de dévouement, consentirent à demeurer. Heureux ! si de chimériques espérances ne les eussent point attirés dans cette Gironde, où la plupart devaient trouver la mort ;

tous, l'indifférence et la trahison ! Nommé administrateur du département du Finistère en l'an III, Chapuis exerça ces fonctions avec le zèle et le désintéressement qu'il apportait à toute chose. Pour s'enrichir alors, il n'eût eu qu'à le vouloir ; mais cette main, toujours ouverte pour donner, était toujours fermée pour recevoir ; Chapuis quitta sa place plus pauvre qu'il n'y était entré. Bientôt vint le Consulat, puis l'Empire. Les restes de sa fortune se dissipèrent ; sa famille était dispersée depuis longtemps, ses amis morts ou occupés à devenir barons ; trop fier pour implorer des secours qu'il n'avait jamais laissé demander lorsqu'il était heureux, il s'enveloppa silencieusement dans sa misère et on l'oublia. J'ignorais moi-même ce qu'il était devenu, lorsque, vers le commencement de la Restauration, on me fit voir, dans les cours de l'hospice de Quimper, un vieillard chauve et courbé; des enfants jouaient près de lui avec son bâton de houx. Son regard était encore caressant et ses rides souriantes... C'était Chapuis ! C'est là qu'il est mort, sans consolations de parents ni d'amis, de là que son corps a été porté dans la fosse commune; car Chapuis n'a pu même obtenir la dernière faveur accordée aux plus humbles, six pieds de terre et une croix de bois ! Aucun signe qui marque désormais où il repose, aucune inscription qui avertisse qu'il a existé ! A peine si le souvenir de tant de générosité et de courage survit encore dans quelques âmes d'élite.

A quoi donc sert la vertu au milieu de nos discordes futiles et sanglantes? Après ne lui avoir laissé de choix qu'entre l'échafaud et l'hôpital, nous lui refusons une tombe qui puisse servir d'enseignement. Nous voulons bien toujours faire des martyrs, mais nous ne voulons plus qu'on fasse des saints[1] !

XXXIII

ROBESPIERRE ET LES THERMIDORIENS

Pour comprendre aujourd'hui la Terreur, il faut se rendre un compte détaillé des circonstances et des hommes auxquels la France se trouva alors soumise. Robespierre, que nous nous sommes habitués à rendre responsable de tous les excès du mouvement révolutionnaire, n'en fut réellement que l'inventeur; encore les principes qu'il avait proclamés furent-ils non-seulement dépassés, mais brutalement méconnus par la plu-

[1] Ces lignes étaient imprimées lorsque nous avons appris, par une lettre de M. Clément de la Hubaudière, que Chapuis avait conservé un ami dans le malheur, le citoyen Roujoux. Celui-ci a payé au sauveur des girondins une pension jusqu'à sa mort. Nous sommes heureux, pour l'honneur de notre pays, d'avoir à constater un tel fait.

part de ceux qui les appliquèrent. Le vulgaire s'est fait jusqu'ici une étrange idée de cet homme, représenté tour à tour comme un monstre ou comme un martyr, et qui était, avant tout, un ambitieux à logique inflexible. S'il se montra implacable, ce ne fut point par goût, mais par système. Il accepta les nécessités révolutionnaires sans en aimer les rigueurs, et métaphysiquement, pour ainsi dire. Son âme était froide plutôt que cruelle. Étonné de l'insensibilité du ministre de la justice pendant les massacres de septembre, on l'entendit s'écrier : « Qu'on est heureux d'être Danton ! » Quant à son républicanisme, il était d'autant plus sincère qu'il y trouvait l'intérêt de son ambition. Dès 1791 il avait clairement fait comprendre qu'il n'en voulait point seulement aux droits de la noblesse et du clergé. « Que m'importe, s'était-il écrié à propos de *la délégation de la souveraineté*, que m'importe qu'il n'y ait plus de ces titres ridicules sur lesquels s'appuyait l'orgueil de quelques hommes, s'il faut que je voie succéder à des privilégiés une autre classe à laquelle je serai obligé de donner exclusivement mon suffrage? Qu'importe au citoyen qu'il n'y ait plus d'armoiries, s'il voit partout la distinction de l'or? » Peu après, il développa encore plus nettement ses tendances dans deux discours sur la propriété et sur l'impôt progressif. Il ne demandait point la loi agraire, qu'il appelait *un fantôme créé par des fripons pour épouvanter des imbéciles*, mais une moin-

dre disproportion dans les fortunes, l'établissement d'un impôt proportionnel aux ressources, et l'exemption de toute charge pour les citoyens qui ne possèdent que le pain de chaque jour.

C'était demander, comme on le voit, le renversement du système social, et telle était, en effet, la pensée de Robespierre. Son ambition n'était point une ambition vulgaire; il voulait arriver au pouvoir logiquement et comme le chef du système fondé par lui. Mais ceux qui n'avaient vu que le côté politique de la Révolution, se soulevèrent à la pensée de bouleversements plus profonds, et la Convention se trouva divisée en deux partis, l'un composé de tout ce qu'elle renfermait d'aventureux, de corrompu ou d'ambitieux; l'autre, de tout ce qu'elle avait de sensible et d'irrésolu. Telle fut l'origine de la lutte entre la Gironde et la Montagne. La Gironde, qui personnifiait la bourgeoisie (non celle dont nous déplorons aujourd'hui l'égoïsme altier, mais cette bourgeoisie intelligente et courageuse qui venait de vaincre la noblesse), la Gironde avait peu de chose à désirer après la fondation de la République, et devait tendre de toutes ses forces à la conservation de sa nouvelle conquête. La Montagne, au contraire, représentait cette partie inférieure de la nation jusqu'à laquelle la révolution n'était pour ainsi dire point venue, et qui ne pouvait trouver l'accomplissement de ses désirs que dans une complète rénovation de la société. Or, Robespierre

était, nous l'avons déjà vu, l'inventeur même et le promulgateur le plus ardent de cette rénovation. Il devint donc naturellement le chef du parti jacobin. Mais, pour assurer le triomphe de son système, et par suite sa domination personnelle, il fallait briser violemment tout ce qui pouvait y faire obstacle, repousser l'agression au dehors, éteindre la résistance au dedans, et tenir la nation entière terrifiée sous sa main, comme un enfant que l'on force, par la menace, à subir une opération nécessaire. Lui-même annonça à la tribune le système transitoire auquel la France allait être soumise pour son salut.

« Le ressort du gouvernement populaire, en révolution, dit-il, est à la fois la vertu et la terreur; la vertu, sans laquelle la terreur est funeste; la terreur, sans laquelle la vertu est impuissante. La terreur n'est autre chose que la justice prompte, sévère, inflexible. Que le despote gouverne par la terreur ses sujets abrutis, il a raison comme despote. Domptez par la terreur les ennemis de la liberté, et vous aurez raison comme fondateurs de la République. Le gouvernement de la Révolution est le despotisme de la liberté contre la tyrannie.»

Mais en recommandant aux agents révolutionnaires cette double action de *la vertu* et de *la terreur*, Robespierre parlait en métaphysicien plus qu'en observateur. Il oubliait que toute puissance qui peut inspirer l'effroi tourne aussitôt à l'abus; il oubliait surtout quels hommes

l'entouraient. La nature même de ses projets avait attiré vers lui tous les corrompus et tous les sanguinaires. Tandis qu'il marchait, lui, avec un raisonnement inexorable, à l'application d'un principe, ses prétendus auxiliaires ne s'agitaient que pour l'assouvissement de viles passions. Il y avait plus : leurs coups ne portaient point là où le maître avait dit de frapper. Pour suivre la doctrine de Robespierre, il eût fallu anéantir méthodiquement certaines natures et certaines classes; mais, sortis du peuple, la plupart des terroristes cherchèrent leurs victimes parmi leurs égaux. Ils tuèrent par rancune ou par intérêt privé, alors qu'ils n'eussent dû tuer que par système. « Les comités révolutionnaires, au lieu de diriger leur feu vers un certain but, faisaient un feu qui écartait. Des petites villes entières se traînaient à l'échafaud; mais c'était le marchand qui dénonçait le marchand, et tous deux étaient arrêtés par celui qui avait été leur ouvrier. C'étaient des haines de voisin à voisin, des jalousies de profession qui prenaient tout leur essor sous un masque révolutionnaire [1]. » Puis, à la suite de ceux qui se vengeaient, venaient les scélérats, pour lesquels la régénération sociale n'était qu'un prétexte de meurtres, de viols ou de rapines; les fous qui avaient soif de sang, les étourdis, les imbéciles; enfin, ces sectaires atroces connus sous le nom de *maratistes*,

[1] Riouffe.

et qui avaient rêvé la réduction de la population à mille hommes par lieue carrée, la mort de tous les Français ayant connu la monarchie, la communauté des biens et l'anéantissement des devoirs de la famille.

Robespierre fut le premier à s'apercevoir que la plupart de ses partisans compromettaient ses doctrines par la manière dont ils les appliquaient. Il voulut les arrêter; mais ils résistèrent; il les envoya à l'échafaud! Alors la Terreur prit un nouveau caractère : on avait d'abord égorgé pêle-mêle et au hasard; Robespierre organisa la proscription, il songea même à y mettre un terme. Son but avait toujours été de fonder en France une démocratie austère dont il fût le chef. Il avait fallu pour cela faire table rase; mais il pensa que l'heure était enfin venue d'édifier, et il commença à rassembler les éléments d'ordre, au milieu du désordre même. Ces nouvelles tendances s'exprimèrent d'abord par des attaques contre les anarchistes de la commune, des démarches pour les députés expulsés comme complices de la Gironde, des paroles de tolérance en faveur des officiers nobles et des prêtres. Robespierre comptait surtout sur ces derniers pour une organisation générale, dont il eût donné le plan, à titre de *régulateur de la France;* c'était le nom significatif que les amis intimes donnaient déjà tout bas au nouveau *protecteur*. Il fut même question, aux approches de la fête de l'Être suprême, d'appeler à Paris tous les évêques constitu-

tionnels, afin de s'entendre avec eux sur la nouvelle forme religieuse proclamée par Robespierre, et qui devait servir désormais de base au mouvement révolutionnaire. En essayant de lier ainsi l'action politique à celle du rationalisme symbolisé dont il avait fait une religion, le nouveau Cromwell devenait, en effet, une sorte de pape, réunissant dans sa personne deux caractères et deux autorités. Or, un pareil espoir devait lui sourire plus qu'aucun autre ; il y avait toujours eu du prêtre dans cet homme, qui n'avait été fort que par la patience, la ruse et la continuité. Il savait d'ailleurs qu'une société ne pouvait se maintenir sans règle morale, et qu'il en existait deux bien distinctes : la règle chrétienne, encore puissante sur le plus grand nombre, et la règle naturelle, adoptée par cette portion de la nation plus instruite, sinon plus éclairée, qui avait accepté l'héritage philosophique du dix-huitième siècle. Ce fut à concilier ces deux règles qu'il employa tous ses efforts. Son discours sur les *rapports des idées religieuses et morales avec les principes républicains* révéla complétement sa pensée à cet égard. Il y fit sentir vivement la nécessité d'une croyance à laquelle fussent liés « les motifs des devoirs et les bases de la moralité, » et déclara qu'en touchant avec trop peu de prudence et de délicatesse à la religion du peuple, on l'avait perverti. C'était là un langage nouveau, sans doute, et qui dut singulièrement déconcerter les élèves de Marat et

d'Hébert. Ils sentirent alors qu'ils s'étaient trompés sur le compte de Robespierre. Celui-ci réclama bientôt l'épuration du comité de salut public et la punition des fonctionnaires qui avaient abusé de leur autorité ; c'était demander leur condamnation à tous. *Les révolutionnaires dans le sens du crime*, comme les appelait Saint-Just, virent que la chute du chef était désormais leur seule chance de salut; ils se réunirent pour l'amener. Robespierre découvrit le complot ; mais ses récents ennemis étaient malheureusement ses anciens partisans ; toutes leurs iniquités avaient été commises en son nom ; il en restait plus chargé qu'eux-mêmes, et les honnêtes gens firent avec les conspirateurs cause commune contre lui. Il comprit tellement le danger de cette position, qu'il voulut s'en expliquer publiquement.

« Les infâmes disciples d'Hébert, s'écria-t-il à la tribune, ont dit aux nobles, en parlant de moi : « C'est lui » seul qui vous a proscrits ; » aux patriotes : « Il veut » sauver les nobles ; » aux prêtres : « Sans, lui vous se» riez paisibles et triomphants ; » aux républicains persécutés : « C'est lui qui ordonne de vous poursuivre ou » ne veut pas l'empêcher. » Ils m'ont ainsi renvoyé toutes les plaintes dont je ne pouvais faire cesser les causes, en disant : « Votre sort dépend de lui. » Et maintenant ils m'appellent tyran ! »

Ces reproches étaient vrais, au fond ; mais le préjugé public était plus fort que toutes les apologies. Robes-

pierre avait proclamé le culte de la terreur et s'en était déclaré pour ainsi dire le grand prêtre. On ne chercha point si ses intentions avaient été méconnues ou exagérées ; toute la haine de cette longue douleur lui revint, et le *neuf thermidor* fut accueilli par des acclamations unanimes. Ainsi, pour Robespierre comme pour beaucoup d'autres, le préjugé populaire a prévalu sur la vérité, et son nom semble destiné à conserver longtemps encore, sinon toujours, une célébrité injurieuse ! Cependant il restera constant, pour ceux qui regardent au fond des choses, que Robespierre fut le moins inique et le plus intelligent des terroristes ! que les dépravations effrontées du *sans-culottisme* l'eûrent constamment pour ennemi, et qu'il succomba non par ses excès révolutionnaires, mais pour avoir voulu les arrêter. Du reste, cette révolte des conventionnels les plus corrompus contre les tendances réorganisatrices de Robespierre n'eut point le résultat que les conjurés en avaient attendu. Ils s'étaient levés au nom de l'humanité méconnue et des droits violés ; la France les prit au mot et confisqua à son profit une victoire que la plupart n'avaient cherchée que dans l'intérêt de leurs vices. En les acceptant pour honnêtes gens, on les força presque à le devenir ; ils n'osèrent point retourner ouvertement au mal, et l'on vit succéder aux crimes publics qui avaient désolé la France, la corrruption plus dangereuse peut-être du Directoire.

On nous pardonnera ces observations générales, qui nous ont semblé nécessaires pour bien faire comprendre ce qui va suivre. Nous revenons à notre récit. Parmi toutes les provinces ravagées par la Terreur, aucune ne devait être plus cruellement éprouvée que la Bretagne. Là tout se réunissait, en effet, pour justifier en quelque sorte l'emportement de la répression. Les fédéralistes venaient à peine de déposer les armes, les corvettes anglaises, croisant à l'horizon, jetaient presque chaque soir sur nos côtes des émigrés, de la poudre ou des guinées, et les armées vendéennes promenaient leur *drapeau blanc* le long des marches bretonnes, en appelant les campagnes à la révolte. Ce fut dans ces circonstances extrêmes que les représentants chargés par la Montagne d'activer le mouvement révolutionnaire arrivèrent en Bretagne. Leur premier soin fut de régénérer les clubs et les comités de surveillance. Tous les citoyens soupçonnés de modérantisme en furent chassés; on attenta à la liberté de chacun, au nom de la liberté générale; la propriété individuelle fut violée dans l'intérêt de tous, et la République devint une grande communauté, gouvernée par des inquisiteurs. Dans chaque ville, les comités de surveillance réglaient, d'après la loi du *maximum*, le prix du pain, sa composition, la quantité que chaque citoyen pouvait en acheter. Une commission des recherches avait été instituée pour dresser des listes de suspects! Qui ne l'eût point

été dans un pays de nobles, de prêtres, de fédéralistes? Les prisons se remplirent en quelques jours; tout devint accusation suffisante pour des hommes prévenus. Écoutez plutôt le relevé des procès-verbaux ou des registres d'écrou :

Marie-Anne-Rose Pontho, babillarde, recherchant les personnes de sa caste : Suspecte !

Marie-Anne Saliou, femme Cresolles, n'ayant manifesté en public aucune opinion sur les principaux événements de la Révolution : Suspecte !

Marie-Gabrielle Kergrist, aussi spirituelle que son mari est simple : Suspecte !

Thérèse Jehan, femme Hingant, en correspondance avec son mari, émigré : Suspecte !

Et nous pourrions écrire ainsi dix mille noms, car nos terroristes de village ne manquaient jamais de causes pour emprisonner. Vous aviez gardé dans votre grenier des titres qui auraient dû être brûlés; votre caractère et vos relations étaient inconnus; votre fils était absent, on pouvait le supposer émigré; vous aviez vécu avec des parents qui n'étaient point dans les bons principes : Suspects.

Quelquefois l'accusation était si grotesque que l'on pourrait la croire, aujourd'hui, formulée à dessein par un aristocrate malicieux. Ainsi le comité de Josselin, en dénonçant le cultivateur Grandière, ajoute : « C'est un de ces richards qui ont plusieurs fermiers qui leur

payent en grains le prix de leur fermage. Et que fait-il de ces grains? il les emmagasine et les distribue pour des écus à des gens qui pensent et agissent comme lui[1].» Étrange crime! dira-t-on sans doute en lisant ces accusations qui excitent aujourd'hui le rire ou l'indignation... Et cependant, il ne faut point s'y tromper, à part leur forme ridicule, toutes étaient en réalité fondées. Ces gens, déclarés suspects pour des causes si futiles en apparence, étaient vraiment dangereux, car tous, au fond du cœur, étaient ennemis du mouvement révolutionnaire. Nos terroristes de village exprimaient mal le motif de leurs soupçons; mais l'instinct les avait bien avertis: si ce richard vend son blé *pour des écus*, c'est qu'il a refusé le papier de la République, et sa défiance peut nuire; si Marie-Anne Saliou se tait sur la Révolution, c'est qu'elle n'ose en dire de mal et ne veut point en dire de bien; si Thérèse Hingant écrit à son mari émigré, c'est que les affections privées ont plus d'empire sur son âme que l'amour de la patrie, alors que tout doit être sacrifié à celle-ci. Il y aura sans doute excès dans les rigueurs déployées, méchanceté quelquefois, erreur souvent. Partout où la violence est nécessaire, on risque de voir accourir les implacables et les corrompus; mais, malgré tout, le mouvement révolutionnaire portera ses fruits et aidera

[1] Voyez l'*Histoire de la Révolution dans les départements de l'ancienne Bretagne,* par M. Duchatellier.

au salut de la France! Aussi ne croyez pas que les représentants en mission songent à ralentir l'action des comités pour la recherche des suspects ; loin de là : ils excitent leur zèle, ils s'efforcent eux-mêmes de découvrir, par tous les moyens, les pensées les plus intimes de chacun. Bréard et Tréouhard, par exemple, accusant réception, au comité de salut public, d'une somme de trois cent mille livres, dans une lettre du 7 octobre, ajoutent sans mystère : « Nous tirons de l'emploi de ces fonds le double avantage de secourir de bons patriotes indigents et de savoir par eux ce qui se passe dans l'intérieur des familles ! » Preuve nouvelle que 'immoralité des moyens n'a jamais effrayé les puissants, de quelque parti qu'ils fussent sortis.

XXXIV

RETOUR A RENNES — UNE SÉANCE DU CLUB

Nous nous trouvions, autant qu'il m'en souvient, aux premiers jours du mois de novembre 1793, lorsque les intérêts de notre société de commerce m'appelèrent à Rennes. Je n'avais point revu cette ville depuis le jour

où je l'avais quittée par ordre de mon parrain; on peut juger de mon empressement à m'y rendre et de mon émotion en y arrivant. J'y retrouvai les meilleurs souvenirs de ma vie, ceux qu'on n'oublie jamais et qu'on aime les derniers. C'était là que j'avais vécu trois pauvres et joyeuses années, gagnant huit sous par jour, couchant dans une mansarde sans cheminée, et n'ayant en toute saison qu'un frac de ratine, une culotte de bouracan, deux paires de bas chinés et trois chemises, dont une seule avait conservé son jabot. Je m'étais trouvé exposé depuis ce temps à des chances bien diverses; ma destinée avait flotté à tous vents, parfois paisible, mais le plus souvent menacée et voguant, comme disent les marins, *sous ses voiles de fortune.* A l'exemple de tous les jeunes gens, j'avais passé par cette époque où l'âme a des ailes; mais j'avais depuis longtemps laissé toutes mes plumes aux buissons, et, dégoûté de mon rôle d'Icare, je m'étais résigné à marcher droit devant moi, portant la vie sur mes épaules, à la manière des marchands forains. Cependant la vue de Rennes me rendit mes sensations d'autrefois. En revoyant la ville où j'avais fait tant de mauvais repas, et remis tant de boutons à mon unique habit, je me sentis redevenir jeune par la mémoire. Les souvenirs de pauvreté que laissent les premières années ont une grâce touchante qui attendrit sans attrister. Qu'importe en effet ce que l'on a souffert alors que l'on savait chanter, dormir et attendre? La

jeunesse !... c'est le rayon du soleil qui fait rire la prison, c'est la fleur qui égaye la fenêtre sans rideaux du pauvre; c'est la lumière et le parfum, l'espérance et la joie ! La première chose qui me frappa, en arrivant à Rennes, fut le changement qui s'était opéré dans l'aspect de la ville. Je me rappelais encore le silence des rues à peine troublé par le jeu des écoliers, la solitude des places que traversait de loin en loin un conseiller en robe, le calme des promenades où l'on voyait se perdre, derrière les charmilles, quelques étudiants pensifs. Rennes, en un mot, m'avait laissé le souvenir d'une immense université où tout rêvait et travaillait en silence : maintenant les rues, les places, les promenades étaient couvertes de groupes bruyants ; des soldats stationnaient à chaque carrefour ; on coudoyait les canons, on heurtait les cavaliers; ce n'était partout que cris, tumulte, cliquetis d'armes : l'université était devenue un camp. En approchant du palais, dont les murs étaient tapissés naguère d'affiches de vente ou d'avertissements de cours, je lus les annonces suivantes :

AVIS

« On désirerait trouver huit jeunes gens, n'ayant point peur de mourir, pour monter, comme volontaires, sur un corsaire en armement à Saint-Malo.—S'adresser au citoyen Godefroy, rue aux Foulons. »

AUX CITOYENNES PATRIOTES

« Celles qui voudront employer quelques instants de loisir à tricotter des bas pour nos frères des frontières, peuvent s'adresser aux citoyens Bascon, rue d'Estrées; Bouvard, hôtel de ville; Gathois, place d'Estrées, qui leur fourniront la matière nécessaire. »

ARRÊTÉ DE LA MUNICIPALITÉ

« Les mauvais citoyens sont divisés en trois classes : 1° Les conspirateurs et chefs de parti. Leurs têtes tomberont sur-le-champ !—2° Les fomentateurs de troubles par leurs discours ou complaisances. La prison. — 3° Les gens modérés, les suspects, tous tartufes. L'enceinte de la ville pour prison. »

Ma première pensée, en arrivant, fut de courir chez Benoist. Sa femme et lui me reçurent comme un frère; mais je les trouvai profondément tristes. Le *sans-culottisme* régnait à Rennes dans toute sa brutalité immonde. Les vrais jacobins, qui avaient compris la terreur comme Robespierre, c'est-à-dire sans le vice, en gémissaient sans pouvoir y remédier, car ils étaient en petit nombre, et le mal venaient surtout des représentants en mission, alors tout-puissants. On eût dit que

la plupart avaient pour but unique d'encanailler la Révolution. C'était Carrier, qui, à son passage, en octobre, avait pris soin d'annoncer à Rennes les nouvelles doctrines révolutionnaires proclamées par Hébert et ses amis. L'athéisme, la cruauté et le cynisme en formaient la base. Le missionnaire était digne de la religion ! Il commença par ordonner l'établissement d'un *registre de renseignements civiques*, où chacun pourrait écrire ses dénonciations; le renouvellement des autorités et le mariage des prêtres *qu'avait éclairés la philosophie*. Le Coz, évêque d'Ille-et-Vilaine, s'opposa à cette dernière mesure, qu'il regardait comme une violation des statuts ecclésiastiques. C'était un chrétien sincère, qui avait accepté la République sans renoncer à aucune de ses croyances et comme l'avénement du règne de Dieu sur la terre. Carrier le fit venir, et s'avançant vers lui avec un geste furieux :

— Rends-moi tes lettres d'ordre, s'écria-t-il ; toutes ces jongleries doivent finir : il faut que tu renonces à tes croyances fanatiques, il faut que tu n'adores plus d'autre divinité que la République. — Et comme le Coz secouait la tête en gardant le silence : — M'as-tu entendu? demanda le conventionnel avec emportement.

— Je t'ai entendu.

— Qu'as-tu à répondre, alors?

L'évêque le regarda fixement et, croisant les bras

avec calme, il se mit à répéter d'une voix lente et cadencée :

Abandonner un Dieu que l'on craint dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, et non pas une erreur;
C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,
Et le Dieu que l'on prend et le Dieu que l'on quitte.

Le soir même, Carrier le fit emprisonner comme *suspect.* Mais à Rennes il était trop connu et trop aimé; les patriotes sollicitaient son élargissement ; on le fit partir de nuit pour le mont Saint-Michel. Débile et souffrant, le Coz demanda à ses conducteurs la permission de prendre un cheval; on lui répondit que le *principe sacré de l'égalité s'y opposait !* Il fallut marcher plusieurs jours sur la neige, les pieds en sang, haletant de fatigue et de fièvre !... et aucune impatience ne se trahit pourtant; aucune plainte ne se fait entendre ! Tandis que l'homme souffre dans sa chair, le chrétien élève sa pensée au ciel et laisse tomber de ses lèvres un harmonieux cantique :

Seigneur, je te bénis, ta bonté paternelle
Vient, en m'humiliant, me prouver ton amour.
Qu'il est heureux ce jour
Qui me rapproche ainsi de mon divin modèle!

Comme toi méprisé, garrotté comme toi,
Sans doute on me conduit au lieu de mon supplice;
Voilà l'amer calice
Que des hommes impurs ont préparé pour moi.

Je le boirai, Seigneur, en dépit du murmure
Qu'excitent dans mon sein des sens trop délicats;
Je saurai, sur tes pas,
Marcher avec ta grâce et dompter la nature.

Cependant, au milieu de sa résignation, une inquiétude poursuit sans cesse l'évêque : s'il meurt, que deviendra ce qui lui a été confié? car il garde un trésor, qu'il a su cacher jusqu'à ce moment à tous les yeux, et ce trésor est le dépôt d'un ami : c'est le manuscrit des *Origines gauloises*[1], envoyé d'Espagne par Latour-d'Auvergne, avec trente louis destinés aux frais d'impression ! S'il meurt, à qui remettre le livre et l'or? s'il vit, comment les dérober longtemps aux recherches? Il y réussit pourtant à force de soin, d'adresse, de prudence; et, plus tard, lorsqu'il fut rendu à la liberté, il put annoncer à Latour-d'Auvergne la conservation inespérée de son dépôt. Mais le malheureux évêque était sorti de prison sans souliers, sans habit et sans ressources; son ami l'apprit, il voulut lui faire garder la moitié des trente louis; le Coz refusa. Ce fut alors que Latour-d'Auvergne lui écrivit la lettre suivante, expression sublime de l'âme la plus naïvement grande et la plus vraiment républicaine, peut-être, de tous les temps modernes :

[1] Ce n'était point le manuscrit original, mais un exemplaire surchargé de notes et sur lequel devait s'imprimer une seconde édition, revue et corrigée, des *Origines gauloises*.

« Quoique je ne reçoive que vingt-cinq livres par mois en numéraire et le reste en mandats, j'en ai assez pour aller doucement dans la vie. Je me prosterne bien plus volontiers devant la Providence pour la remercier que pour lui rien demander ; du pain, du lait, la liberté et un cœur qui ne puisse jamais s'ouvrir à l'ambition, voilà l'objet de tous mes désirs.

» Je vous le répète donc, que le partage soit strictement égal entre nous. Vous ne sauriez en user autrement sans offenser mon amitié et vous exposer à la perdre pour toujours.

» Latour-d'Auvergne.»

Mais revenons à l'organisation de la terreur à Rennes. Carrier n'avait fait qu'y passer, et son acte le plus significatif avait été l'arrestation de l'évêque le Coz; forcé de partir pour Nantes, il laissa ses instructions à Pochole, qui ne négligea rien pour le remplacer dignement. Une commission militaire fut établie pour juger les traîtres en dernier ressort; elle pouvait condamner à mort sur la déposition de deux témoins, ou à leur défaut *sur le simple procès-verbal d'un fonctionnaire public.* Brutus-Magner en était président; Scevola, greffier.

— Jamais, me dit Benoist, création de tribunal ne coûta moins d'études et de soins. Pochole a fait acheter six bonnets rouges, autant d'écharpes avec médailles, le tout coûtant douze cent soixante-quinze livres; il a

demandé six sans-culottes de bonne volonté qui voulussent gagner douze livres par jour à sauver la République, et le lendemain on voyait, affichée sur toutes les murailles, l'annonce suivante :

« La commission militaire révolutionnaire tiendra publiquement ses séances chez la veuve Bezot, rue de la Municipalité, près la grande halle.

» Citoyens, si vous connaissez des scélérats qui cherchent à fomenter l'indiscipline dans les armées, des lâches que ni l'honneur ni le devoir ne retiennent à leur poste dans les moments glorieux d'un combat, si vous connaissez des dilapidateurs, des conspirateurs, venez nous les dénoncer, et sur-le-champ vos vœux seront remplis, vos cœurs seront satisfaits; une prompte justice vous consolera d'avoir été témoins de forfaits envers la République. »

— Et ils jugent tous les jours, demandai-je?

— Du matin jusqu'au soir; l'un d'eux a déjà succombé à la peine ! mais, la commission militaire est le moindre de nos malheurs. Là, du moins, les accusés trouvent quelque chose comme des juges : on les écoute, pourvu qu'ils ne soient pas trop longs, et on les acquitte parfois. Le fléau véritable, c'est le comité des recherches ; les vrais ennemis, ce sont les agents secrets, espèce d'affranchis dont nos proconsuls sont

entourés, auxquels il faut donner une partie de ce que l'on possède pour ne pas être dénoncé, et qui vous dénoncent souvent pour avoir le reste. Ce n'est point Pochole que je redoute le plus ici, mais un ex-marquis qu'on appelle Caïus et que tu trouveras partout où il y a quelque mal à faire; un ex-prêtre, nommé Jean Bouet, qui était obligé naguère de rester au lit lorsqu'on blanchissait son unique chemise, et qui possède aujourd'hui plus de deux cent mille livres. C'est ce dernier qui a voulu forcer l'avocat Kerdellant, chargé de la garde des registres de l'état civil, à les jeter au feu afin de *régénérer les familles, en détruisant les preuves de leur origine.* Kerdellant a eu le courage de refuser; Bouet l'a fait emprisonner comme suspect. Du reste, si tu demeures ici quelques jours, tu verras bientôt toi-même jusqu'où le sans-culottisme en est arrivé. — Nous causâmes encore quelque temps, puis on vint chercher Benoist, qui fut forcé de nous quitter. Cependant l'heure du club était venue.

— J'y vais rarement, me dit madame Benoist; mais aujourd'hui mon mari ne pourra s'y rendre, et je crains que son absence ne soit remarquée; voulez-vous m'y conduire?

J'acceptai et nous sortîmes.

En traversant la place du Marché, nous aperçûmes un homme attaché à un poteau; c'était un soldat condamné par le tribunal militaire pour vol de poules

dans la campagne, et qui portait attaché au cou *le corps même du délit;* la foule l'entourait en riant.

— Vous le voyez, me dit madame Benoist, nos inflexibles ont aussi leurs moments de bonne humeur; et, pour délasser le vengeur public, ils se permettent parfois une plaisanterie judiciaire. On peut bien massacrer les paysans, déshonorer leurs femmes et incendier leurs demeures, mais leur basse-cour est une propriété sacrée à laquelle il est défendu de toucher. Les poules ont plus de prix que les hommes aux yeux de la nation, et cela se conçoit, la nation a faim ! — En arrivant au club, nous rencontrâmes sur le seuil un sans-culotte qui parlait avec beaucoup de chaleur au milieu d'un groupe de vagabonds; ma compagne ne put retenir à son aspect un geste de dégoût.

— Vous voyez cet homme, me dit-elle, c'est l'ex-marquis dont mon mari vous a parlé. Ruiné par la débauche, il s'est fait patriote et délateur pour rétablir sa fortune; mais ses vices ont seulement changé de costume; au fond, c'est toujours le grand seigneur d'autrefois, c'est-à-dire un oisif enté sur un escroc. Il courtisait la canaille habillée de soie, maintenant il courtise la canaille en haillons; il bâtonnait ses créanciers, aujourd'hui il les dénonce. Soit ignorance, soit raillerie, il se fait appeler Caïus, et le nom lui convient; tâchons de passer sans qu'il nous arrête.

Mais l'ex-marquis avait aperçu la citoyenne Be-

noist; il s'avança vers elle avec une affectation de brusquerie populaire.

— Tu arrives bien tard, citoyenne, s'écria-t-il; Pochole vient de partir. Il a *cicéroné* une heure contre les fédéralistes et les modérés; j'aurais voulu que ton mari fût là, ça aurait pu lui être utile. — Madame Benoist pâlit; ses lèvres s'entr'ouvrirent pour répondre, mais elle se contenta de jeter à Caïus un regard méprisant et voulut passer.

— Eh bien! quoi? est-ce que ça te fâche? reprit celui-ci; j'ai voulu rire; on sait bien que Benoist est un chaud patriote.... Voyons, pas de rancune. — Il essaya de lui prendre la main, mais la jeune femme recula avec dégoût en lui disant:

— Laissez-moi!

— Excusez! s'écria Caïus, tu *vouvoyes* tes frères! il paraît que l'égalité te vexe et que tu méprises les vrais sans-culottes. Prends garde, ma petite; il ne faut pas être trop fière de ton bonnet à rubans, de peur que la nation ne confisque la tête qui est dedans. Un long éclat de rire retentit à cette plaisanterie féroce; madame Benoist m'entraîna au club. Au moment où nous entrions, le président achevait une lettre des collégiens de Rennes, qui proposaient de consacrer la valeur de leurs croix à l'équipement des volontaires; on lut aussi une réclamation du sieur Sevestre, demandant que toutes les charges qui seraient imposées aux citoyens

fussent doublées pour lui. Un acteur du théâtre de Rennes, nommé Bosquet, monta ensuite à la tribune et se plaignit de la cherté des grains, qu'il attribua à l'égoïsme des accapareurs. Il proposa de faire le recensement de tout le blé qui existait dans le département et d'en fixer le prix proportionnellement au salaire des ouvriers et aux travaux des cultivateurs ; cette proposition fut accueillie avec enthousiasme ; on décida qu'elle serait communiquée à Pochole, afin qu'il en confiât l'exécution aux corps constitués. La séance semblait terminée, lorsque les rangs s'ouvrirent pour laisser passer un jeune homme qui s'avança, le bonnet rouge sur la tête, jusqu'au bureau.

— Que veux-tu? demanda le président.

— Je suis député par les jeunes gens de la ville de Rennes.

— Dans quel but?

— Pour que toi et tous les bons patriotes vous appuyiez leur demande près de la commission militaire.

— Et que demandent-ils?

— A être eux-mêmes les exécuteurs des condamnations capitales, *afin d'assouvir leur rage contre les vils chouans!*

Une longue rumeur d'étonnement retentit, puis des applaudissements s'élevèrent.

— Oui, oui! s'écrièrent plusieurs voix; qu'on leur livre les brigands!

— Nous ferons en sorte que votre demande soit prise en considération, dit le président.

— L'accolade fraternelle aux députés! reprirent les mêmes voix. Le président se leva pour embrasser le jeune homme, et l'invita aux honneurs de la séance. J'étais à la fois indigné et anéanti.

— Sommes-nous chez des cannibales? demandai-je.

— Silence! dit madame Benoist à voix basse.

— Mais quels sont donc les misérables qui se proposent ainsi pour bourreaux?

— Des fous que la vue du sang a rendus furieux, ou des lâches qui se font féroces pour paraître braves : pourquoi vous étonner? Ne savez-vous pas que les maladies de l'âme se communiquent de même que celles du corps, et que l'imitation n'est point seulement une faculté humaine, mais une loi fatale? Ces malheureux sont devenus cruels comme les visiteurs de Saint-Médard devenaient convulsionnaires, par contagion morale! L'habitude crée à l'âme des appétits monstrueux, et le goût du sang doit venir à force d'en voir couler. — La séance venait d'être levée; nous attendîmes que la foule se fût retirée pour sortir; Caïus était encore à l'entrée; il se tourna vers moi au moment où je passais.

— Fais-tu aussi partie des braves pétitionnaires qui veulent être les vengeurs du peuple? me demanda-t-il avec un sourire féroce. Je lui jetai un regard de mépris.

— Bourreau!... murmurai-je.

— A ton service, répondit-il en ricanant.

XXXV

LEPERDIT, MAIRE DE RENNES

Toutes les mesures avaient été prises à Rennes par les terroristes pour que rien n'arrêtât l'élan révolutionnaire tel qu'ils le comprenaient; mais heureusement que le hasard avait placé sur leur route un de ces êtres à qui le dévouement tient lieu de puissance, et qui arrêtent tous les fléaux en leur faisant une digue de leur corps. Cet homme était un pauvre tailleur nommé Leperdit. Né à Pontivy, dans le Morbihan, il n'y avait reçu que l'éducation grossière des enfants de sa condition. Le curé, frappé de ses dispositions, proposa de lui ouvrir une bourse dans le séminaire du diocèse; Leperdit refusa; on lui demanda la cause de ce refus :

— Les séminaristes oublient leurs parents, répondit l'enfant; on les habitue à ne plus obéir et à ne plus songer qu'à leur évêque; je ne veux pas devenir prêtre, de peur de moins aimer ma bonne mère. — Il apprit

donc l'état de son père, s'établit à Rennes vers l'âge de dix-huit ans, et s'y maria peu après. Pendant plusieurs années, sa vie fut celle d'un ouvrier laborieux et obscur, gagnant chaque jour le repas du lendemain, faisant sa part plus petite quand un malheureux venait lui dire qu'il avait faim, travaillant six jours sans relâche, et trouvant sa joie à sortir le septième avec un enfant à chaque main. Ce fut dans cette existence austère que son âme se prépara silencieusement aux grandes choses. Lorsque la révolution arriva, il la salua avec une joie calme, mais ferme, et comme une justice attendue. Armé l'un des premiers pour la défense des droits populaires, on voulut lui donner un grade :

— Que les plus capables commandent, répondit-il; mon rôle à moi est d'obéir. — Mais les événements marchaient, et ceux qui avaient commencé la révolution étaient dépassés. Rennes avait eu trois maires déjà : le premier s'était retiré à l'approche des mauvais jours, le second se cachait pour éviter l'échafaud, le troisième avait péri près de Vitré, massacré par les chouans, comme Joseph Sauveur. La guerre civile était aux portes, l'émeute au dedans, la disette partout, et Carrier arrivait !... Ce fut alors que l'on vint dire à Leperdit que ses concitoyens l'avaient choisi pour officier municipal.

— Je n'ai pas le droit de refuser, puisqu'il y a du danger, répondit-il; je me crois incapable, mais j'es-

sayerai. Si je recule au moment du péril, punissez-moi. — Puis, voulant donner l'exemple de tous les sacrifices, il transforma son atelier en caserne, et y logea trente soldats, vivant des faibles économies qu'il avait longuement amassées pendant dix années de privations.

— Que laisserez-vous à vos enfants? lui demanda un ami, inquiet de ce dévouement patriotique.

— Mon exemple à imiter, répondit le tailleur. Tel était l'homme en face duquel Carrier se trouva lors de son arrivée à Rennes. Comme nous l'avons déjà dit, les fédéralistes étaient en grand nombre dans le département, et l'envoyé de la Convention avait pour mission spéciale de sévir contre ce parti à peine vaincu; son premier soin fut donc de demander au conseil une liste de proscription. Le conseil, effrayé, la dresse à la hâte et la présente à Leperdit.

— Vous avez oublié un nom, dit-il.

— Lequel?

— Le mien; car la plupart de ceux que vous avez inscrits là sont mes frères d'opinion, et ont combattu comme moi pour la liberté. — Les membres du conseil se regardèrent avec embarras.

— Cette liste est un bon pour le bourreau, reprit Leperdit, je ne la signerai pas.

— Mais Carrier l'a demandée, et la lui refuser, c'est donner sa tête.

— Je le sais, aussi je me charge de ce refus. — Et, déchirant la liste :

— Adieu, ajouta-t-il en tendant la main à ceux qui l'entouraient, *je vous recommande mes enfants!...* — Il se rendit aussitôt chez Carrier.

— M'apportes-tu ma liste? demanda celui-ci dès qu'il l'aperçut.

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que je ne veux pas qu'on la fasse. — Le conventionnel se leva comme un lion blessé.

— Qui donc, de toi ou de moi, commande ici? s'écria-t-il.

— Ni l'un, ni l'autre : c'est la justice qui commande, et elle défend de frapper des frères, coupables seulement de s'être trompés. Fais toi-même cette liste, si tu veux; nous ne sommes pas des dénonciateurs.

— Ah! tu prends le parti des anarchistes, des modérés, des calotins... Et si je t'envoyais pourrir en prison?

— J'irais.

— Si je te faisais guillotiner?

— Tu es libre. — Carrier grinçait des dents et frappait du poing sur son bureau : cette résistance calme irritait sa colère, sans lui fournir les moyens de l'exprimer.

— Retourne à la mairie, dit-il enfin, je t'y consigne.

— C'est inutile, répondit le tailleur, je n'ai point

d'autre domicile depuis un mois. — Leperdit retourna à la mairie, mais Carrier ne parla plus de sa liste de proscription. Dans une autre occasion, le conventionnel lui reprochait d'avoir favorisé la fuite de plusieurs prêtres qui étaient hors la loi.

— Ils n'étaient pas hors l'humanité, répondit le tailleur. — Lassé de toutes ces résistances, Carrier se décida à partir et à se rendre à Nantes, où il espérait trouver plus de docilité. En quittant Leperdit, il lui dit avec un accent de menace :

— Je reviendrai.

— Tu me trouveras, répliqua le maire d'un ton simple. Carrier ne reparut plus à Rennes. Mais, lui parti, restaient encore les méchants, les fous, les lâches surtout, race toujours prête à se racheter avec le sang des autres. Beaucoup de gens s'étaient compromis dans la lutte des girondins contre la Montagne. Les membres du *Comité de correspondances avec la députation d'Ille-et-Vilaine* avaient écrit, le 7 juin 1793, au citoyen Beaugeard, la lettre suivante :

« CITOYEN,

» L'indignation et la douleur ont éclaté de toutes parts à la nouvelle de l'illégale arrestation de vingt-deux membres de la Convention nationale et de la commission des Douze. Les citoyens d'Ille-et-Vilaine ne

laisseront pas impuni l'attentat criminel commis par une *faction dominatrice et sanguinaire*, la violation de tous les droits de l'homme, l'interception de toutes les lettres, de toutes les feuilles périodiques entre Paris et les départements. Vos concitoyens n'ont pas vu sans une surprise extrême l'indifférence avec laquelle vous leur avez annoncé l'arrestation de Lanjuinais, dont ils ont eu, dans tous les temps, l'occasion de reconnaître *l'intégrité, la lumière et le patriotisme soutenu.* La Convention nationale n'est plus libre. »

Or, ce même Lanjuinais, dont on avait fait l'apothéose, était maintenant proscrit et en fuite ; la *faction sanguinaire* et *dominatrice* était triomphante ! Il fallait lui donner des gages de repentir, apaiser la colère de ces nouveaux Teutatès par quelques sacrifices ! Mais prendre des victimes parmi les forts eût été difficile ou dangereux ; on les chercha parmi les plus faibles et les plus abandonnés. Grâce à Leperdit, les religieuses attachées à l'Hôtel-Dieu de Rennes continuaient à remplir leur mission de charité. Carrier s'était montré surpris à leur aspect, et les avait TANCÉES *sur l'approbation* SECRÈTE *qu'elles* POUVAIENT *donner aux prêtres réfractaires :* mais la bonne tenue de l'hôpital l'avait fait passer outre. Après son départ, on sut que deux de ces religieuses avaient reçu d'une Vendéenne que l'on conduisait au supplice (et qu'elles avaient précédemment soignée) un

anneau d'or, comme souvenir de reconnaissance. C'en fut assez pour les sans-culottes d'élite, qui cherchaient une occasion de prouver leur patriotisme à la Montagne ! Ils s'écrièrent qu'il y avait connivence entre les sœurs et les brigands ! Cet anneau donné était évidemment le prix de quelque trahison : le salut de la République était compromis; il fallait faire un exemple. Bref, ce fut l'histoire des *animaux malades de la peste;* l'anneau remplaçait l'*herbe d'autrui* mangée par le malheureux Aliboron ; et les deux sœurs furent donc arrêtées et conduites en prison. Leperdit l'apprend : voulant éviter des débats qui auraient compromis l'autorité des juges ou la sienne, il se rend directement à la tour Le Bast, où les nonnes étaient retenues.

— Que faites-vous ici? dit-il brusquement; qui vous a autorisées à quitter votre poste? — Les sœurs veulent s'expliquer. — Pas d'excuses ! s'écrie Leperdit; les malades ont besoin de vos soins : votre prison, c'est l'hôpital; là, du moins, vous êtes utiles à la patrie. — Puis, se tournant vers le geôlier, il le somme de relâcher ces deux femmes, et les reconduit, en grondant, à l'Hôtel-Dieu, où il les consigne. Les juges comprirent la leçon et ne réclamèrent point leurs captives. Nous avons déjà dit que la disette se faisait sentir à Rennes. Les royalistes, qui n'espéraient s'emparer de la ville qu'en semant la discorde parmi ses défenseurs, firent répandre le bruit que cette disette était entrenue volontaire-

ment par les membres de la commune, qui spéculaient sur les grains. La souffrance rend crédule; le peuple, qui mourait de faim, s'assembla et, excité par un misérable nommé Toinel, qui avait été deux fois condamné à la corde pour vols de vases sacrés, il se rendit sur la place de la commune, demandant le maire avec des cris menaçants. Leperdit paraît au balcon et veut parler; mais on ne lui en laisse pas le temps :

— Du pain! du pain! s'écrie la foule exaspérée.

— Je n'en ai point, répond le maire.

— Ta vie, alors!

— Je vais vous l'apporter.—Il quitte la fenêtre pour descendre; ses amis essayent de le retenir.

— Non, dit le tailleur, leur fureur va croissant; il faut que je l'apaise par mes paroles ou par mon sang. — L'officier qui commande dans l'intérieur de l'hôtel de ville déclare alors qu'il défendra le maire au péril de ses jours, et ordonne à ses soldats de charger leurs armes.

— Que fais-tu, citoyen? s'écrie Leperdit; j'aï fait serment de mourir pour le peuple, et non de le faire mourir pour moi. Reste ici, je sortirai seul. On ne tue pas si vite que tu le crois un honnête homme. D'ailleurs, ne vois-tu pas que je suis armé? j'ai mon écharpe! — Il descend alors et se présente à la foule. A son aspect, on recule, et il y a un moment d'hésitation; mais Toinel et quelques misérables, apostés par

lui, recommencent leurs cris. La fureur se rallume, le tumulte augmente et les pierres commencent à voler. Leperdit, atteint au front, chancelle. A la vue du sang qui coule, le peuple s'arrête épouvanté de ce qu'il vient de faire : il y a un instant de silence.

— Mes amis, dit Lepedit en souriant avec douceur, je ne sais point faire des miracles comme le citoyen Jésus, et je ne puis changer ces pierres en pain. Quant à mon sang, que vous voyez couler, plût au ciel qu'il fût possible de vous en nourrir, je vous le donnerais avec joie jusqu'à la dernière goutte.— A ces mots d'une sublime miséricorde, tous les yeux se baissent; il y a dans la foule comme un mouvement d'embarras. Leperdit en profite, et justifie la commune en rappelant tout ce qu'elle a fait, tout ce qu'elle fait encore pour ramener l'abondance. Il parle longtemps, avec calme, d'une voix douce, égale, et ne s'interrompant que pour essuyer le sang qui inondait son visage. La foule comprit qu'on l'avait trompée, et alors vint le regret, puis la honte. Le bruit s'apaisa, les rangs s'éclaircirent, et cette multitude, qui un instant auparavant grondait pareille à une mer orageuse, se fondit comme une nuée. Mais enfin la tourmente révolutionnaire s'apaisa; les Vendéens, puis les chouans déposèrent les armes; l'abondance reparut, et avec elle la tranquillité publique. Tant que la mairie de Rennes avait été un avant-poste exposé aux premiers coups des

brigands ou de l'émeute, tout le monde s'était tenu à l'écart; mais, dès qu'il n'y eut plus qu'honneur et profits à y trouver, chacun s'offrit à remplacer Leperdit. Les gens bien nés s'aperçurent, pour la première fois, que ce n'était qu'un pauvre tailleur qui faisait des fautes d'orthographe. On avait pu l'accepter comme administrateur à une époque où il fallait savoir mourir; mais maintenant que le danger était passé, ce poste demandait un homme considéré qui pût donner des bals ! L'égalité républicaine n'était déjà plus qu'une fiction reléguée dans la loi. Il y avait quelque part un jeune général à longs cheveux et à teint cuivré qui méditait sourdement d'escamoter la Révolution à son profit. La réaction contre les habitudes démocratiques se faisait sentir partout, et les sans-culottes débraillés de 93 commençaient à se transformer en incroyables. Leperdit comprit que son temps était fini, et, ne cherchant point à retenir un pouvoir qu'il n'avait jamais demandé, il retourna à son établi, comme Cincinnatus à sa charrue, sans soupçonner lui-même la grandeur de son dévouement. Cependant il fit partie, un peu plus tard, de la députation que le conseil municipal de Rennes envoya pour féliciter Napoléon lors de son passage à Nantes. Ses traits frappèrent l'Empereur :

— Votre nom, monsieur ? demanda-il brusquement à l'ex-maire de Rennes.

— Leperdit, tailleur. — Napoléon fit un geste de surprise et demanda une explication qu'on lui donna.

— Que pense le peuple de moi? dit-il en s'adressant de nouveau à Leperdit.

— Le peuple vous admire.

— Est-ce tout?

— Oui.

— Ainsi, on me reproche quelque chose?

— L'arbitraire, sire. — L'Empereur, qui marchait, s'arrêta devant Leperdit, et le regarda en face.

— Vous tenez à me prouver, monsieur, que le proverbe a raison quand il parle de la franchise des Bretons?... Du reste, j'aime qu'on me dise ce qu'on a dans le cœur... Venez! — Et, faisant un signe au tailleur, il l'attira dans une embrasure de fenêtre, où il l'entretint une heure entière. Leperdit soutint cette conversation sans embarras, repoussant les propositions de l'Empereur, et laissant voir ses opinions républicaines. Lorsqu'il se retira, Napoléon le suivit du regard :

— Tête de fer! murmura-t-il. — Et il rentra brusquement. Le soir même, le maire de Rennes, le marquis de Blossac, qui s'était montré plus docile que son compagnon, reçut le brevet qui le nommait chevalier de la Légion d'honneur. Depuis cette époque jusqu'aux Cents-Jours, Leperdit resta étranger aux affaires politiques. Malgré son âge, il reprit alors sa vieille cocarde, et marcha avec les fédérés au secours de Nantes, que les

Vendéens menaçaient. Au retour de Louis XVIII, il fut porté sur la liste des conseillers municipaux; mais il refusa de prêter serment. Le préfet, furieux, le fit mander.

— Prenez garde, dit-il au vieillard, on ne se montre point impunément hostile à Sa Majesté; je pourrai vous l'apprendre.

— Vous êtes bien jeune et moi bien vieux, pour que je reçoive des leçons de vous, répondit le tailleur en souriant.

— Vous prêterez serment, monsieur!

— Jamais!

— Vous levez la tête bien haut!

— C'est que je n'ai rien dans ma vie qui puisse me la faire baisser. — Le préfet confus s'excusa, et reconduisit Leperdit jusqu'à la porte. Mais la liberté, que celui-ci avait adorée comme sa sainte, et à laquelle il avait tout sacrifié, était perdue pour longtemps, sinon pour toujours. Aussi sa vieillesse fut-elle triste, désenchantée. Que de fois je l'ai vu, assis sous les tilleuls de la *place aux Arbres*, les yeux tournés vers ce grand édifice du *Présidial*, où il avait siégé aux plus terribles jours de la Révolution! Ah! sans doute qu'en contemplant le théâtre de tant de nobles angoisses, de généreuses espérances et de sublimes dévouements, d'amères pensées descendaient dans son âme! Sans doute qu'il se demanda plus d'une fois à quoi avaient servi tant

d'efforts, et si le travail des nations n'était pas, comme celui des enfants, une bruyante inutilité ! Du reste, les désenchantements de Leperdit ne changèrent rien à son caractère. C'était un de ces caractères que l'aspect du mal attriste, mais ne peut endurcir. Sa mort fut digne de sa vie. Réveillé au milieu de la nuit par les cris : *Au feu !* il court à l'incendie, se précipite dans les endroits les plus dangereux, et reçoit une blessure dont il ne s'aperçoit qu'au moment où le danger a cessé. On le rapporte chez lui ; pendant deux années sa blessure s'aggrave et devient chaque jour plus inguérissable ; il ne fait entendre aucune plainte, ne donne aucun signe d'impatience, et ne songe qu'à ses enfants, qui l'entourent. Tout à coup l'un d'eux cesse de venir..... Leperdit demande la cause de son absence, on lui répond avec embarras qu'il est malade ; mais le jour même il apprend que la conspiration de Berton a été découverte, il ne doute pas que son fils ne soit une des victimes. Cependant il garde le silence, il veut éviter à sa femme, à ses enfants, une explication qu'ils redoutent, et refoule sa douleur au fond de son âme ! Pendant dix-huit mois, il s'informe chaque matin de la santé de son fils absent, et feint de croire ce qu'on lui répond. Enfin, quand l'heure suprême est venue, sûr de confondre la douleur qu'il va réveiller dans la douleur plus poignante que causera sa perte, il demande une dernière fois son fils.

Tous baissent les yeux et gardent le silence.

— Ainsi, il est mort? murmure le vieillard.... Je le savais... Que Dieu leur pardonne ! — Ce furent les dernières paroles de cet homme, dont toute la vie s'était passée dans le combat à parer les coups qui pouvaient frapper les autres, sans jamais en porter lui-même. Les prêtres qu'il avait arrachés à la guillotine refusèrent de suivre son cercueil, et la ville qu'il avait administrée, défendue et sauvée, *ne voulut point lui faire don d'une fosse dans son cimetière!!!* il fallut en appeler à la générosité publique, quêter de quoi acheter six pieds de terre pour un homme auquel les vieilles républiques eussent élevé des statues ! Hâtons-nous de le dire pourtant, cette aumône d'une tombe ne fut point refusée par les citoyens de Rennes, et ceux qui visitent aujourd'hui le cimetière de cette ville peuvent voir, près de la grille d'entrée, une colonne de granit sur laquelle se lit cette épitaphe simple :

LEPERDIT, ANCIEN MAIRE DE RENNES

ET

DOYEN DES TAILLEURS

Mais le plaisir de raconter une noble vie nous a fait suspendre le récit de notre séjour à Rennes pendant la Terreur ; il est temps d'y revenir.

XXXVI

FUITE AVEC LA FILLE D'UN ÉMIGRÉ

J'avais enfin terminé les affaires qui me retenaient dans la capitale de l'ancienne Bretagne ; le jour du départ était arrivé. Après m'être muni d'un passe-port signé par les chefs militaires, et destiné à lever tous les obstacles qui auraient pu entraver mon voyage, je me rendis chez le citoyen Benoist, afin de prendre congé de lui. Il venait de partir pour Nantes, chargé d'une mission spéciale, et sa femme était sortie. J'allais me décider à écrire quelques lignes d'excuses, lorsque madame Benoist rentra. A mon aspect, elle jeta un cri de joie.

—Je craignais que vous n'eussiez déjà quitté Rennes, dit-elle.

— Je venais vous faire mes adieux.

— Vous allez à Brest?

— Oui.

— En traversant les Côtes-du-Nord?

— Sans doute.

— Ne pouvez-vous prendre la route du Morbihan et passer par la Roche-Bernard?

— Le chemin est difficile et dangereux de ce côté; je risquerais de tomber aux mains des royalistes.

— S'il le fallait, pourtant? Ne vous exposeriez-vous pas aux dangers de la route pour sauver quelqu'un?

— C'est selon.

— Il s'agit d'une jeune fille dont vous avez vu autrefois les parents : mademoiselle de la Hunoterie.

— Ce nom m'est en effet connu.

— Vous pouvez lui sauver l'honneur, et peut-être la vie.

— Comment cela?

— En la conduisant à la Roche-Bernard, chez des cousins qui la cacheront.

— Elle est donc en danger?

— Oui.

— Comme fille d'émigré?

— Non; parce qu'elle est belle. Vous savez que Pochole a fait évacuer toutes les maisons religieuses où l'on élevait des jeunes filles. Claire était au couvent de l'Enfant-Jésus; il l'y a vue...

— Je comprends... Et il en est tombé amoureux?...

— Oui, amoureux à sa manière! Après l'avoir interrogée, il l'a conduite chez deux vieilles tantes qu'elle a ici, et où il vient tous les jours lui rendre visite. Mais comme l'enfant résiste, il a déclaré hier qu'il ferait jeter en prison les tantes et la nièce, s'il ne trouvait celle-ci plus docile. Je viens d'être avertie; mon mari est ab-

sent, et n'a point d'ailleurs assez d'autorité pour lutter contre l'ami de Carrier; la fuite seule peut sauver Claire. Vous êtes serviable, vous avez du cœur; j'ai pensé que vous ne reculeriez pas devant une bonne action, quoi qu'il puisse en arriver. — Je tendis les mains à la citoyenne Benoist.

— Je vous remercie; j'irai par Vannes, et j'emmènerai la jeune fille. — Nous convînmes de tout ce qui devait rendre notre fuite plus sûre. Il fut décidé que j'attendrais le soir pour partir, et la citoyenne se rendit chez les tantes de Claire, afin de les prévenir et de tout préparer. J'attendis la nuit avec une impatience impossible à exprimer. La perspective d'un danger trouble toujours plus que le danger lui-même; l'imagination, éveillée par l'incertitude du dénouement, se livre à toutes les suppositions et à toutes les terreurs; c'est un combat à vide, dans lequel on s'épuise faute de résultat, et parce qu'on ne peut porter ni recevoir de coups réels. Je faisais mille efforts pour occuper ma pensée; je m'étudiais à marcher dans ma chambre en côtoyant certaines lignes du parquet; je suivais dans la rue les progrès de l'ombre projetée par les maisons; je comptais toutes les fractions de l'heure; je n'aspirais qu'au moment d'être en voiture, près de ma protégée, et entouré de tous les périls que je devais courir. Enfin le soleil baissa à l'horizon, la brume du soir commença à s'élever; mais madame Benoist ne paraissait point...

Mon impatience se changeait déjà en inquiétude, lorsqu'elle arriva.

— Nous avons tardé, me dit-elle, parce qu'il a fallu se procurer un déguisement. — En effet, la jeune fille était vêtue en *artisane* du Morbihan. Nous nous jetâmes tous deux un regard curieux et interrogateur. Notre position était étrange : nous ne nous étions jamais vus ni parlé, et nous allions partir ensemble, au milieu de la nuit, elle charmante, moi jeune encore, et tous deux sans surveillants, sans compagnons, livrés à toutes les séductions qui naissent de la solitude, des hasards de la route et de dangers communs ! Madame Benoist nous arracha à notre examen réciproque en nous avertissant que le cabriolet nous attendait à l'entrée du faubourg. On pouvait s'être déjà aperçu de la disparition de Claire ; nous n'avions pas un instant à perdre. La jeune fille se jeta en pleurant dans les bras de sa protectrice.

— Du courage, enfant, dit-elle ; nous vivons à une époque où il faut être forte, si l'on veut avoir le droit de vivre ; gardez les pleurs pour des jours plus tranquilles. — Puis se tournant vers moi : — Je vous la confie comme ma fille, ajouta-t-elle ; maintenant, son honneur est le vôtre. — Elle nous embrassa tous deux. Je pris la main de l'enfant, qui tremblait, et nous fîmes un pas sur l'escalier. Trois coups frappés à la porte de la maison nous arrêtèrent.

— Ouvrez ! criait-on, au nom de la loi !...

— C'est la voix de Pochole, dit Claire, éperdue. La citoyenne Benoist nous fit signe de rentrer. On venait d'ouvrir en bas; j'eus à peine le temps de pousser la jeune fille derrière la porte entr'ouverte. Des soldats parurent presque immédiatement dans l'escalier.

— Qu'y a-t-il donc? demanda madame Benoist avec un étonnement plein de naturel.

— Il y a, s'écria Pochole, que tu caches chez toi des aristocrates!

— Quelle plaisanterie!

— Tonnerre! je ne plaisante pas! La petite Claire a disparu, et on t'a vue entrer chez ses tantes plusieurs fois aujourd'hui. — Caïus montra en ce moment sa tête de renard au milieu des gens armés qui remplissaient l'escalier. — Il faut que tu nous livres cette petite, continua Pochole en frappant la muraille de son sabre nu, que tu nous la livres sur-le-champ, sinon je fais démolir ta maison et je t'envoie étudier à la tour le Bast les lois qui défendent de recéler des émigrés.

— Doucement, doucement! dit en écartant les soldats un homme du peuple, qu'à son écharpe tricolore je reconnus pour un officier de la commune; si celle que tu cherches est ici, on la trouvera.

— Au fait, fouillons, sans tant pérorer, s'écria Pochole. Par un mouvement instinctif, je me jetai devant la porte. L'officier municipal remarqua mon geste et le comprit.

— Voyez d'abord ailleurs, dit-il ; ce n'est pas d'habitude dans les chambres ouvertes à tout le monde que l'on cache les proscrits. — Pochole et les soldats traversèrent rapidement la pièce où nous nous trouvions et gagnèrent l'étage supérieur.

— Maintenant, continua l'officier municipal en se tournant de notre côté, vite, par la porte de la cour... Emmenez-la... ils ne la verront point. — Je saisis Claire par la main et nous descendîmes rapidement. Leperdit (car c'était lui) nous suivit des yeux jusqu'à ce qu'il nous eût vus disparaître dans la rue. Nous avions couru d'abord ; mais c'était le moyen d'attirer sur nous l'attention. Je laissai aller la main de la jeune fille et lui dis de marcher à mes côtés, sans presser le pas et sans détourner la tête. Ce fut jusqu'au faubourg un supplice horrible ! Sentir que chaque minute de retard peut vous perdre, et ne point oser fuir !... Nous arrivâmes enfin à l'endroit où nous devions trouver le cabriolet ; mais le loueur de chevaux était absent, rien n'avait été préparé ! Il fallut attendre dans d'horribles angoisses. Chaque rumeur de voix, au loin, chaque bruit de pas nous faisait tressaillir. Nous allions monter en voiture, lorsque nous vîmes venir des soldats ! Claire jeta un faible cri et me saisit le bras ; je crus que nous étions perdus ; mais c'était une patrouille qui passa outre. Nous pûmes enfin partir. Nous allions dépasser les dernières maisons du faubourg, et je commençais à res-

pirer plus librement; tout à coup, un cri de *qui vive!* retentit à quelques pas, et la baïonnette d'une sentinelle arrêta notre cheval; nous étions tombés au milieu d'un poste avancé dont j'ignorais l'existence! On nous ordonna de descendre et d'entrer dans une maison à demi ruinée, qui avait été transformée en corps de garde. Je recommandai tout bas à ma compagne de me laisser répondre à toutes les questions. Je reconnus tout de suite qu'il s'agissait d'une vérification de passeports. Plusieurs autres voyageurs attendaient comme nous. Lorsque nous entrâmes, une altercation venait de s'élever entre un de ceux-ci et l'officier qui commandait le poste.

— Ce garçon n'est point indiqué sur ta feuille de route, disait l'officier.

— C'est mon fils.

— Peu importe; nous ne laissons passer personne sans sauf-conduit spécial; c'est la consigne.

— Pas même un enfant?

— Il n'y a plus d'enfants : la nation ne reconnaît que des aristocrates et des sans-culottes. Retourne demander un laissez-passer pour ton jeune gars. — Le voyageur, désappointé, sortit; mais ce que je venais d'entendre m'épouvanta. Les mêmes difficultés que l'on venait d'élever à propos du jeune homme allaient se présenter pour ma compagne de voyage, qui n'était point désignée sur mon passe-port. Je compris sur-le-

champ qu'il ne me restait d'espoir que dans l'audace, et que la seule chance d'éviter le coup qui nous menaçait était d'aller au-devant.

XXXVII

PIERRE NOUS SAUVE

Je m'avançai donc résolûment vers l'officier.

— Pardieu, citoyen, m'écriai-je, j'espère au moins que ta consigne ne regarde pas les femmes?

— Les femmes comme les hommes.

— Bah! est-ce qu'on a peur qu'elles ne passent à l'ennemi?

— Peut-être.

— Je ne savais pas que ce fût une marchandise prohibée et pour laquelle il fallût un passe-debout.

— Maintenant tu le sais. — Toutes ces réponses avaient été faites d'un ton bref; l'officier semblait enfermé dans son devoir comme dans une cuirasse, et décidé à ne causer ni rire. Il ne me restait plus qu'un espoir : je me tournai vers la jeune fille et lui dis :

— Tu entends cela, mon enfant; tes beaux yeux ne

peuvent te servir de passe-port! — Ainsi que je l'avais prévu, l'officier leva la tête pour regarder Claire; il parut frappé de sa beauté.

— Est-ce que la citoyenne n'a point de laissez-passer? demanda-t-il d'une voix moins brève.

— Elle n'y a même pas songé. C'est une pauvre enfant qui est venue voir ses parents à Rennes, et qu'on m'a prié de reconduire, de peur qu'il ne lui arrivât quelque chose en route; mais, ma foi, elle attendra une autre occasion. — En parlant ainsi, je dépliais mon passe-port; Claire, surprise, éperdue, était près de pleurer. L'officier balançait évidemment entre sa consigne et le désir de faire quelque chose pour la jolie voyageuse.

— Où vas-tu? lui demanda-t-il doucement. — Elle me regarda.

— Excusez-la, citoyen, répondis-je en riant, elle est timide comme une tourterelle sauvage et ne parle qu'avec la permission de sa mère. Nous allons à la Roche-Bernard; son père est gravement malade et l'attend demain; si elle n'arrive pas, Dieu sait ce qu'ils vont penser! — L'officier parut réfléchir un instant, et s'adressant de nouveau à Claire :

— Tu dois avoir au moins, dit-il, quelque lettre de ta famille, quelque papier prouvant qui tu es?

— Non, citoyen... — Il haussa les épaules d'un air contrarié.

— Quel moyen alors de m'assurer que tu vas réellement à la Roche-Bernard rejoindre ta famille? — Mon embarras devenait extrême. Dans ce moment, un paysan, qui s'était tenu jusqu'alors près du poêle, s'avança vers nous; je reconnus sur-le-champ Pierre. Je fis un mouvement vers lui; mais l'ancien domestique de Joseph Sauveur ne parut pas me reconnaître.

— Est-ce que vous ne parlez pas de la Roche-Bernard? dit-il, j'en suis, même que j'y vais porter des dépêches par ordre du *département*... Voyez plutôt, mon officier. — Et il présenta un papier au chef du poste. L'officier le parcourut, puis se tournant vers nous :

— Connais-tu cette jeune fille? lui demanda-t-il brusquement, en désignant Claire. — Le paysan se mit à rire d'un air narquois :

— Je ne sais pas, dit-il; m'est avis que ça pourrait bien être Rose Murin... Tout de même je la trouve un peu changée depuis quatre mois qu'elle a quitté le pays.

— Que veux-tu dire?

— Oui, autrefois elle reconnaissait les voisins et elle disait bonjour au monde... Faut croire que l'air de Rennes l'a rendue trop grande dame pour ça. — Je compris sur-le-champ l'intention de Pierre, et lui tendant la main :

— Parbleu ! m'écriai-je, tu dis peut-être cela autant pour moi que pour elle, car, si je ne me trompe, nous nous sommes vus aussi.

— Oui, en passant; tu peux m'avoir oublié; mais la citoyenne, c'est différent : elle doit se rappeler que c'est moi qui lui servais de cheval quand elle était petite, même que sa mère me disait toujours de finir, parce que c'était un jeu de garçon et que ça l'habituait à montrer ses jambes. — L'officier ne put s'empêcher de sourire; il fit quelques nouvelles questions à Pierre, qui répondit avec précision, et il nous déclara enfin que nous pouvions continuer notre route. Je dis adieu au jeune paysan, qui ne manqua pas de faire tout haut une dernière réflexion sur les gens qui ne se rappellent pas leurs anciennes connaissances, et nous sortîmes. Jusqu'alors, l'imminence même du danger m'avait fait conserver mon sang-froid; mais dès que nous fûmes dehors, je me sentis saisi d'une sorte de terreur panique. La pensée que nous n'avions échappé au péril que pour un instant s'était emparée si vivement de moi, qu'en entendant derrière nous le galop d'un cheval, je ne doutai point que nous ne fussions poursuivis. La fuite était impossible avec notre lourd attelage; je n'eus point d'ailleurs le temps de l'essayer, car le galop était devenu plus rapproché. Bientôt nous distinguâmes la voix du cavalier, puis la respiration bruyante du cheval. J'avançai la tête hors du cabriolet, et je me trouvai en face de Pierre.

— Comment, dit-il gaiement, vous ne voulez donc pas attendre les amis?...

— Pardon, répondis-je, je suis pressé.

— Je m'en doute; mais faut pas avoir l'air. Dans ce temps-ci, voyez-vous, on s'informe pourquoi un cheval galope, et pourquoi il va au pas : faut aller ni trop doucement, ni trop fort. — Puis, se tournant du côté de Claire :

— Excusez, ma payse, dit-il en riant, si j'ai pas été poli tout à l'heure ; mais fallait faire croire à l'officier ce que le citoyen lui avait dit. — Je le remerciai vivement d'être ainsi venu à notre secours.

— Est-ce que je pouvais laisser dans l'embarras un ami? dit-il. — Et se penchant vers la selle : — C'est une ci-devant, n'est-ce pas? demanda-t-il à demi voix. — Je fis un signe affirmatif. — On la cherche?

— Oui.

— Et vous allez suivre ainsi la grande route?... Mais, si on envoie à vos trousses, vous serez tout de suite rattrapés et reconnus.

— Comment faire? Le cabriolet ne passerait point par les chemins de traverse, et Claire ne pourrait aller à pied.

— C'est juste, murmura Pierre en se redressant sur sa selle. Et il continua de chevaucher à nos côtés, sifflant entre ses dents d'un air rêveur. La nuit était froide, mais claire : on apercevait au loin la route que nous suivions, côtoyant les collines, blanche et sinueuse comme une rivière éclairée par la lune. Quoi-

que l'heure fût peu avancée, tout était profondément silencieux. Nul bruit de chariot, nul chant du côté des métairies, nul son de cloche à l'horizon, rien qui annonçât la vie! Les eaux et les vents eux-mêmes se taisaient; on eût dit que la création partageait l'effroi qui semblait régner partout. Au milieu de ce sombre silence, le bruit de notre voiture retentissait au loin comme un avertissement pour ceux qui pouvaient nous poursuivre, et ce bruit me causait une impatience, une angoisse impossible à rendre. Puis, la vue de cette route, qui se déroulait toujours à l'horizon comme une bobine sans fin, me jetait dans une sorte de désespoir qu'irritait encore la tranquillité apparente de mes compagnons. Ne sachant sur quoi décharger ma rage silencieuse, je me mis à tourmenter le cheval, que j'accablais des épithètes les plus humiliantes, lorsque deux coups de feu partirent à l'horizon!... J'arrêtai brusquement.

— Qu'est-ce que cela? m'écriai-je. — Au même instant, l'appel bien connu des chouans se fit entendre, et un nouveau coup de feu retentit.

— C'est sur la route, dit Pierre; les brigands attaquent quelqu'un. — Nous demeurâmes immobiles, prêtant l'oreille attentivement; mais tout était rentré dans le silence. Après une longue attente, je me détournai vers le jeune paysan pour lui demander ce qu'il croyait prudent de faire; mais le cri de la chouette se fit en-

tendre de nouveau, un peu à gauche de la route : d'autres cris, plus lointains, lui répondirent.

— Bon, dit Pierre, l'affaire est faite et les brigands s'en vont.

— En es-tu bien sûr?

— N'entendez-vous pas leurs cris d'appel qui s'éloignent. Le gibier est pris, l'embuscade levée, et ils vont souper. Passons notre chemin : si on nous tue, ce ne sera pas dans le même endroit. — En parlant ainsi, le paysan remit son cheval au trot, et je l'imitai. Au bout d'un quart d'heure environ, nous aperçûmes sur la route, à cent pas de nous, quelque chose de noir dont on ne pouvait distinguer la forme; nous approchâmes avec précaution; c'était un cheval baigné dans son sang et qu'agitait le dernier râle : Claire se couvrit les yeux.

— Qu'est devenu le cavalier? demandai-je.

— Je le cherche, répondit Pierre. — Nous descendîmes tous deux pour visiter les douves et les haies qui bordaient le chemin; mais notre recherche fut inutile.

— Ils l'auront emmené pour l'assassiner à leur aise, dit le paysan. Il faut qu'ils soient bien pressés pour tuer comme ça quelqu'un du premier coup, sans avoir le plaisir de le voir mourir... Ne perdons pas notre temps ici... on est peut-être déjà à votre poursuite. — Nous retournâmes au cabriolet. En passant près du cheval mort, Pierre s'arrêta tout court. — Une idée, s'écria-

t-il; si l'on passait la selle et la bride de cette charogne à votre cheval, vous pourriez prendre la traverse!...

— Et le cabriolet?

— Vous le laisseriez ici; on croirait que vous avez été attaqué par les brigands, et on ne vous chercherait plus. — L'expédient était trop facile et trop sûr pour n'y point avoir recours. La transformation proposée par Pierre fut exécutée sur-le-champ : en moins de dix minutes je me trouvai à cheval et la jeune fille en croupe. — Maintenant, à gauche, par ce petit chemin, dit notre guide; et bien fin qui nous rattrapera. A peine avions-nous fait six cents pas dans le chemin creux, que nous entendîmes retentir sur la grande route le galop régulier et lourd particulier aux chevaux de cavalerie.

XXXVIII

LE CHEMIN DE TRAVERSE ET LES CHOUANS

Nous marchâmes environ deux heures sans rien rencontrer. Je remarquai que notre guide, d'abord causeur, était insensiblement devenu silencieux. Je l'avais vu se pencher plusieurs fois pour regarder la route, à la lueur des étoiles; je lui en demandai la cause.

— Je croyais qu'il n'y avait à venir par ici, comme autrefois, que les paysans du pays, me répondit-il; mais, depuis que les grands chemins sont devenus dangereux, ceux qui voyagent cherchent les traverses; aussi, vois comme l'herbe de la route a été piétinée par les chevaux.

— Que nous importe?

— Plus que tu ne crois, citoyen; les royalistes cherchent les voyageurs comme les chasseurs le gibier, et depuis qu'on passe ici, ils doivent y venir. — En parlant ainsi, nous arrivions à un carrefour. — Vois plutôt, ajouta Pierre, en nous montrant, sous un chêne, une croix dont on avait relevé les débris et que l'on s'était efforcé de rétablir; voilà de leur ouvrage. — Dans ce moment, ses regards tombèrent sur le chêne lui-même, et il s'interrompit avec une exclamation.

— Qu'y a-t-il? demandai-je.

— Ne vois-tu pas les branches les plus basses de l'arbre qui sont cassées toutes du même côté?

— Eh bien?

— Eh bien! c'est un signal pour les royalistes.

— En es-tu sûr?

— C'est connu de tout le monde.

— Et que veut dire ce signal?

— Qu'ils viendront ou qu'ils sont venus.

— Que faire alors? — Pierre réfléchit quelques instants.

— En retournant, dit-il enfin, nous pouvons les ren-

contrer comme en continuant, car nous ne savons pas s'ils sont derrière ou devant.

— Continuons alors.

— Soit, mais attention : nous allons traverser un taillis où il pourrait bien y avoir plus d'aristocrates que de renards; ouvre l'œil, citoyen, et regarde les oreilles de ton cheval. — Nous arrivâmes effectivement à un fourré fort touffu, au milieu duquel le chemin serpentait. Pierre s'était presque couché sur sa monture et avait passé devant nous pour prendre le milieu de la route; je suivais au pas, tenant attentivement mon cheval en bride. Ma compagne effrayée s'était rapprochée de moi, et le bras dont elle m'entourait tremblait sur ma poitrine. Je ne sais si l'inquiétude même m'avait préparé à l'exaltation; mais le silence de la nuit, le danger que nous courions, l'humidité de cette haleine de femme que je sentais frissonner dans mes cheveux, me pénétrèrent d'une étrange émotion. Il est un âge où tous les troubles du cœur se transforment vite en tendres mouvements. J'oubliai presque complétement la situation dans laquelle nous nous trouvions pour ne sentir que cette main charmante qui s'appuyait sur mon cœur et en accélérait les battements. Je la pressai sous la mienne, et me détournant à moitié vers la jeune fille :

— Pourquoi trembler? lui demandai-je. Lors même que les royalistes viendraient, vous n'avez rien à crain-

dre ; vos frères ne combattent-ils pas dans leurs rangs?

— Le sauront-ils? dit-elle.

— Votre famille habite ces cantons, et ils doivent connaître votre nom?

— Je l'espère!... Mais vous?

— Moi, j'ai fait mes dispositions testamentaires; je ne crains rien.

— Ah ! je ne vous quitterai pas! s'écria-t-elle en se serrant davantage contre moi. — Je fus touché de cet élan naïf et généreux.

— Ne songez qu'à vous, lui dis-je; c'est vous et non pas moi que j'ai promis de sauver.

— Comment reconnaître jamais ce que vous faites, monsieur?

— En vous souvenant quelquefois de cette nuit... — Elle allait répondre sans doute, lorsque Pierre jeta un léger cri et partit au galop. Au même instant deux coups de feu retentirent; mon cheval tomba en poussant un hennissement plaintif; plusieurs hommes franchirent le fossé qui séparait le taillis de la route, et nous nous trouvâmes entourés. Quoique j'eusse une jambe engagée sous mon cheval, je m'étais redressé, pour faire de mon corps une défense à la jeune fille.

— C'est mademoiselle de la Hunoterie! m'écriai-je. — J'avais à peine achevé que je me sentis frappé à la tête; je ne sus plus que vaguement ce qui se passait. Il me sembla qu'on m'emportait dans le bois, et je crus

même sentir les ronces me déchirer les mains et le visage; mais ce que j'éprouvais devint de plus en plus confus, et je finis par m'évanouir complétement. Je fus rappelé à moi par une sensation de froid. Ayant étendu machinalement la main, je rencontrai un mur de branches et de feuilles. Je m'efforçai alors de me soulever sur le coude, mais je fus quelque temps avant de pouvoir rassembler mes idées. J'éprouvais une douleur violente à la tête; tout flottait devant mes yeux comme les images d'un rêve. Enfin, pourtant, le sentiment de la réalité me revint et je regardai autour de moi. Je me trouvai couché sur une litière de paille de sarrasin, au fond d'une vaste hutte bâtie en ramées, et au milieu de laquelle étincelait un grand feu. Une dizaine d'hommes causaient à l'entour : tous portaient l'habit breton, le manteau de peau de chèvre et les cheveux longs, sauf un seul, qu'à son mouchoir de Chollet enveloppant le chapeau, à sa veste brune, ornée d'un sacré-cœur et d'un chapelet, il était facile de reconnaître pour un Vendéen fugitif. Ils étaient armés de fusils et de couteaux de chasse. Dans le premier moment, je ne pus rien saisir de leur conversation. Ils parlaient tous à la fois, en français ou en breton, avec beaucoup d'action. Tout à coup un sifflement prolongé retentit au dehors, un second sifflement semblable lui répondit; on entendit un bruit de pas et plusieurs hommes entrèrent.

— Eh bien! Fine-Oreille? demanda le Vendéen.

— M. de la Hunoterie n'était pas chez lui, répondit le jeune homme qui était entré le premier.

— Qu'as-tu fait alors de la demoiselle?

— La vieille Rose l'a reconnue pour la nièce de monsieur; je l'ai laissée au manoir.

— Et on ne t'a pas donné d'ordres pour les autres?

— Puisqu'il n'y avait personne. Seulement, la demoiselle a bien recommandé de ne pas leur faire de mal.

— C'est bon, dit le Vendéen, on ira lui demander son avis... Je m'en charge, moi, des autres.

— Elle a dit qu'elle viendrait elle-même demain matin, les chercher avec son oncle, ajouta Fine-Oreille.

— Pardieu! elle les trouvera; nous ne mangeons pas de chair humaine... Je les lui garderai même en pièce, pour qu'ils soient plus faciles à emporter. — Les Bretons se regardèrent entre eux avec une sorte d'incertitude.

— Si pourtant le capitaine ne veut pas qu'on les tue, monsieur Storel? dit l'un d'eux en hésitant.

— Le capitaine, pour le quart d'heure, c'est moi, mon gars, répondit rudement le Vendéen, et on fera ce que j'ordonnerai ou l'on dira pourquoi!... Mais, avant, faut savoir ce que chante ce morceau de papier trouvé sur le petit. Tiens, Fine-Oreille, lis-moi ça, toi qui sors du séminaire. — Le jeune Breton prit le papier,

et demanda un *lutic* [1] pour le lire. J'avais cru Pierre échappé; ce que je venais d'entendre me prouvait le contraire. Je fouillai du regard tous les recoins, et je l'aperçus enfin de l'autre côté de la hutte, assis à terre, immobile et la tête entre ses genoux. Dans ce moment, le jeune séminariste commençait la lecture de la dépêche dont on avait trouvé notre compagnon porteur : je prêtai l'oreille. C'était une longue lettre par laquelle les représentants ordonnaient aux administrateurs de la *Roche-Sauveur* [2] de recommencer les fouilles dans la campagne, de placer des garnisaires dans toutes les paroisses qui refuseraient de livrer leurs grains ou leurs bestiaux à la République, et de livrer *à la juste fureur des défenseurs de la patrie* celles qui avaient pris les armes. « Faites marcher sur les cantons rebelles les troupes dont vous disposez, disait, en terminant, la dépêche; brûlez tout ce qui brûle, frappez tout ce qui peut être frappé; détruisez le reste, et que l'on puisse écrire sur un poteau, à l'entrée des villages révoltés : Ici il y avait un pays riche et populeux qui méconnut les volontés souveraines de la nation, et la nation en a fait un désert ! » La lecture de cette lettre avait été plusieurs fois interrompue par les imprécations des royalistes; mais, lorsqu'elle fut achevée, il n'y eut qu'un cri de rage.

1 Chandelle de résine.

2 Depuis le meurtre du citoyen Sauveur à la Roche-Bernard, les républicains appelaient cette ville *la Roche-Sauveur*.

— Qu'ils viennent, les *patauds!* s'écrièrent toutes les voix ensemble, nous avons de la poudre et des balles dans les paroisses; qu'ils viennent, nous les recevrons!

— Soyez donc calmes, mes agneaux, dit le Vendéen en ricanant, ils viendront assez tôt. Maintenant qu'il ne reste plus dans notre pays que des maisons brûlées, des champs en friche et des puits qui puent la mort, il faut bien que les *bleus* arrivent ici: chacun son tour. Vous verrez bientôt les grenadiers de Mayence porter les oreilles de vos femmes en chapelets et les têtes de vos enfants au bout de leurs baïonnettes. Tous ceux que vous ne tuerez pas tueront quelqu'un des vôtres d'abord; parce que, quand un *bleu* et un *blanc* se rencontrent, voyez-vous, c'est comme le loup et le chien; il faut qu'il y en ait un d'étranglé!

— Eh bien! nous les étranglerons! s'écrièrent les Bretons.

— A la bonne heure; vous pouvez même commencer dès aujourd'hui. — Tous les yeux se tournèrent du côté de Pierre.

— Au fait, dit un paysan, c'est lui qui portait l'ordre de nous faire égorger tous.

— Laissez-moi lui mettre une balle dans l'estomac, s'écria un second en soulevant son fusil. — Storel l'arrêta.

— La poudre est rare, garçon, dit-il tranquillement; garde la tienne pour une meilleure occasion.

— Qu'on le tue alors à coups de pierres comme un chien ! reprit le paysan.

— C'est une idée, répliqua Storel nonchalamment.

— Il faut le pendre au chêne du carrefour, dit un autre.

— Lui couper la tête.

— Lui crever les yeux.

— L'enterrer vif. — Toutes ces propositions étaient faites presque en même temps ; le Vendéen les écoutait avec un sourire capable.

— Vous êtes des enfants, dit-il enfin ; c'est moi qui me charge du *bleu.* — Un frisson d'horreur me parcourut : je savais à quelles horribles tortures les *brigands* soumettaient leurs prisonniers, et je voyais dans tous les yeux une férocité sinistre. La colère des royalistes avait crû avec leurs menaces ; la cruauté avait passé de leur langage dans leurs intentions, et, en cherchant un genre de supplice, la soif du sang leur était venue. Ils entourèrent le Vendéen, qui chargeait tranquillement sa pipe.

— Qu'allez-vous faire du *pataud*, monsieur Storel ? demanda le plus hardi. — Le chef regarda autour de lui.

— Voyons, dit-il, êtes-vous en goût de rire ? Si vous voulez, je le ferai danser pieds nus sur des tisons, ou bien je lui emprunterai ses deux oreilles pour les lui faire manger à souper.

— Oui, oui ! s'écrièrent quelques-uns avec un rire farouche.

— Mais ça ne le tuera pas, dit celui qui avait voulu lui tirer un coup de fusil.

— De la patience donc ! répondit Storel, faut jamais se presser !... Est-ce que tu ne veux pas qu'il se sente mourir, le citoyen? Nous commencerons par en tirer de l'agrément..... Et quand il sera fatigué, nous le clouerons à la porte de la baraque en manière de chauve-souris, avec la lettre des représentants cousue sur la poitrine... Ça vous va-t-il, mes gars?

— Oui, oui!

— Eh bien, voyons, avez-vous quelques bouts de corde, quelques clous?

— Pas ici, répondit-on, mais à la ferme.

— Où cela?

— Chez Solian, à la lisière du fourré; nous allons en chercher.

— Je vais avec vous, dit Storel; je choisirai moi-même, et je verrai en passant ce que font les gars qui surveillent la route; mais surtout du silence. — Les royalistes prirent leurs fusils et sortirent. Fine-Oreille resta seul près du feu avec six ou huit paysans qui ne parlaient que breton et avaient pris peu de part à tout ce qui venait d'avoir lieu.

XXXIX

RECONNAISSANCE — LA TRAGÉDIE BRETONNE

Je me soulevai alors pour apercevoir Pierre, qui m'avait été caché pendant toute cette scène. Il était à la même place et dans la même posture. Cependant, quand le bruit des pas de Storel et de ses compagnons eut cessé, il releva lentement la tête. Son visage était pâle, ses yeux ouverts, mais une suprême expression de courage y luttait avec l'effroi. Il regarda quelques instants autour de lui, comme s'il eût cherché à recueillir ses esprits et à s'assurer qu'il n'y avait aucune chance de salut; puis sa vue s'arrêta sur le groupe de royalistes qui se trouvaient près du foyer. Insensiblement, il me sembla que ses regards s'animaient, il se redressa sur son séant, et donnant à sa voix une expression de calme qui me saisit :

— Bonjour à Guillaume Salaün, dit-il. — Tous se détournèrent brusquement avec une exclamation de surprise.

— Ce fils de prêtre sait ton nom? dit à Fine-Oreille un des paysans.

— Et le tien aussi, Claude Menez, reprit Pierre; et

le vôtre, Jean Guïader, Pierre Leguern, Louis Ledu. — Ils se levèrent tous.

— Il nous connaît, s'écrièrent-ils ; qui es-tu donc?

— Un homme de votre paroisse. — Ils s'étaient approchés.

— Au fait, j'ai idée d'un chrétien qui avait cette figure-là, dit Fine-Oreille.

— C'est-il pas le petit Pierre Guesno, demanda Louis Ledu en hésitant.

— Juste, s'écrièrent les autres, c'est le petit Pierre ; celui qui jouait la tragédie avec nous à Vannes. — Il y eut un moment de surprise et d'embarras pour tous ; il était évident que leur hostilité actuelle arrêtait un épanchement et gênait d'heureux souvenirs.

— Et pourquoi t'es-tu mis avec les *bleus* contre nous? demanda brusquement Fine-Oreille.

— Un pauvre gars comme moi ne choisit pas sa place, répondit Pierre ; il est où Dieu le met.

— Si tu étais arrivé à la Roche-Bernard, nous aurions tous été massacrés dans les villages.

— Ce n'est pas moi qui aurais donné l'ordre.

— Non, mais tu le portais.

— Mon cheval nous portait tous deux, et vous ne vous êtes pas mis en colère contre lui. — Les paysans ne répondirent rien ; il y eut une pause pendant laquelle Fine-Oreille se rapprocha du feu.

— Tu as eu du malheur de ne pas prendre un autre

chemin, reprit-il enfin, en affectant un ton d'indifférence ; M. Storel a le cœur enragé contre les *bleus*, et il ne leur fera pas grâce.

— Je ne savais pas que c'étaient les gens du *haut pays* qui étaient les maîtres ici maintenant, dit Pierre.

— Le Vendéen n'est pas notre maître, répliqua vivement Fine-Oreille.

— Il n'attend pourtant les ordres de personne. — Les Bretons se regardèrent de nouveau et se grattèrent la tête en signe d'indécision. Pierre venait de toucher à deux sentiments qui dormaient au cœur de tous, la haine nationale pour les hommes d'outre-Loire et la jalousie contre tout chef étranger. Ce n'était point, en effet, sans impatience qu'ils avaient vu Storel occuper, dès son arrivée, la seconde place dans la bande du chevalier de la Hunoterie ; et les comparaisons ironiques que faisait perpétuellement le Vendéen, entre les brillants combats du *Bocage* et la guerre de broussailles des royalistes bretons, n'avait point contribué à lui ramener les esprits. Je pus en juger par l'entretien qui s'établit à voix basse, tout près de moi, entre Jean Guïader, Jacques Leguern et Fine-Oreille. Pierre ne pouvait l'entendre, mais il le devina sans doute, car après un assez court silence il interpella de nouveau Salaün.

— Que veux-tu ? demanda celui-ci brusquement.

— Je veux te faire une recommandation d'agonisant, dit le jeune homme. — Fine-Oreille s'approcha.

— Puisque c'est l'homme du haut pays qui commande, ajouta Pierre, je sais qu'il n'y a pas de pitié à attendre, il sera trop content de voir quelle couleur a le sang d'un Breton; mais toi, Guillaume, qui as fait ta première communion avec moi, tu ne peux pas refuser la demande d'un chrétien.

— Parle, dit Salaün.

— J'ai ma tante à Locminé; c'est une vieille femme à qui j'ai été donné par le curé sur le tombeau de ma mère[1], et avec laquelle je ne me suis jamais rappelé que j'étais un pauvre *mineur*... Tu la connais, Guillaume, car, aux vacances, elle nous laissait manger ensemble les *blosses* de son courtil.

— Je la connais, répéta Fine-Oreille.

— Eh bien, elle est misérable, à présent que les *bleus* ont ravagé son héritage et vidé ses huches. Je partageais mon pain avec elle et avec un prêtre qu'elle cache. Quand ils ne me verront plus venir, ils pourront croire que je les abandonne, et ce serait un grand crève-cœur pour moi; promets-moi d'aller les trouver, de leur dire le malheur qui m'est arrivé.

— J'irai, répondit Fine-Oreille ému.

— Que Dieu te récompense pour ce service! Surtout ne dis pas à la pauvre créature que l'on s'est amusé

[1] Les curés donnent ainsi les orphelins à des femmes de leur choix, qui deviennent dès lors leur mère d'adoption. (Voyez *les Derniers Bretons*.)

avec les souffrances de mon corps, car elle est vieille, et elle m'aime... Fais-lui croire que je suis mort doucement, qu'on m'a mis en terre bénite comme un chrétien... et si, quand tu la verras, Guillaume, elle avait faim... rappelle-toi que tu as autrefois mangé son pain. — La voix de Pierre s'était attendrie à mesure qu'il parlait. Ces souvenirs, qu'il n'avait rappelés peut-être que pour toucher Salaün, l'avaient remué lui-même. Exalté par la grandeur douloureuse de sa situation, il s'était pris au pathétique de ses propres paroles : aussi la préoccupation de son salut avait-elle fait place insensiblement à une sorte de résignation enthousiaste ; son accent s'était ému et en même temps élevé ; son regard avait pris une expression d'extase. Il était à genoux, les mains étendues vers Guillaume ; mais sa prière n'avait rien de pressant, ni de bas ; il parlait avec cette autorité touchante de l'homme qui va mourir. Les paysans s'étaient tous approchés, involontairement saisis par l'accent de Pierre.

— Ne veux-tu rien autre chose? demanda Salaün, qui cachait à peine son trouble.

— Plus rien que tes prières, Guillaume, et les vôtres à tous, mes compagnons d'étude ; priez pour moi quand vous m'aurez vu tuer. Et, se redressant sur ses genoux, le regard brillant d'une résolution suprême, il joignit les mains avec un transport pieux, et répéta tout haut, sur le ton cadencé de la déclamation bretonne : « Main-

tenant bénédiction entière à la Trinité ! Maintenant je suis pur, je l'espère du moins ; mon courage est affermi. Que le fils de Dieu me garde ! je vais faire mon oraison avec un cœur sincère et aimant [1]. » L'effet de ces vers fut magique ; il y eut parmi les Bretons comme un frémissement d'émotion ; tous les regards se rencontrèrent et toutes les voix répétèrent à la fois :

— C'est la prière de la tragédie.

— D'où la sait-il? demanda Guïader.

— C'était lui qui faisait sainte Nona, répliqua Salaün.

— Et moi Dieu le père, dit Menez.

— Moi le Prêtre, dit Ledu.

— Moi la Mort, dit Leguern — Les souvenirs arrivèrent alors tous en même temps...

— C'est dans l'aire d'Olier Moreau que nous avons joué la première fois.

— Et il y avait une haie de sureau derrière le théâtre.

— Et un grand arbre d'aubépine qui jetait ses fleurs sur nous.

— Te souviens-tu comme on applaudissait ?

— Et comme il y avait de jolies filles à nous voir? —

[1] La tragédie dont ce passage a été tiré a été imprimée en 1837, sous ce titre : *Buhez Santez Nonn*, avec une introduction de l'abbé Sionnet et une traduction de le Gonidec. Ce mystère a été composé en langue bretonne, antérieurement au douzième siècle.

Et ces souvenirs amenant à flots les réminiscences poétiques, chacun se mit à répéter son rôle. Mais bientôt la voix de Pierre s'éleva de nouveau et domina toutes les autres : « Seigneur Dieu, qui as créé les étoiles, mon heure est arrivée, je crois. O vierge Marie, je t'en conjure, délivre-moi de langueurs et de tourments ! » Menez répondit : « Moi, Dieu le père, j'ordonne à toi, Mort froide, de descendre sur la terre sans retard ; amène-moi Nona, qui a gardé ma loi, pour qu'elle soit délivrée de toute douleur, ainsi qu'elle le mérite. » Et Pierre reprit : « Hélas ! ô mon Dieu ! il faut souffrir et puis mourir ! Il est temps de laisser la terre, et ses tromperies, et ses douleurs, et ses agitations. Le temps est fini pour moi ; prenons soin de l'avenir ! Je vous prie de me donner l'extrême-onction, prêtres blancs ; car je pense que je vais partir d'ici. Je donne donc mon âme à Dieu, vrai roi du monde ; je prie que l'on mette mon corps dans la terre consacrée, que les pauvres soient soulagés, que la paix soit partout ; plus de combats, je le demande à chacun ! » Alors Leguern continua : « C'est moi, la Mort ; dans cette vallée, je tue sans pitié tout ce qui est né. Vous, religieuse courtoise, votre temps est venu ; je vous frappe d'abord sur le front ; recevez aussi ce coup assuré dans le cœur. » Et tous, excepté Pierre, répétèrent ensemble : « Entre ces deux grandes pierres cherchons un lieu charmant et doux aux regards. Il est situé dans la terre de Rivelen ;

c'est ainsi que les anciens ont nommé cet endroit. Enterrons ici le corps pur de la religieuse, près de la mer Armorique, à la vue de tout le monde. C'est en ce lieu désert qu'elle a été partagée en deux parties : son âme chaste est allée se réunir à Dieu, et son corps a été enseveli sous l'herbe, entre la *terre d'Ernée* et celle *des Deux Meurtres.* » On eût dit que ces vers agissaient sur les Bretons comme une formule magique. Ils les avaient répétés avec une action toujours croissante, et, à mesure qu'ils les déclamaient, une sorte d'enthousiasme poétique s'était emparé d'eux. La victime et les bourreaux semblaient avoir oublié leurs opinions différentes et leurs positions hostiles, pour se confondre dans une même émotion ! Quant à moi, je ne puis dire ce que cet étrange spectacle m'avait fait éprouver. L'inattendu d'une telle *répétition* au milieu des dangers qui nous menaçaient, l'espèce d'allusion que le rôle des acteurs semblait faire à la position réelle de chacun, la pompe cadencée de la déclamation , et cette sauvage harmonie du vers celtique, qui évoquait chez moi-même mille réminiscences de mes premières années, tout s'était réuni pour m'émouvoir. Je m'étais levé, et j'écoutais avec une sorte de transport, lorsque retentit le cri général qui marque la fin de *la tragédie.* Au même instant, il me sembla entendre un bruit de pas au dehors. Par un mouvement spontané, je m'élançai vers Pierre, qui était encore à genoux. —Voici le Ven-

déen ! m'écriai-je. — Les Bretons se turent subitement et prêtèrent l'oreille. Je pris la main du jeune paysan.

— Si vous êtes des chrétiens, montrez-le, continuai-je vivement en me tournant vers eux ; aurez-vous le cœur de laisser tuer sous vos yeux un enfant de votre paroisse, qui a été petit avec vous et qui n'a fait de mal à personne? — Ils se regardèrent.

— C'est un *bleu*, dit Salaün avec hésitation.

— C'est un Breton, répliquai-je, et qui a sauvé plusieurs des vôtres. Sans lui, je n'aurais jamais pu faire sortir de Rennes mademoiselle de la Hunoterie ; il n'y a jamais eu de trahison dans son cœur, ni de sang dans ses mains; faites pour lui comme il a fait pour les autres.

— C'est M. le chevalier qui commande, et nous ne sommes point les maîtres de sauver les prisonniers sans son ordre.

— Pourquoi alors le Vendéen est-il maître de les tuer? dit Pierre.

— En effet, repris-je, si M. de la Hunoterie est le seul qui ait le droit de sauver, il est aussi le seul qui ait droit de punir. Vous avez entendu sa nièce elle-même recommander qu'on ne nous fît aucun mal; en nous laissant assassiner, vous vous exposez à ses reproches. Vous devez au moins exiger qu'on attende ses ordres. — Les Bretons parurent ébranlés.

— M. Storel ne voudra pas, dit Leguern.

— Je pourrais voir si M. le chevalier est revenu au manoir, reprit Fine-Oreille; mais les autres vont arriver, et tout serait fini avant mon retour!... Comment faire?

— Emmène-nous avec toi, dit Pierre.

— C'est juste, s'écrièrent les paysans. M. le chevalier fera comme ça son désir. Mais vite alors, car le Vendéen va revenir!...—Ils prirent leurs fusils et nous firent marcher au milieu d'eux. Nous entrâmes dans le fourré, et la hutte disparut bientôt derrière nous.

— Maintenant, nous sommes sauvés, dis-je tout bas à Pierre.

— Pas encore, répondit-il. — Il s'était arrêté en écoutant.

— Marche donc, dit Menez.

— Silence! murmura le jeune paysan. — Nous prêtâmes l'oreille, et un bruit de pas se fit entendre distinctement.

— Ce sont les autres qui viennent de la ferme, dit Salaün; ils ont pris le sentier vert, nous sommes sûrs d'être vus.

— Ile passent donc près de nous?

— De l'autre côté du buisson. — En effet, nous pûmes bientôt distinguer les paroles Nos guides s'étaient arrêtés, mais le plus léger mouvement pouvait nous trahir; mon cœur battait avec violence. Les pas et les voix approchaient toujours; enfin nous aperçûmes dis-

tinctement Storel et ses compagnons à travers les buissons dépouillés, nous sentîmes l'agitation des branches froissées par leurs mouvements !... Ils passèrent sans nous apercevoir... Nous reprîmes notre route d'un pas rapide, traversant le fourré dans sa largeur, et nous arrivâmes au manoir. M. de la Hunoterie venait par bonheur d'y arriver. Au premier mot d'explication, il nous rassura ; ma jeune compagne de voyage entra presque au même instant, et acheva de tout raconter au chevalier, qui, après m'avoir fait des excuses sur ce qu'il appelait un *malentendu*, et m'avoir remercié assez légèrement du service rendu à sa nièce, m'engagea à accepter son hospitalité jusqu'au matin. Le reste de la nuit se passa sans nouvelle aventure, et je repartis le lendemain avec Pierre pour la *Roche-Sauveur*, où nous arrivâmes enfin sains et saufs.

XL

ARRIVÉE A NANTES — CARRIER

Il était écrit que mon voyage de Brest, déjà contrarié par tant d'obstacles, n'aurait point lieu. Retenu à la *Roche-Sauveur* par la maladie, je reçus des lettres qui

changèrent mes projets et me forcèrent de partir pour Nantes. Nous étions alors au 20 nivôse 1793, c'est-à-dire au plus fort de la terreur organisée dans cette ville par Carrier. J'avais entendu parler assez légèrement, à Rennes, des mesures énergiques prises par ce représentant; on était loin d'en connaître toute la gravité, et l'on s'en inquiétait peu. Le premier effet du danger est de rapprocher les hommes et de les associer; mais, s'il est poussé trop loin, il les sépare immanquablement, en excitant outre mesure chez chacun le sentiment de la conservation et de la défense personnelle. Or, la crise était alors si terrible partout, que l'on s'occupait uniquement des malheurs qu'on avait à ses portes. Chaque ville, assiégée par la faim, la guerre et la proscription, ressemblait à un malade luttant contre l'agonie et peu soucieux de ce qui se passe ailleurs. Telle était, d'ailleurs, l'imminence de la mort pour tous, qu'on s'y était accoutumé et qu'on l'attendait sans cesse pour les autres comme pour soi. Au milieu des convulsions politiques qui ébranlaient la France, c'était un événement vulgaire, journalier et prévu; on en parlait comme aujourd'hui d'un mariage ou d'une naissance; on ne s'étonnait point de ceux qui tombaient, mais de ceux qui restaient debout. La mort était, pour ainsi dire, la règle; la vie, l'exception. Il fallait donc, pour que la victime émût, l'aspect de ses souffrances, la vue du sang, quelque circonstance pathétique et parti-

culière, autre chose enfin que la pensée de la destruction, car celle-ci était devenue si familière, qu'elle n'émouvait plus. Or, pour ceux qui étaient loin, les exécutions de Nantes ressemblaient à toutes les autres; leur nombre s'expliquait par la multitude de prisonniers vendéens; et telle était la haine excitée par les ravages et les cruautés des *brigands*, que leurs supplices ne paraissaient en général que de justes représailles. Trop d'indignations, de douleurs et de désirs de vengeance s'étaient amassés dans les cœurs pour que l'on fût miséricordieux. Il n'était point, dans toute la Bretagne, une seule famille patriote qui n'eût à pleurer un des siens tué dans cette guerre impie, de sorte que chaque tête vendéenne qui tombait était un holocauste offert à la mémoire d'un être qu'on avait aimé, ou une promesse de sécurité pour ceux que l'on aimait encore. De nos jours, où les haines ont la même tiédeur que les amours, on peut accuser de pareils sentiments de férocité. L'impartialité est facile à qui ne souffre point; quant à moi, j'avoue que je partageais la colère de tous les miens, et que la punition des excès commis par les royalistes me touchait faiblement. Je partis donc pour Nantes sans répugnance comme sans crainte; j'étais loin de prévoir le spectacle qui m'y attendait. On a souvent parlé des malheurs de cette ville pendant la Terreur, et, grâce à eux, l'un des membres les plus obscurs de la Convention a laissé un souvenir à l'his-

toire. Les noms de Leperdit, de Champenois, d'Audaudine, de Gambart, de Thomas, de Bancelin, ont été oubliés, tandis que celui de Carrier est resté vivant et debout! C'est que ce nom avait été écrit au cœur même de la génération, comme la loi écrit le sien sur l'épaule du condamné; c'est qu'après tout, les républicains que nous avons nommés plus haut ne furent que des hommes de courage, de loyauté et de dévouement, dans un temps où le courage, la loyauté et le dévouement se trouvaient partout, tandis que Carrier fut un scélérat d'élite, qui résuma en lui tous les excès de l'époque. Dussé-je vivre mille ans, je n'oublierais jamais mon arvée à Nantes. C'était vers le soir, je venais d'apercevoir la ville à demi noyée dans les brouillards de la Loire; je pressais le pas de mon cheval, lorsqu'une fusillade vive et nourrie se fit entendre et fut suivie presque aussitôt des éclats sourds du canon. Je m'arrêtai étonné : il y eut une assez longue pause; puis la fusillade retentit de nouveau, et le canon continua seul. Le bruit venait évidemment de la ville; ce ne pouvait être qu'une attaque imprévue de Vendéens ou une insurrection; je délibérais déjà sur ce que je devais faire, lorsqu'un volontaire passa.

— On se bat donc? lui criai-je. — Il me regarda d'un air étonné.

— Pourquoi cela?

— N'entends-tu point la fusillade?

Il haussa les épaules en souriant :

— Ça, dit-il, ce sont les *brigands* à qui on récite les prières du soir...

— Mais le canon?

— Ah ! c'est une idée du représentant, pour aller plus vite.

— On en exécute donc beaucoup?

— Tant qu'on peut. Tout ce qui se tue est bon à Carrier... Du reste, tu n'as qu'à continuer, tu pourras compter les charognes royalistes sur ton chemin ! — A ces mots, le volontaire passa outre, et je repris ma route tout rêveur. Je trouvai les faubourgs tels qu'ils avaient été laissés par les Vendéens après le siége; on eût dit que l'ennemi venait de se retirer. La plupart des maisons, sans portes et sans fenêtres, étaient sillonnées par les traces des boulets ou mouchetées d'éclats de balles et de mitraille. Quelques-unes, plus écartées du chemin, montraient de loin leurs toits à moitié consumés et leurs murs noircis ; d'autres ne présentaient plus qu'un amas de décombres, sur lesquels les ronces avaient déjà poussé. On apercevait à peine, de loin en loin, sur les seuils, quelques femmes portant dans leurs bras des nourrissons chétifs, et quelques hommes débraillés qui vous regardaient d'un œil hagard. En arrivant près de l'Èdre, je rencontrai une troupe d'enfants chargés de vêtements ensanglantés qu'ils se disputaient. La nuit était venue ; je voulus abréger en

évitant les quais et en prenant par la place du Département. J'avais le cœur serré d'une indicible tristesse, et j'avançais, pensif, sans regarder autour de moi, lorsque tout à coup mon cheval se jeta de côté avec un hennissement d'effroi ; il avait marché sur un cadavre ! Je le fis passer vite, mais il en heurta un second, puis un troisième, puis un autre encore. Je voulus lui faire rebrousser chemin ; il refusa d'avancer. Il fallut descendre ; mon pied, en se posant, rencontra quelque chose qui céda : c'était le corps d'un enfant ! Je regardai autour de moi avec épouvante : la place entière était couverte de morts et le sang coulait par rigoles, comme l'eau après un orage ! Il y avait dans l'air une odeur sans nom ; je me sentis froid jusque dans les cheveux. Mon cheval refusait toujours de marcher ; je ne savais à quoi me décider, lorsque de longs aboiements se firent entendre au loin ; ils grossirent, s'approchèrent rapidement, éclatèrent à mes oreilles. Je me détournai ; une meute haletante se précipitait sur la place ; je la vis passer près de moi, se disperser parmi les cadavres et disparaître ! Alors les aboiements s'éteignirent peu à peu ; on n'entendit plus que de sourds grondements, mêlés de je ne sais quel horrible bruit de chairs fouillées et d'ossements rongés. On voyait ces corps, immobiles un instant auparavant, remuer dans l'ombre et se séparer par lambeaux. Saisi d'une horreur qui touchait à l'égarement, je remontai sur mon cheval et je lui en-

fonçai mes éperons dans le flanc. Il partit au galop, mais ses pieds glissaient à chaque instant dans le sang; il s'abattit trois fois! Dérangés de leur curée, les chiens s'écartaient sur notre passage et levaient vers nous, en grondant, leurs yeux sauvages et leurs museaux ensanglantés. Pendant quelques minutes je fus en proie à une espèce d'hallucination horrible; enfin, pourtant, je pus échapper à cet affreux charnier, gagner la place de la Cathédrale, et de là l'auberge où j'avais coutume de descendre. Je me trouvai, en entrant, face à face avec la citoyenne Benoist; nous jetâmes en même temps un cri de surprise.

— Vous ici! — Je lui racontai en peu de mots ce qui m'était arrivé et comment j'avais changé mon itinéraire. Quand j'eus fini :

— Moi, je suis venue pour mon mari, dit-elle.

— Il est malade?

— Il est en prison.

— Le citoyen Benoist! m'écriai-je stupéfait. Elle m'emmena à l'écart.

— Vous ne savez point où vous êtes venu, malheureux! Nantes est une caverne de tigres!

— En effet, répondis-je, tout à l'heure j'ai traversé la place du Département...

— Et vous l'avez trouvée semée de cadavres?... Ceux-là sont des Vendéens venus sur la foi des proclamations qui promettaient le pardon! Hier on en a exé-

cuté d'autres, pris, disait-on, les armes à la main; c'étaient des jeunes filles et des enfants!... Carrier a menacé le président de la commission militaire, Gouchon, de le faire fusiller s'il ne condamnait pas plus vite et plus *légèrement.* Le pauvre vieillard en est devenu fou; il est mort, il y a quelques jours, dans le délire. Aussi, maintenant ne juge-t-on plus. Les prisons sont un entrepôt de chair humaine; on y puise à même, comme à la rivière. On guillotine, on mitraille, on noie tout ce qui tombe sous la main. Il y a trois jours qu'une marée, grossie par un vent d'ouest, nous a rapporté une partie des victimes de Carrier; on eût dit une débâcle de cadavres. L'eau qu'on puise à la Loire est mêlée de lambeaux de chair corrompue; une ordonnance de police a fait défense d'en boire, et voilà près d'un mois que trois cents hommes sont occupés à creuser des fosses. Le typhus ravage les prisons; il commence à atteindre les gardiens eux-mêmes : un poste de grenadiers a succombé tout entier dans une seule nuit! Quant à la disette, vous trouverez, le soir, les rues pleines de malheureuses qui se prostituent pour un *morceau de pain.* Cependant Carrier vit dans l'abondance, au milieu de femmes perdues, menaçant de mort quiconque ose lui parler des misères publiques. Voilà ce que mon mari a vu en arrivant ici; il n'a pu cacher son indignation, et on l'a fait arrêter comme suspect. Je suis ici pour partager son sort, quel qu'il soit.

— Et avez-vous quelque espérance?

— Je ne sais; la terreur retient les lâches, et la fatigue a énervé les courageux. On a dépensé trop de vie depuis quelques mois; on est engourdi. Chacun renonce à combattre et attend tranquillement la mort, non par bravoure, mais par torpeur; on se laisse égorger sans se retourner même contre le couteau. Cependant, j'ai vu déjà Philippe Tronjolly et plusieurs autres; tant que je serai libre, je ne désespérerai point. Un tel état de choses, d'ailleurs, ne peut durer; il y a des douleurs qui forcent les mourants eux-mêmes à se lever. Il faudra bien que la Convention fasse justice, quand les cris d'exécration s'élèveront de toutes parts; plus on aura été loin, plus le retour sera rapide et complet.

— Et cela m'épouvante encore, répondis-je avec tristesse. Tout excès amène une réaction presque aussi funeste. Qui sait ce qu'emportera le flot d'indignation et de colère qui va déborder? Quel thème fécond pour nos ennemis! Comme il sera facile d'attribuer aux principes les crimes des personnes!

— Croyez-vous les hommes si aveugles? dit madame Benoist; est-ce d'aujourd'hui que les pirates prennent de nobles drapeaux? et ne sait-on pas que les mauvaises passions portent toujours la cocarde qui donne la force? Ces misérables, qui maintenant noient des royalistes et des prêtres, sont ceux qui massacraient les protestants sous les Médicis; c'est toujours la même

famille de voleurs et d'assassins. Ce sont des hommes qui suivent toutes les grandes évolutions sociales, comme les loups-cerviers suivent les armées, et auxquels les champs de bataille appartiennent quelques heures.

— Oui ; mais tout ce que Carrier fait ici, il le fait au nom de la liberté ; on feindra de prendre ses vices pour des doctrines.

— Des doctrines ! s'écria madame Benoist ; qui pourra accuser cet Auvergnat stupide d'en avoir eu, bon Dieu ! Mais savez-vous bien ce que c'est que Carrier ? Un chaudronnier ivre qui sort du bagne ! Il s'est trouvé qu'il était trop ignorant et trop scélérat même pour être procureur : il n'a jamais pu apprendre à sucer la moelle des clients sans les faire crier ! Je me demande à chaque instant ce qu'il faut le plus admirer de son ineptie, de son cynisme ou de sa férocité !... Il a entendu les idéologues de la Convention répéter que la France devait avoir seulement sept cents habitants par lieue carrée ; que, pour établir solidement la République, il fallait prélever sur la génération actuelle deux millions de têtes ; il a appris par cœur ces calculs de quelques fous féroces, et il les répète, ainsi que les médecins de Molière répétaient leurs formules de purgations et de saignées. Ce n'est point, comme Robespierre et Saint-Just, un métaphysicien implacable ; ce n'est même point, comme Marat, un enragé qui mord par maladie :

c'est tout simplement un bandit qui profite de sa position. Ce qui lui plaît dans la République, ce ne sont point les principes qui la constituent, mais les avantages qu'elle lui donne. Il l'aime comme on aime ses vices ; il la défend comme le brigand défend l'antre où il garde son butin. Il vous parle de sa haine pour les aristocrates ; mais les aristocrates, pour lui, ce sont *les riches*, *les muscadins*, *les gens d'esprit*[1]. Voilà ceux qu'il désigne à la *compagnie de Marat*. Et cette compagnie, expression complète de la pensée, savez-vous de quoi elle se compose? de faussaires, de meurtriers[2]. Lorsque Goullin et Lamberty l'ont formée, ils ne demandaient pas, à chaque nom proposé : « Y a-t-il un plus chaud patriote à Nantes? » mais : « N'y a-t-il pas quelqu'un de plus scélérat?... » De leur propre aveu, ils n'ont d'autre but que de *fouiller les gros négociants*. Ils

[1] Vous, mes bons sans-culottes, qui êtes dans l'indigence tandis que d'autres sont dans l'abondance, ne savez-vous pas que ce que possèdent les gros négociants vous appartient? Il est temps que vous jouissiez à votre tour. Faites-moi des dénonciations; le témoignage de deux bons sans-culottes me suffira pour faire rouler leurs têtes. (*Discours à la réunion Vincent la Montagne.*)

Incarcération de tous les *gens riches* et de tous les *gens d'esprit*. (Arrêté du 15 brumaire.)

[2] Chaux, connu par plusieurs banqueroutes, a fait incarcérer une partie de ses creanciers; Bachelier, notaire décrié; Goullin, connu, avant 1789, par ses talons rouges, s'est couvert de tous les crimes, dont le moins criant, peut-être, est d'avoir fait mourir en prison un bienfaiteur à qui il devait des sommes considérables; Grandmaison, assassin dans l'ancien régime, avait obtenu des lettres de grâce par le crédit de quelques nobles. (*Mémoires de Philippe Tronjolly.*)

ont décidé qu'ils incarcéreraient successivement tous les citoyens, et qu'ils les forceraient à se racheter. On traite tout haut, au comité, des échéances et des époques de payement pour ces rançons. Voilà les faits[1]. Dévorée par la guerre civile et la famine, Nantes ressemble, dans ce moment, à une de ces villes italiennes du moyen âge, où la peste brisait tous les liens, suspendait toutes les lois, et où quelques bandits régnaient sans obstacle, pillant les palais et assassinant ceux que le mal avait épargnés. L'avenir saura tout cela, et il restera bien constant que ce sont les circonstances, non les principes de la Révolution, qui ont amené tant de désastres. — Je secouai la tête ; mais les préoccupations personnelles de la citoyenne Benoist étaient trop poignantes pour qu'elle pût continuer longtemps une discussion générale. Elle revint à parler des moyens de sauver son mari ; je lui proposai mon entremise ; elle refusa.

— Ce serait vous compromettre sans utilité, me répondit-elle ; laissez-moi agir seule d'abord, afin que je vous trouve si j'échoue. Nous vivons dans un temps où l'on doit ménager les têtes de ses amis, ne fût-ce que par égoïsme. J'ai ici des parents qui me sont dévoués ; je n'ai pas voulu les voir de peur de les désigner à la persécution, et je n'aurai recours à eux qu'à la dernière

[1] *Mémoires de Philippe Tronjolly.*

extrémité. Mais pardon, voici l'heure où Philippe m'attend ; nous nous reverrons ce soir.

XLI

PINARD — LA COMPAGNIE DE MARAT

J'avais moi-même des affaires, et ce que je venais d'apprendre m'inspira le désir de les terminer le plus promptement possible. Je me rendis en conséquence chez le citoyen Dufour; je ne le trouvai point, mais on me désigna une taverne, le *Café du vrai Sans-Culotte*, où je devais le rencontrer : je m'y rendis. C'était une salle basse et enfumée, sur les volets de laquelle le pinceau du barbouilleur avait grossièrement dessiné une guillotine coiffée du bonnet phrygien, avec ces mots qui semblaient faire épigramme au-dessous : LIBERTÉ, FRATERNITÉ. Un vasistas entr'ouvert laissait entendre un bruit de verres, de rires et de jurements, qui sortait par bouffées, avec je ne sais quelle odeur âcre et brûlante. Je m'approchai du vitrage; mais je ne pus distinguer, à travers la vapeur dont il était couvert, que des formes confuses qui s'agitaient en tous sens ; il fal-

lut se décider à entrer. Je venais de refermer la porte, et je cherchais des yeux le citoyen Dufour, lorsque mon nom retentit tout à coup derrière moi. Je me détournai, et j'aperçus un homme en carmagnole qui me tendait les deux mains; je m'avançai, étonné : c'était Pinard ! Je ne l'avais point vu depuis son voyage à Guingamp, et la manière dont nous nous étions quittés s'accordait peu avec ces avances amicales; mais que ce fût l'effet de l'ivresse ou du temps, il paraissait avoir tout oublié. Je répondis pourtant à ses empressements avec quelque froideur; il s'en aperçut.

— Eh bien ! est-ce que nous sommes encore fâchés? s'écria-t-il; la paix, mille dieux ! la paix ! et viens ici avec les amis.

Je voulus me défendre; mais il me prit de force, et, s'adressant à une douzaine de compagnons qui buvaient avec lui :

— Holà ! vous autres; une place pour un vrai républicain.

On se rangea, et je me vis forcé de m'asseoir. Pinard me fit donner un verre.

— Allons, cria-t-il; Cincinnatus, déride-toi, et une rasade à la mort des calottins. — Il fallut boire. J'éprouvais un véritable malaise, ne sachant avec quelles gens je me trouvais, et craignant de le deviner d'après la connaissance que j'avais de Pinard. Il ne me tint pas, du reste, longtemps dans l'incertitude.

— Tu es donc venu voir comme nous faisons ici nos affaires? reprit-il en se versant du punch[1]. Je lui expliquai rapidement ce qui m'avait amené à Nantes; mais il ne m'écoutait pas, et buvait à petites gorgées en regardant le fond de son verre.

— Les circonstances sont difficiles, Cincinnatus, continua-t-il avec la gravité d'un homme ivre. Les vrais patriotes comme nous sont soumis à de cruelles fatigues : on a beau travailler jour et nuit, il y a tant de brigands dans les prisons, qu'on ne peut leur faire justice... Le temps manque.

— Je crois bien, dit un homme à barbe rousse qui buvait devant nous d'un air morose; le temps de les déshabiller, le temps de les fusiller, le temps de les assommer!... C'est trop de temps!... — Pinard se pencha vers moi.

— C'est Ducou, me murmura-t-il à l'oreille en désignant le buveur avec une complaisance caressante.

— Si ce n'était encore que le temps, reprit un autre, on tâcherait de travailler vite; mais ce président de malheur, Tronjolly, ne veut-il pas écouter ceux qu'il juge? comme s'il fallait des preuves pour faire passer

[1] Toute cette conversation est rigoureusement historique, comme le reste du récit; on n'invente pas de telles choses. Nous ne faisons dire à chaque personnage que *ce qu'il a réellement dit*, et les pièces justificatives pourraient être apportées à l'appui de chaque fait; nous les avons toutes en main.

des aristocrates au rasoir national!... On leur fait mettre la tête à la fenêtre sur l'étiquette du sac.

— Celui-là est Goullin, me dit Pinard à demi-voix; c'est *le meilleur* de nous tous.

— Sais-tu si on envoie encore ce soir des brigands au château d'Aux? demanda Ducou.

— Au château d'Aux[1]! répétai-je... Mais j'en viens, et je n'y ai point vu de prisonniers. — Un éclat de rire général s'éleva.

— Fameux! s'écria Pinard; il n'a pas saisi le calembour!... Le château d'Aux, nigaud, c'est la Loire; *château d'eau*, comprends-tu?... — Je fis un geste d'horreur qu'il prit pour un mouvement d'impatience.

— Allons, dit-il avec bonté, ne te fâche pas, Cincinnatus; c'est une farce qu'on dit aux prisonniers quand on les fait sortir pour les passer à la baignoire nationale. Faut-il pas s'amuser? Dans les commencements, lorsqu'on les embarquait, ils croyaient que c'était pour les conduire en Angleterre ou en Espagne; aussi Carrier appelle nos baignades des *déportations verticales!* Du reste, je te conduirai un jour à l'entrepôt; tu verras comme nous nous y prenons pour les faire boire à la tasse des calottins. En attendant, ton verre. Eh bien! Lamberty, que fais-tu là, avec tes paperasses, au lieu de boire?...

[1] Château situé près de Nantes, et dont le nom donna occasion à cet horrible calembour, que l'on répétait sans cesse aux prisonniers.

— Je regarde qui j'ai à pincer ce soir.

— Tu as une liste de suspects?

— Pardieu! le comité ne vient-il pas de porter un arrêt contre ceux qui ont cherché à interrompre le cours de la justice révolutionnaire, en sollicitant pour leurs parents[1]?

— Y en a-t-il beaucoup?

— Une bande de noms que je ne connais pas... Jeanne Papin, Pierre Fourant, la citoyenne Benoist de Rennes... — Je m'étais levé pour partir; ce nom m'arrêta court.

— C'est un gibier qui peut s'échapper, continua Lamberty en repliant sa liste; faut que j'y aille sur-le-champ.

— Au diable! s'écria Pinard; si tu ne retrouves plus ceux-là, tu en prendras d'autres. Repose-toi, mille tonnerres!... Je veux que tu fasses la connaissance de Cincinnatus...

— Le citoyen a l'air lui-même de se disposer à partir, dit Lamberty.

— Je reste, répondis-je en me rasseyant.

— Tu vois; si tu nous quittes, tu n'es pas un vrai sans-culotte. — Lamberty résista encore quelques instants, et finit par se laisser persuader. J'avais compris sur-le-champ que le seul moyen de sauver la citoyenne

[1] Ordre du 2 nivôse, signé Grandmaison.

Benoist était de l'avertir pendant que je retiendrais à table les gens chargés de l'arrêter; j'exprimai, en conséquence, la résolution de demeurer, objectant seulement un rendez-vous d'affaires donné à mon hôtellerie. Pinard me proposa lui-même d'envoyer un mot pour qu'on n'eût point à m'attendre; j'adoptai l'expédient, et j'écrivis au crayon, sur le coin même de la table, le billet suivant : « Cachez-vous en lieu sûr, sans perdre de temps; on vous cherche pour vous arrêter. Nos amis veilleront au sort de votre mari; mais songez que votre arrestation leur rendrait sa délivrance plus difficile. Ils auraient deux têtes à préserver au lieu d'une ! » Je ne signai point; la citoyenne Benoist connaissait mon écriture. Le billet cacheté, je cherchai quelqu'un pour le porter; je ne pus trouver qu'une petite mendiante qui se tenait à la porte du café. L'enfant partit et je revins m'asseoir près de Pinard.

— Depuis quand es-tu ici, citoyen? me demanda Goullin.

— Depuis quelques heures seulement.

— Alors tu n'as pu savoir encore ce qui se passe... Les vrais montagnards sont les maîtres partout, et nous marchons ici sur les cadavres et sur les jolies femmes[1].

— Il faut faire au citoyen les honneurs du pays, dit le petit homme à barbe rouge... Lamberty, tu l'amè-

[1] Mot de Goullin.

neras à l'entrepôt, pour qu'il choisisse une *brigande* à son goût.

— A moins, observa Goullin, que le citoyen ne soit comme Pinard, qui s'intitule *l'ennemi des femmes*, et ne les trouve bonnes qu'à tuer. — Pinard allait répondre, lorsque la porte s'ouvrit; six nouveaux sans-culottes entrèrent.

— Tiens, c'est Chaux et les autres, dit Lamberty.

— Enfin, s'écria Ducou, c'est pas malheureux; je vous croyais en mission extraordinaire.

— C'est ce gueux de comité qui nous a retenus, répondit Chaux; j'enrageais en pensant que vous étiez ici. Aussi, j'aurais donné la tête de mon père pour en finir.

— Sans compter, reprit une espèce de géant qui se trouvait parmi les nouveaux venus, qu'on leur avait confié huit prisonniers à reconduire à l'entrepôt...

— Eh bien?

— Eh bien! ma foi! c'était trop loin. Je leur ai conseillé de sabrer cette canaille pour en avoir fini plus tôt; je les ai même aidés... Ce sera de la besogne de moins pour vous, mes Romains.

— Diable d'Héron! s'écria Lamberty en frappant la table du poing; il a toujours de ces expédients.

— Ça m'a, du reste, valu un ornement militaire, ajouta le géant en se décoiffant. Regarde.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Ça, mon cher, c'est la vraie cocarde d'un patriote... une oreille de brigand que j'ai clouée à mon chapeau.

— Vous verrez, s'écria Chaux, qu'en sa qualité d'inspecteur des vivres, il finira par nous faire manger du Vendéen en guise de bœuf salé.

— Pourquoi pas?... Un chirurgien de mes amis a bien proposé à la Convention de tanner les peaux des ennemis pour en faire des culottes à nos grenadiers... Mais voyons, n'y a-t-il point là une place et un verre pour moi? — On se rangea, et les nouveaux venus s'attablèrent près de nous. Jusqu'alors j'avais tout écouté dans une sorte de stupeur et d'épouvante. J'aurais voulu me lever et fuir, et je ne sais quel instinct de curiosité mêlée d'horreur me retenait. J'étais là comme dans un antre de bêtes fauves qui rugissaient autour de moi. Il me semblait, par instants, que j'étais le jouet d'un rêve insensé. Le retour de l'enfant que j'avais envoyé à l'hôtellerie m'arracha à cette torpeur. Elle avait remis mon billet à madame Benoist elle-même. Cette nouvelle me rassura, et, profitant du tumulte produit par l'arrivée de nouveaux compagnons, et de l'ivresse toujours croissante de Pinard, je m'échappai sans être aperçu.

XLII

LES PRISONS DE NANTES

Je n'essayerai point de dire ce que j'éprouvai en me retrouvant seul. Tout ce que je venais d'entendre bourdonnait encore à mes oreilles; je ne me sentais ni marcher ni vivre; j'étais comme un homme qui vient de fuir une caverne d'assassins, et qui n'a plus conscience du monde ni de lui-même. La nuit entière se passa dans la fièvre; enfin, vers le matin, mon imagination s'apaisa, et je m'endormis. Je fus réveillé par l'hôtesse, qui m'apportait une lettre. Madame Benoist me remerciait de mon avertissement, en m'annonçant qu'elle était en sûreté. Elle me conjurait de tout faire pour sauver son mari, m'indiquant les personnes qu'elle avait déjà vues et sur l'appui desquelles elle comptait. Cette lettre me ranima en me donnant un devoir à remplir. Je résolus de mériter la confiance qui m'était accordée, quelque danger qu'il fallût courir. Cependant, comme j'ignorais quels moyens pouvaient réussir, je me rendis chez Dufour, que je trouvai cette fois. J'avais en lui toute confiance; je lui racontai ce qui s'était passé et lui demandai conseil.

— Comment donner un conseil, me répondit-il, à une époque où toutes les prévisions de la prudence et de la raison vous trompent, où vous êtes sauvé par ce qui devrait vous perdre, perdu par ce qui devrait vous sauver!... Le citoyen Benoist lui-même n'a-t-il aucun moyen de détourner le coup qui le menace? Il faudrait le voir, l'interroger.

— Mais comment?

— Je connais le geôlier Lagueze; il nous laisserait peut-être communiquer avec le prisonnier.

— Allons tout de suite, alors.

— Allons. — Nous nous dirigeâmes ensemble vers le Bouffai. En arrivant, j'aperçus la place couverte d'une foule de gens assis qui mangeaient, travaillaient ou causaient tranquillement. Il y avait, comme dans nos églises, des bancs sur lesquels étaient écrits des noms, d'autres qu'on louait à l'heure. L'échafaud se dressait au milieu, sur une immense cuve recouverte d'un *prélat*[1] rougeâtre. Mon compagnon m'apprit que c'était un perfectionnement dû au réclamations des habitants dont les boutiques étaient auparavant inondées de sang.

— Tu le vois, me dit-il, c'est ici le lieu de réunion et de causerie; on fait cercle autour de la guillotine; on y vient en famille... Les femmes y apportent leur ouvrage comme pour une visite de voisinage, les bonnes

[1] On appelle ainsi, en marine, un grand carré de toile goudronnée.

y conduisent les enfants qu'elles doivent promener. Ce n'est pas la vengeance qu'on vient chercher ici, mais l'émotion; c'est le cirque où le peuple souverain regarde les chrétiens mourir. Tu entendras applaudir ceux qui marchent fièrement vers l'échelle, et siffler ceux qui tremblent. A part un petit nombre, il n'y a dans cette foule ni haines, ni colères violentes; ce sont moins des ennemis que des connaisseurs qui viennent juger, ou des curieux qui s'amusent. — Nous étions arrivés à la prison; on consentit sans trop de peine à nous conduire au cachot du citoyen Benoist. Nous suivîmes le geôlier à travers un long corridor obscur. On entendait, des deux côtés, un murmure de voix et des gémissements confus; enfin Lagueze nous ouvrit une porte en nous disant : — C'est là. — Je voulus entrer, mais une bouffée de vapeurs fétides m'enveloppa tout à coup, et, me sentant défaillir, je m'appuyai au mur. Dufour me prit par le bras en me proposant de redescendre; je refusai, et je m'avançai en chancelant. Tout flottait devant mes yeux comme dans un rêve; j'aperçus vaguement, étendus à terre et sur une couche de paille, des hommes, des femmes, des enfants; ils me semblèrent immobiles... Cependant, en arrivant au bout de la salle, j'en vis quelques-uns qui remuaient. Un air plus pur pénétrait par une fenêtre à demi murée. Je me sentis ranimer. Dans ce moment même je reconnus Benoist et je courus à lui.

— Est-ce pour moi que vous venez? nous demanda-t-il. Je lui répondis affirmativement; il s'informa de sa femme; je lui racontai ce qui s'était passé. En apprenant qu'elle avait failli être arrêtée, il poussa un cri.

— Fais-la partir, me dit-il; au nom du ciel, qu'elle quitte Nantes. On pourrait la découvrir, et tu ne sais point ce que sont les cachots de Carrier... Regarde, ajouta-t-il en montrant la longue rangée de corps immobiles que j'avais déjà remarquée, il n'y a plus ici que quatre vivants ! Là, sur la litière de paille, toutes les places sont prises par des morts !... Eh bien ! ceux qui arriveront ce soir ou demain coucheront sur ces morts, et serviront eux-mêmes, dans quelques jours, de lit à de nouveaux venus. On superpose ainsi de la pourriture humaine jusqu'à ce que les geôliers ne puissent plus ouvrir les cachots sans mourir. Ceux qui enlevaient autrefois les cadavres s'y refusent maintenant, sachant qu'on ne peut y toucher sans gagner le mal qui les a tués. Il y a quelque temps, quarante prisonniers acceptèrent pourtant cette périlleuse tâche en échange de leur liberté; trente ont péri, et, une fois les prisons purgées, on a guillotiné le reste [1]. Vous n'ignorez pas ce qu'on a dit de notre insolence au comité. A en croire la *compagnie Marat*, nous nageons dans les richesses, nous foulons aux pieds les aliments

[1] Déposition de Thomas dans le procès de Carrier.

qui nous sont fournis, tandis que les vrais patriotes meurent de faim! Or, savez-vous quelle est notre nourriture: une demi-livre de pain mêlé de paille et une demi-livre de riz que l'on refuse de nous cuire; encore a-t-on oublié pendant deux jours de nous les distribuer. On nous vend l'eau dont nous avons besoin; des enfants sont morts de soif et de faim sous mes yeux.

— Et il n'existe aucun moyen de délivrance? demandai-je.

— Aucun. Les femmes qui sont belles croient échapper à la mort en se livrant à Carrier; mais sa couche, comme celle de Cléopâtre, ne confie ses secrets que pour une nuit, et la Loire engloutit tout le lendemain. Reste donc la prostitution, qui n'est guère plus sûre... Les prisons de Nantes sont devenues des espèces de bazars où quelques vieilles femmes ont acheté le droit de venir recruter pour leur hideuse industrie. Le succès leur est facile, car la peur est encore plus corruptrice que l'or. Elles tentent l'honneur des jeunes filles en leur proposant la vie, mais le plus souvent elles ne les délivrent que pour peu de temps, et, une fois qu'elles ont flétri la fleur de leur beauté, elles les rendent aux bourreaux qui les tuent!... Du reste, à quoi bon vous révéler tous ces crimes? ajouta Benoist en voyant l'horreur dont nous étions saisis; quand les hommes s'abandonnent eux-mêmes, ils méritent d'être livrés aux assassins; chacun doit subir la peine de la lâcheté de

tous. Quant à moi, j'attends tranquillement le coup qui me frappera.

— J'espère que nous t'y déroberons, répondis-je. Le hasard m'a fait retrouver ici un homme qui vit dans la familiarité des bourreaux et dont l'entremise pourra nous être utile. — Je lui racontai alors la rencontre de Pinard et les offres de services qu'il m'avait faites : il secoua la tête, et Dufour approuva son doute par un geste.

— Solliciter la délivrance de ton ami, c'est le rappeler aux bourreaux, me dit-il.

— Mais, si je ne la sollicite pas, son nom se trouvera peut-être sur la prochaine liste; aujourd'hui ou demain il peut être appelé...

— Qu'il ne réponde pas. — Je regardai Dufour avec étonnement.

— Savent-ils seulement ce qu'ils tuent? continua-t-il en haussant les épaules; nos prisons sont des parcs de bétail où l'on prend au hasard. Si un prisonnier ne se trouve point au moment de l'appel, les noyeurs passent plus loin (car l'heure de la marée les presse), et le lendemain ils l'ont oublié! Un tel moyen de salut te paraît extraordinaire, impossible peut-être; mais, de nos jours, il n'y a que l'extraordinaire de vraisemblable et que le vraisemblable d'impossible. Ce qu'il faut maintenant pour sauver un homme, ce n'est ni le bon droit, ni le dévouement, ni le courage; mais le hasard

d'un nom mal écrit ou d'une liste emportée par le vent : notre vie et notre mort à tous ne relèvent point de causes plus hautes. — Benoist confirma la vérité de ces observations en nous citant un compagnon d'infortune qui avait échappé ainsi ; je l'engageai alors à tout essayer pour se soustraire aux recherches, si son nom était appelé, tandis que, de mon côté, j'emploierais tous les moyens d'obtenir son élargissement. Lagueze vint nous avertir qu'il était temps de nous retirer ; j'embrassai Benoist, et nous sortîmes.

XLIII

UN SOUPER CHEZ CARRIER

Je venais de quitter le citoyen Dufour, lorsque je rencontrai Pinard et Goullin qui m'accostèrent ; ils allaient dîner chez le représentant et me proposèrent de m'y mener. Je refusai d'abord, mais ils me pressèrent; je réfléchis qne le hasard pourrait me fournir, dans cette visite, l'occasion d'être utile à Benoist, et j'hésitai.

— Viens, me dit Goullin ; présenté par nous, tu seras bien reçu, et tu verras la citoyenne Caron.

— La maîtresse de Carrier?

— Oui, une sirène qui vous ferait marcher sur la tête. — J'acceptai. Carrier demeurait alors à l'extrémité de Richebourg. Sa maison était gardée avec soin, et il fallut nous faire reconnaître pour que la sentinelle nous permît d'entrer. Nous trouvâmes le représentant sur le palier avec une jeune fille en larmes qui le suppliait.

— Tu aimes les aristocrates, disait-il; moi, j'aime les jolies femmes : je t'ai dit à quelle condition ton frère sortirait de prison : complaisance pour complaisance! — En parlant ainsi, il voulut lui prendre les mains; la jeune fille recula.

— Je veux pas d'un malheur en faire deux, dit-elle avec un noble désespoir.

— Alors, va au diable, s'écria brutalement Carrier; aussi bien, je n'aime pas les blondes. — Nous arrivions dans ce moment.

— Tiens ! s'écria Goullin, c'est la petite Brevet; vient-elle encore demander la permission de porter du pain à son frère?

— Hélas! accordez-moi cette grâce, dit-elle en se retournant, les mains jointes, vers Carrier.

— Au fait, continua Goullin, donne-lui cette permission; il est juste que son frère mange aujourd'hui; hier, il a assez bu...

La jeune fille releva la tête avec un cri; Goullin et Pinard éclatèrent de rire.

— Est-ce vrai? balbutia-t-elle éperdue... Michel!... vous l'avez noyé?...

— Puisque je t'offrais sa grâce, imbécile! dit Carrier en haussant les épaules. — Elle poussa un cri et tendit les bras pour chercher un appui. Je voulus la soutenir, mais Carrier me retint.

— Qu'on jette dehors cette bégueule, dit-il, et que la sentinelle passe sa baïonnette au travers du ventre de tous ceux qui auront quelque chose à me demander; je ferme la boutique pour aujourd'hui. — A ces mots, il nous fit entrer au salon, où je trouvai la plupart de ceux que j'avais déjà vus au *Café du vrai Sans-Culotte.* Je fus alors présenté à Carrier.

— Est-ce un patriote? demanda-t-il en arrêtant sur moi ses yeux hagards; tu sais qu'il ne nous faut ici, comme dit Goullin, que des républicains capables de boire un verre de sang. — Pinard se porta fort de mes principes.

— Alors qu'il soit des nôtres, répondit Carrier. — Et, prenant à part mes deux interlocuteurs, il se mit à causer confidentiellement avec eux. Je profitai de cet instant pour le regarder avec attention. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, d'une taille élevée, mais gauche. Sa chevelure noire, collée aux tempes, tranchait durement sur un visage olivâtre; son front était bas; ses yeux étaient ronds et inquiets; son nez recourbé, ses lèvres invisibles. Quoiqu'il eût l'apparence

de la force, il y avait dans tout son être je ne sais quoi de précautionneux et de lâche que la brutalité des manières cachait mal. De quelque côté qu'on le regardât, il semblait se montrer de profil ; l'ancien homme de loi se devinait encore dans le bourreau. On vint nous avertir que le dîner était servi, et nous passâmes dans la pièce voisine ; plusieurs femmes s'y trouvaient déjà. Pinard me désigna les deux favorites du représentant, madame Le Normand et Angélique Caron. Cette dernière me frappa : j'avais vu peu de femmes aussi belles, aucune ne m'avait paru aussi séduisante. Il y avait dans son regard une volupté avide, mais ingénieuse ; dans ses mouvements, une sorte de souplesse harmonieuse et pour ainsi dire cadencée. En oubliant ses devoirs, elle avait du moins respecté ses grâces ; on sentait qu'elle aimait encore sa beauté, cette dernière religion des femmes. Il y avait entre elle et les êtres qui l'entouraient tout l'intervalle de l'ange tombé à Caliban. A la voir, au milieu de ces brutes à face d'hommes, avec sa distinction naturelle, que le vice lui-même n'avait pu faire grimacer, on eût dit une marquise de la Régence soupant, par caprice, avec des valets de potence. Je ne sais si elle remarqua l'espèce d'admiration étonnée que sa présence me causait, ou si elle devina en moi une nature moins grossière, mais je me trouvai assis près d'elle à table, et ses prévenances établirent bientôt une sorte de familiarité entre nous. La conversation

d'Angélique Caron était vive, originale et mobile. C'était un de ces esprits pour ainsi dire fluides, qui pénètrent partout comme l'eau, mais qui manquent aussi comme elle de forme et de solidité; natures d'autant plus dangereuses qu'elles se plongent dans la corruption sans crises, et qu'on les condamne sans pouvoir les haïr. Notre entretien, suivi à demi-voix au milieu des déclamations furieuses, des cris et des blasphèmes des convives, ne pouvait manquer de prendre insensiblement un caractère d'intimité. L'étrangeté de notre position, la rareté d'une causerie paisible à cette époque, des habitudes élégantes, suspendues mais non oubliées, donnaient d'ailleurs à cet entretien un charme qui nous entraîna tous deux. La vie infâme que menait Angélique Caron ne lui avait pas tout enlevé, et elle savait encore comprendre ce qu'elle n'était plus capable de faire. Il est rare, du reste, qu'il n'en soit pas ainsi pour les femmes perdues. Il y a presque toujours plus d'emportement ou de hasard dans leur corruption que dans la nôtre; chez elles, le mal arrive droit au cœur sans avoir filtré par l'esprit. Par cela même que leur chute est plus profonde, elles ne la calculent pas; elles la font d'un saut et en fermant les yeux. Les hommes, au contraire, savent se donner les raisons du mal, et descendre dans le vice par une pente philosophique. Sans doute, arrivés au fond, le retour est également impossible pour tous deux; mais l'un est des-

cendu dans la plaine graduellement, et ne songe même plus à la montagne qu'il a quittée, tandis que, précipitée subitement, la femme lève encore les yeux quelquefois vers la hauteur d'où elle est tombée. Ce n'est point un remords, mais un souvenir; elle ne veut pas être meilleure, mais elle se plaît à penser qu'elle l'a été, comme nous aimons à nous rappeler, malgré notre incrédulité de l'âge mûr, les naïves dévotions de notre enfance. Quelque chose de semblable se passait sans doute dans le cœur d'Angélique Caron, car elle me parla avec une sensibilité sincère de son enfance, de ses goûts, de ses rêves d'alors. Elle prononça ainsi, par hasard, le nom du couvent où elle avait passé ses premières années; c'était celui où avait été élevée madame Benoist! Je lui parlai de Rose Boivin; elle se la rappelait. J'allais profiter de cette découverte inattendue, lorsqu'on se leva de table. Heureusement qu'échauffés par le repas, les amis de Carrier continuaient à discuter sans prendre garde à nous; je les laissai passer dans le salon, et je m'approchai de la fenêtre. Angélique m'y rejoignit.

— Ces débats vous fatiguent? me dit-elle, en cessant tout à coup de me tutoyer.

— Je ne les évite pas toujours, répondis-je; mais ici il y a prudence.

— Nous vivons dans une fournaise, me répondit Angélique; l'énergie devient du délire, l'indignation de la

rage. Au fond de votre Bretagne, vous ne savez pas jusqu'à quel point les ennemis de la République se sont montrés lâches et cruels; vous ne pouvez pas les haïr comme nous.

— Je hais ceux qui ont été cruels et lâches; mais tant d'innocents sont aujourd'hui confondus avec les coupables!

— Les devoirs de ceux qui tiennent le pouvoir sont terribles!

— Leur rigueur ne peut-elle jamais fléchir?

— Elle est nécessaire.

— Il est pourtant ici une voix qui obtient toujours merci, à ce qu'on assure, et qui aime sans doute à l'obtenir. — Angélique me regarda et me dit :

— Qui voulez-vous sauver?

— Un patriote sincère.

— Nos amis le sont tous, dit-elle en souriant.

— Le mari d'une de vos compagnes, ajoutai-je, de celle que vous nommiez tout à l'heure.

— De Rose Boivin?

— D'elle-même.

— Vous l'appelez?...

— Le citoyen Benoist.

— Demain j'en parlerai à Carrier, dit-elle vivement.

— Demain, peut-être, il sera trop tard. — Elle réfléchit.

— Que puis-je faire? reprit-elle après un silence; maintenant ils sont tous là; ma demande serait sûre-

ment repoussée... Même en choisissant l'instant elle le sera peut-être... — J'allais insister, lorsqu'on vint l'appeler de la part de Carrier.

— J'y penserai, dit-elle en me quittant. Je craignais que mon absence n'eût été remarquée, et je rejoignis les invités. Leur nombre s'était singulièrement accru. Il y avait plusieurs généraux en épaulettes de laine, selon l'usage du temps, des membres du département en sabots, des juges du tribunal révolutionnaire sans gilet et sans cravate. La plupart fumaient, jouaient ou buvaient; quelques-uns poursuivaient des femmes à demi nues, qui leur échappaient en riant. On n'entendait que jurements, cliquetis de verres, chants obscènes et bruits de baisers; on eût dit un *musico* d'Amsterdam. Au milieu de ce tumulte, une femme laide et revêche tricotait seule dans un coin. Je demandai son nom.

— C'est l'épouse du représentant, me répondit Pinard; un véritable hérisson. Si j'étais Carrier, il y a longtemps que je m'en serais débarrassé; mais elle lui fait, à ce qu'il dit, l'effet d'un dindon qui tricote; il la garde en mue sans s'en apercevoir. A propos, où est-il donc, Carrier? avec la citoyenne Caron, je parie!... Qu'est-ce que je disais! les voilà tous deux... — Le représentant venait, en effet, d'entrer en tenant par la taille Angélique, qui, vêtue d'une simple tunique et à demi renversée dans ses bras, semblait appeler ses baisers. J'éprouvai, à cette vue, un sentiment de sur-

prise et de dégoût invincibles. Était-ce donc bien vrai?... Cette femme que j'avais trouvée tout à l'heure si belle, si distinguée, et qui m'avait fait douter un instant des accusations portées contre elle, était moins qu'une courtisane; c'était la femelle de ce tigre laid et poltron qui n'avait jamais déchiré que des hommes désarmés! Sa beauté elle-même me parut flétrie. Voyant qu'elle venait de mon côté, je me rangeai pour ne point me trouver sur son passage; mais elle m'aperçut, rougit légèrement, et, quittant le bras de son amant, qui parlait à Lamberty, elle passa près de moi sans me regarder, s'arrêta, en ayant l'air d'attendre Carrier, et me glissa dans la main un papier. Je fis un mouvement.

— Prenez, murmura-t-elle... mais qu'il quitte Nantes sur-le-champ... C'est une signature surprise... — Et, sans attendre de réponse, elle disparut dans la foule.

XLIV

LES NOYADES

Lorsque j'arrivai à mon auberge, on me dit que quelqu'un m'attendait dans ma chambre; j'y montai; c'était madame Benoist.

— Quelle imprudence ! m'écriai-je.

— Mon mari est perdu ! dit-elle.

— Il est sauvé !

— Comment cela ?

— J'ai sa grâce signée de Carrier.

— Est-ce possible ?

— La voilà.

— Mais son nom est sur la liste des prisonniers qui doivent périr ce soir.

— Qui vous l'a dit ?

— Philippe Tronjolly.

— Courons à la prison.

— Je vous suis.

— Y pensez-vous ? si l'on vous reconnaît...

— Je le veux ! je le veux ! s'écria-t-elle ; venez ! — Nous trouvâmes, au bas de l'escalier du Bouffai, des gens armés qui nous empêchèrent de passer.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Des prisonniers qu'on mène baigner, répondit un sergent. Madame Benoist jeta un cri.

— Ne craignez rien, lui dis-je d'une voix mal assurée, il est averti et se sera caché. — Mais elle ne m'écoutait point.

— Ils ne peuvent le faire périr, puisque j'ai sa grâce ! criait-elle ; laissez-moi passer !

— Arrière ! dit le sergent.

— Je veux leur parler.

— Au diable !

— Je vous en conjure !

— On ne passe pas.

— Je veux passer, moi ! s'écria-t-elle. Et elle essaya de percer les rangs des soldats. Je la retins.

— Attendez, lui dis-je ; avant de leur parler, il faut au moins nous assurer qu'il fait partie des victimes ; tout débat maintenant serait dangereux et peut-être inutile. — En ce moment, les prisonniers commençaient à descendre le grand escalier entre deux haies de soldats. Les premiers commencèrent à défiler devant nous. Je tenais la main de madame Benoist, qui regardait, béante et éperdue. Tout à coup, elle fit un mouvement ; je me penchai.

— Ce n'est pas lui, me dit-elle. — Les prisonniers passaient toujours. Il y avait des femmes qui levaient leurs nourrissons dans leurs bras en criant : « Une mère, une mère pour mon pauvre enfant !... » Quelquefois, alors, deux mains s'avançaient entre les baïonnettes, la mère jetait son fils, et continuait sans savoir même à qui elle l'avait légué. Je ne sais combien de temps il en passa ainsi... Lorsque le dernier eut disparu, madame Benoist poussa un cri de joie.

— Il n'y est point, me dit-elle ; venez.

— Laissons d'abord passer ces gens. — En effet, Robin[1]

[1] Un des chefs des noyeurs.

et ses compagnons descendaient du Bouffai, portant des mannequins chargés d'objets précieux enlevés aux malheureux qui allaient périr. Nous nous retirâmes dans l'ombre pour qu'ils ne pussent nous voir. Les hommes armés s'étaient dirigés vers la Loire, et l'on voyait briller les torches au milieu du fleuve. Bientôt des coups de hache retentirent... Un cri terrible s'éleva et mourut presque aussitôt... Les torches avaient disparu!... L'escalier était libre, nous montâmes en courant à la prison. Je présentai le papier au geôlier.

— Le citoyen Benoist, dit-il; il est mort, sans doute, car on l'a appelé tout à l'heure sans pouvoir le trouver. —Madame Benoist et moi nous échangeâmes un regard.

— Conduisez-moi à son cachot, dit-elle, je veux le chercher. — Je la laissai monter avec Lagueze; elle reparut bientôt, accompagnée de Benoist. Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Une heure après ils avaient tous deux quitté Nantes et je faisais moi-même mes préparatifs de départ.

XLV

DÉPART DE NANTES — ARRIVÉE A GUINGAMP — BREST EN 1794

Je me mis en route le lendemain, et j'arrivai sans accident à Guingamp. Mais après une semaine de repos il fallut partir de nouveau pour Brest. Cinq années s'étaient écoulées depuis mon premier voyage dans cette ville; cinq années qui avaient suffi pour retourner la société comme un champ défriché. Je m'y rendais avec un serrement de cœur et le pressentiment du lugubre changement que j'allais y trouver. Mon cheval se blessa en arrivant à Morlaix; ne voulant point éprouver de retard, je fus obligé de prendre une espèce de char-à-bancs couvert qui faisait le service entre Brest et cette ville. A cette époque, les voyageurs étaient peu nombreux; chacun restait chez soi, évitant de faire de la poussière et du bruit, car il ne fallait pas qu'on vous entendît vivre si vous vouliez vivre en sûreté. Je me trouvai seul au moment du départ. Le commencement du voyage fut silencieux. Le postillon, qu'à sa carmagnole et à son bonnet rouge il était facile de reconnaître pour un excellent citoyen, avait entonné *la Marseillaise* et fouettait ses deux rosses, *Pitt* et *Cobourg*, en

jurant contre les ornières et traitant d'aristocrates les chemins, qui, défoncés par l'artillerie, étaient réellement détestables; mais au bout d'une heure il parut las de chanter et de jurer, et se tournant sur son siége, il se pencha vers moi pour lier conversation.

— Y a-t-il longtemps que tu n'es allé à Brest, citoyen? me dit-il.

— Cinq ans.

— Cinq ans! oh! bien, alors, c'était du temps du *régime*. Tu trouveras que la poêle à frire a un peu fait tourner l'omelette depuis. Ah! les ci-devants ne sont pas fiers, là! il y en a huit cents au château.

— Et les exécutions, sont-elles nombreuses?

— Mais non, ça ne donne pas absolument. Prieur-la-Marne est un bon sans-culotte, mais un peu cagne; ça n'a pas faim d'aristocrates. Parlez-moi de Laignelot! c'est celui-là un lapin! « Du pain et du fer, qu'il dit, voilà tout ce qu'il faut à de vrais républicains! » J'étais au club quand il est arrivé pour la première fois. Il vous a dégaîné son sabre, l'a mis sur la table, devant lui, en guise de plume, et a dit : « Citoyens, j'arrive de Rochefort, où j'ai mis au pas les aristocrates, les accapareurs et les modérés. J'amène avec moi le barbier de la République, et j'espère qu'il aura le plaisir de faire jouer un peu ici le rasoir national. » Alors il a présenté au club le vengeur public.

— Le bourreau!

— Qui donc ! tout le monde a donné l'accolade fraternelle au citoyen, et, pour prouver qu'on avait des principes solides, on l'a nommé tout de suite président du club, comme pour dire aux aristocrates qu'il était temps de tirer leur cravate.

— Et les exécutions ont commencé alors?

— Un peu ; mais ça n'a pas duré, parce que Laignelot est parti, et que Jean-Bon-Saint-André s'en est allé avec l'escadre. Il faut espérer qu'ils recommenceront à leur retour. Nous avons bien besoin de ça, ma foi, car les affaires ne vont guère. Il n'y a plus de voyageurs, et il ne faut pas moins que les chevaux et les enfants aient leur avoine.

— Tu as des enfants? demandai-je au voiturier, désirant détourner la conversation.

— Parbleu! il n'y a que les aristocrates qui n'ont point d'enfants; j'en ai six, moi; l'aîné n'a que douze ans, mais c'est déjà un patriote fini. Il a été reçu membre de la Société régénérée.

— Est-ce que les enfants font partie de votre club? dis-je avec étonnement. Le voiturier cligna des yeux et se mit à sourire d'un air de mystérieux orgueil.

— Pas ordinairement; mais voilà la chose : le garçon est fort sur l'écriture; son maître lui a fait faire *un exemple* ousqu'il y avait : *Le monde ne sera heureux que lorsqu'on aura étranglé le dernier des rois avec les boyaux du dernier des prêtres;* et puis il l'a envoyé, avec les dix

premiers de sa classe, porter son cahier à Laignelot, qui a été si content de la bonne éducation qu'on donnait à ces garçons, qu'il les a fait recevoir membres du club. Si bien que ces onze mousses-là ont un banc à part, ousqu'ils viennent chanter *la Marseillaise* et arranger le gouvernement avec leurs anciens. — En ce moment, nous passions devant l'auberge d'un village; le postillon s'interrompit tout à coup et arrêta ses chevaux.

— Attention! dit-il, j'ai un voyageur à prendre ici. — Il descendit et entra dans l'auberge. J'éprouvai une véritable contrariété en apprenant que j'allais avoir un compagnon de route. L'étranger que le voiturier était allé chercher se présenta sur le marche-pied, et je me reculai pour lui faire place.

— Pardon de vous déranger, citoyen, me dit-il en saluant. Je me sentis soulagé. La politesse de cet homme venait de me dire son opinion. En ne me tutoyant pas, il avait fait une profession de foi et un acte de courage. Je me tins moins sur mes gardes, et l'entretien s'engagea. Nous apprîmes bientôt réciproquement que nous avions des amis communs; c'était déjà se connaître. La conversation devint alors facile et familière. Mon compagnon de route connaissait Brest, qu'il avait visité peu auparavant, et il m'en parla longuement. Cependant nous avancions toujours, et le pays que nous traversions offrait un aspect de plus en plus désolé. En approchant

de Brest, les champs devinrent encore plus incultes; tout était silencieux et comme terrifié.

— Ne croirait-on pas, dis-je à mon compagnon, qui, comme moi, regardait depuis longtemps, d'un air attristé, le tableau désolé que nous avions sous les yeux; ne croirait-on pas que la guerre, la peste ou la famine ont passé sur ce pays?

— C'est bien pis, me répondit-il; c'est une idée et un mot! Ce sont eux qui ont brûlé ces manoirs, ruiné ces campagnes, fermé les églises, chassé les habitants de leurs demeures. Et pourtant quelle idée plus belle et plus sainte? quel mot plus séduisant et plus sonore? *souveraineté du peuple! république!* — Comme il achevait de parler, nous aperçûmes des charrettes chargées de marins blessés qui venaient de Brest. Les malades, étendus sur un peu de paille sanglante, brûlés par la fièvre et par un soleil dévorant, manquaient de tout. Quelques-uns, qui avaient déjà succombé, étaient couchés en travers dans les charrettes, la tête et les pieds pendants, et servaient d'oreillers à leurs camarades; d'autres, étendus sans mouvement, faisaient entendre les sifflements horribles de ce râle qui accompagne toujours les agonies difficiles et combattues. Quant à ceux qui avaient conservé quelque force, aucune plainte ne trahissait leurs souffrances; leurs fronts pâles gardaient encore un air d'audace indifférente, et ils murmuraient à demi-voix ces chants magiques avec lesquels

on mourait alors. En passant près d'eux, nous nous découvrîmes et leur souhaitâmes un voyage heureux. Pour toute réponse, ils lancèrent au ciel un cri de *vive la République !* Ce cri sembla faire sur les mourants l'effet d'une commotion galvanique; ils s'agitèrent dans leur fumier sanglant et levèrent encore leurs mains glacées, comme pour s'associer à l'élan de leurs compagnons. Nous nous arrêtâmes, saisis de respect, muets et le front découvert, devant cet admirable spectacle. Quand la dernière charrette eut passé, l'étranger qui se trouvait près de moi dit :

— Ces malheureux ont encore plusieurs lieues à faire avant d'atteindre les hôpitaux de Lesneven ou de Pol-Léon, et peut-être n'y trouveront-ils rien de ce qui leur est nécessaire; mais toutes ces souffrances ne peuvent diminuer l'ardeur des matelots; non que ce soient des républicains fort convaincus, mais c'est une race fidèle et forte, qui, une fois le pavillon national à son mât, meurt sous ce pavillon, quelle que soit sa couleur. Puis, ces marins bretons sont infatigables; rien ne les abat, rien ne les tue. Il n'y a que le cœur qui soit de chair dans ces hommes; le reste est de fer. Si nous avions des officiers pour conduire de pareils matelots, la Convention pourrait décréter que l'Océan fait partie des possessions de la République; mais les officiers manquent. Tous étaient nobles, et tous ont abandonné nos ports pour passer à l'étranger. Il y a un an qu'un tiers de la

ville de Brest était à vendre, par suite de l'émigration du grand corps. L'ambition a bien retenu à leurs postes quelques chefs dont la République pourrait tirer parti; mais on suspecte leur patriotisme, et leur nombre est d'ailleurs fort restreint. Quant aux *officiers bleus*, malgré leur habileté et leur courage, il y a peu de chose à en attendre. Rapetissés trop longtemps dans les rôles secondaires, ils sont demeurés étrangers aux allures du commandement. Ce sont tout au plus de vaillants corsaires, bons pour ces duels maritimes qui se vident entre deux navires au milieu de l'Océan; mais ils n'entendent rien à la tactique navale ni aux grandes évolutions d'une escadre.

Puis, tous ces matelots d'hier, qui ont trouvé en s'éveillant un habit de capitaine sur leur hamac, sont mal à l'aise sous leurs broderies; ils ont honte d'eux-mêmes, ils se sentent gauches, ils n'osent faire un pas, de peur d'être ridicules, et leur ignorance paralyse leur audace. Les équipages comprennent cette inaptitude des chefs; aussi leur refusent-ils leur confiance. Ils les raillent, les bravent, et la discipline se relâche. Plusieurs révoltes ont eu lieu dans l'escadre de Villaret, avant son départ, et spécialement à bord du *Neptune*. Le discours prononcé à cette occasion par le capitaine à ses matelots mutinés vous donnera la mesure de l'ignorance de nos nouveaux officiers. Je l'ai copié sur mon *agenda;* le voici, c'est une pièce his-

torique. Il fut prononcé en rade de Brest devant le représentant du peuple Jean-Bon-Saint-André.

« CITOYENS,

» Il est un préalable sans lequel les choses resteraient dans la plus grande morosité.

» Depuis fort longtemps vous agissez difformément à ma volonté. Je sais que vous avez des droits terrogatifs ; mais je sais aussi qu'on ne peut subjuguer un autre à ma place sans en prodiguer les raisons australes. C'est pourquoi j'évacue le tillac, à cette fin de laisser la parole à Jean-Bon-Saint-André, qui vient exprès pour vous dire le reste.

» Vive la République! une, indivisible et impérissable ! »

— Et cette copie est authentique? demandai-je en prenant l'*agenda* des mains de mon compagnon de route, pour lire encore cet incroyable discours.

— Elle a été prise au pied du grand mât, me répondit-il, sur le discours même du capitaine, qui y avait été cloué par son ordre. Vous comprenez ce qu'une pareille ignorance de la part des officiers doit exciter de dédain et de raillerie chez les inférieurs. Un chef ridicule est toujours un mauvais chef. Quant aux représentants du peuple, ils ne font aucun effort pour chan-

ger l'état des choses; ils se contentent de prêcher contre le fanatisme dans les clubs; ils célèbrent de temps en temps une fête en l'honneur de l'Être suprême, font déporter des prêtres, guillotinent des femmes, des vieillards; et quand on se plaint trop haut, ils vous envoient, comme fédéralistes, dans les prisons du château, d'où l'on ne sort plus que pour monter sur la charrette du bourreau.

— A quoi nous aura donc servi la révolution, si nous lui devons l'appauvrissement de nos forces, le gaspillage de nos ressources, la destruction de notre liberté et de notre repos?

— N'accusez pas la révolution, répliqua vivement mon compagnon; elle n'a fait que recueillir ce qu'on a semé. Tous les malheurs qui nous frappent sont la suite nécessaire du régime qui vient de finir; c'est l'arrière-goût de la monarchie qui a disparu. Notre pauvreté est la conséquence des prodigalités précédentes; l'ignorance de nos officiers de marine est le résultat de l'organisation aristocratique si longtemps maintenue, qui ne permettait d'avancement qu'aux nobles et qui ôtait aux autres tout moyen d'instruction, tout espoir de commandement. Il n'y a pas jusqu'aux gaspillages actuellement existants dans notre grand port qui ne soient un reste de traditions de l'ancien régime. Les hommes de maintenant ne sont pas les fils de la République, ce sont les élèves de la monarchie; leur immoralité est

née de ses leçons et de ses exemples. Vous allez voir Brest; Brest vous fera horreur et dégoût, car il est affreux dans ce moment; mais ne vous en tenez pas à la première impression. Le Brest d'autrefois était bien réglé; le privilége, l'injustice, l'insolence, s'y trouvaient à l'état de bourgeoisie, et la tyrannie du grand corps avait quelque chose de régulier qui la rendait, en quelque sorte, moins saillante; dans le Brest d'aujourd'hui, au contraire, la réaction populaire se fait sentir avec toute sa nouveauté capricieuse. Elle est sans règle, sans but, brute, ignorante, et elle se dépêche, parce qu'elle a à prendre sa revanche de plusieurs siècles. Ce n'est plus le mal organisé comme autrefois; c'est le mal en désordre; ce n'est plus un système inique, c'est une émeute féroce. Cependant, à tout prendre, l'état actuel est moins dangereux que celui qu'il a remplacé, parce qu'il est transitoire. Nous faisons une maladie aiguë dont nous pourrons guérir, tandis qu'autrefois le mal était dans notre constitution même. Songez à cela quand vous allez entrer dans la ville, et tenez-vous un peu sur la pointe du pied pour voir l'avenir par-dessus la tête du présent. Au surplus, ajouta-t-il, vous allez bientôt juger par vous-même de ce que je vous dis, car nous voilà arrivés.

XLVI

ARRIVÉE A BREST — UNE EXÉCUTION

Brest était, en effet, devant nous. Le dôme de vapeur qui couvre toujours les villes paraissait l'envelopper jusqu'à sa base. De loin en loin pourtant, quelques pâles traînées de soleil, perçant au travers du brouillard, glissaient sur les édifices les plus élevés et jetaient sur Brest tout entier une lumière incertaine. Un coup de canon fut tiré, et son retentissement courut, pendant plusieurs minutes, le long des dunes rocheuses qui forment la baie. Je fus saisi de je ne sais quel pressentiment poignant. J'aurais voulu retourner sur mes pas et ne pas entrer à Brest. Je fis part à mon compagnon de cette espèce de répulsion que j'éprouvais ; il sourit tristement.

— Qui sait, me dit-il, peut-être est-ce l'instinct de conservation donné par la nature à tous les êtres qui vient de s'éveiller en vous ; vous avez senti l'odeur de la guillotine. — Comme il achevait de parler, nous passâmes les portes. Je fus frappé tout d'abord de la solitude des rues. On n'apercevait personne sur le seuil ni aux fenêtres des maisons : on eût dit une ville

abandonnée. Cependant, en avançant davantage, nous crûmes entendre comme une lointaine et sourde rumeur; ce bruit grossit bientôt, et ce fut un murmure lugubre, puis un mugissement entrecoupé, immense, puis enfin une clameur sauvage qui éclata tout à coup. Nous tournions alors une rue, le char-à-bancs s'arrêta; nous nous trouvions en face d'une foule pressée qui couvrait la place: Au milieu, la guillotine était debout et attendait. Je me rejetai au fond de la voiture en jetant un cri.

— Mon Dieu! qui va-t-on tuer? demandai-je, pâle d'horreur. Mon compagnon de route avait aussi tout vu; il haussa les épaules en soupirant.

— Je ne sais, me répondit-il; avez-vous des parents ou des amis à Brest, monsieur?

— Plusieurs.

— Alors ne regardez pas, me dit-il en fermant lui-même les yeux, comme s'il eût voulu échapper à quelque image affreuse. Il y a un mois, je suis arrivé ainsi au moment où le bourreau montrait une tête au peuple, et c'était celle de mon meilleur ami; ne regardez pas, monsieur, je vous en prie, ne regardez pas... — Mais je n'entendais plus rien. J'étais saisi de cette fièvre folle que donnent l'épouvante et la douleur; je m'étais levé, et, debout sur le brancard du char-à-bancs, je plongeais avidement mes regards dans la foule. Bientôt j'aperçus une ondulation précipitée : les rangs s'écar-

tèrent, et la charrette funèbre parut. Je ne pouvais encore distinguer les traits des condamnés; je voyais seulement qu'il y en avait trois, deux hommes et une femme : ils approchaient; je me penchai vers eux, éperdu; ils se tournèrent de mon côté!... Je fus près de jeter un cri de joie; je n'en connaissais aucun. Cependant le tombereau était arrivé presque vis-à-vis de nous. Un embarras suspendit sa marche : il s'arrêta. Je pus alors examiner en détail les condamnés. Le premier était un vieillard dont les cheveux blancs étaient séparés avec soin sur le front, et dont la toilette annonçait une élégance presque coquette. Ses traits n'avaient rien que de vulgaire; mais, en ce moment, cette vulgarité même leur donnait quelque chose de sublime. Rien n'était changé dans la figure de cet homme; c'était la même expression de bienveillance et de tranquillité bourgeoise; on n'y trouvait pas même la gravité paisible que l'approche de l'heure suprême imprime sur le front des forts. Il allait à la mort sans l'appareil du courage et sans la beauté de la résignation, comme il serait allé à une occupation habituelle et indifférente. Au moment où la charrette s'arrêta, un enfant de cinq ou six ans, qu'une femme portait dans ses bras, approcha sa figure naïve des bords du tombereau, toucha avec sa petite main la tête du vieillard, et lui demanda d'une voix curieuse et douce :

— Est-ce que c'est vous qu'on va guillotiner, citoyen?

Le vieillard se retourna en souriant.

— Oui, mon fils, dit-il en passant une main caressante sur les cheveux lisses et noirs du petit garçon. Puis se penchant vers la femme qui le portait :

— A qui est cet enfant? demanda-t-il. — La femme répondit un nom que je n'entendis pas.

— Ah! ah! ce sont des compatriotes et d'anciennes connaissances, répliqua le vieillard. Puis embrassant l'enfant :

— Eh bien! petit, quand tu retourneras chez toi, tu diras à ta mère que tu as vu guillotiner le père d'un de ses danseurs d'autrefois : le père du général Moreau.
— Pendant cette scène impossible à rendre, j'étais resté sans mouvement et sans pensée. Cependant des cris et un tumulte dans la foule me forcèrent à détourner les yeux; c'était le second condamné qui avait passé les pieds hors de la charrette et voulait s'échapper. Il était à genoux, les mains jointes, les yeux égarés, criant grâce au peuple d'une voix suppliante. Fou de peur, il baisait les bords du tombereau; il se frappait la poitrine, il criait : *Vive la République! vive Robespierre! vive la guillotine!* Parfois il se levait, tendait les bras vers la multitude, appelait ses amis par leurs noms, répétait qu'il ne voulait pas mourir; puis, retombant à genoux, murmurait des prières latines qu'interrompaient ses sanglots et ses convulsions. La voiture fatale, débarrassée des obstacles qui l'avaient arrêtée,

avança lentement de quelques pas, et je pus voir la troisième victime, qui jusqu'alors avait été cachée. C'était une religieuse encore jeune et d'une rare beauté. Elle était accroupie au fond de la charrette, gracieusement repliée sur elle-même, comme un enfant, dans une position plutôt nonchalante qu'affaissée. Ses yeux limpides se promenaient sur le peuple avec une placidité mélancolique. On y remarquait seulement une légère fixité, qui, jointe aux mouvements convulsifs de ses lèvres, donnait à ses traits une expression doucement égarée. Le bruit de la foule ne paraissait point parvenir jusqu'à son âme ; elle semblait suivre quelque pensée lointaine et converser toute seule avec un rêve. Déjà elle avait ôté sa coiffe de nonne, et ses beaux cheveux blonds ruisselaient à flots sur ses épaules : bientôt elle défit sa guimpe, s'en dépouilla, et l'on aperçut son cou d'une blancheur éblouissante; puis elle dégrafa son corsage, sa robe s'entr'ouvrit, et des épaules veloutées, un sein virginal s'échappèrent du vêtement de bure de la jeune fille. Une rumeur de surprise, un long frémissement, intraduisible mélange de pitié, d'admiration et de cynique désir, s'élevèrent dans la foule.

— Regardez la nonne ! la nonne ! criait-on de toutes parts ; la nonne se déshabille, la nonne est toute nue ! — Mais l'enfant n'entendait rien. Elle venait de se déchausser, et elle tenait dans ses mains ses deux petits

pieds nus et gracieux, qu'elle semblait admirer avec une joie enfantine. Puis, tout à coup, comme si elle se fût rappelé que l'heure du sommeil était venue, elle s'agenouilla, croisa ses mains sur sa poitrine, appuya son front sur les bords du tombereau, comme sur les bords de sa couche, et se mit à prier. Je me sentis pris d'une si profonde douleur devant cette pauvre insensée, que les larmes me gagnèrent.

— Mais elle est folle ! m'écriai-je; on ne peut pas guillotiner une folle, il ne faut pas le souffrir ! — Mon compagnon me saisit vivement la main.

— Taisez-vous, me dit-il ; vos cris n'empêcheraient rien, et ils vous perdraient.

— Mais qu'a-t-elle fait? qu'a pu faire cette enfant qui ait mérité la mort?

— Quelque bonne action, peut-être.

— Mon Dieu, regardez comme elle est belle !

— Oui, je voudrais savoir lequel de nos juges aura, ce soir, pour maîtresse ce corps sans tête.

— Que dites-vous? m'écriai-je avec horreur.

— Rien que de probable ; demandez à B... comment on viole un cadavre ! — Je me rejetai, épouvanté, dans le fond de la voiture. Quelques minutes plus tard, nous nous arrêtâmes devant la maison où l'on m'attendait; je descendis et demandai ma valise. Pendant que le conducteur la cherchait, mon compagnon de route se pencha vers moi.

— J'ai été heureux de vous rencontrer, me dit-il ; au temps où nous vivons c'est beaucoup de pouvoir passer la moitié d'un jour avec un homme qui ne fait ni peur ni dégoût. Votre nom, monsieur, s'il vous plaît? — Je le lui dis ; il me tendit la main.

— Nous ne nous reverrons peut-être jamais, ajouta-t-il ; bonheur et santé ! Si vous visitez les montagnes et que vous passiez par la vieille ville d'Aétius, demandez le citoyen Correc de la Tour-d'Auvergne, ancien grenadier ; c'est moi. — Il me fit encore un signe de la main, et la voiture partit.

XLVII

UNE FÊTE EN 1794 — FIN DE LA TERREUR

Au moment où j'arrivai à Brest (le 3 messidor 1794), le tribunal révolutionnaire était en pleine activité. Le premier soin du représentant Bréard, en s'établissant, avait été d'appeler près de lui, de Rochefort, Ance le bourreau ; et les juges, comprenant ce que signifiait cet appel, n'avaient rien négligé pour occuper le nouveau venu. La condamnation des vingt-six administra-

teurs du Finistère, coupables de fédéralisme, commença leur longue série de meurtres juridiques. Le président Ragmey ferma la bouche aux défenseurs, en déclarant *que s'ils prétendaient justifier les accusés, ils auraient eux-mêmes à rendre compte de leurs opinions.* Tous furent condamnés; tous, jusqu'au secrétaire Aimé, qui était demeuré étranger aux délibérations, et n'avait fait que tenir la plume. Leur exécution fut une fête! On les promena dans les carrefours de la ville, exposés aux railleries, aux injures et aux huées? Près d'arriver à l'échafaud, ils trouvèrent un banquet préparé par leurs assassins; un *repas libre* comme celui que donnaient les Romains aux premiers martyrs! Là il leur fallut prendre place à côté des juges, écouter leurs toasts, attendre qu'ils fussent assez rassasiés pour venir les voir mourir! Pendant ce temps, Ance préparait aussi, lui, son festin! il disposait autour de la guillotine la table sur laquelle devaient être rangées les vingt-six têtes coupées; il faisait remuer la terre au-dessous, afin qu'elle bût les flots de sang qui allaient couler; il plaçait avec symétrie, aux pieds de l'échelle, les tombereaux du fossoyeur, et essayait la bascule qui devait leur livrer les cadavres décapités! Et ne croyez pas que ces horribles apprêts lui coûtent; loin de là! Ance y trouve sa joie et la prolonge avec amour. S'il est boucher d'hommes, c'est de son choix, afin de pouvoir flairer le sang et tuer sans péril! Non qu'il ait

été poussé à ce féroce délire par le dépit d'une nature déshéritée, l'ignorance ou la misère; son visage est beau, son esprit cultivé, sa place faite dans le monde : il a eu les caresses d'une mère; une femme l'a aimé! Vous ne trouverez à sa cruauté ni l'excuse de la haine ni celle de la douleur; il déchire par instinct! Ce n'est pas même un méchant, car le méchant a encore quelque chose de l'homme, celui-ci n'est qu'une bête fauve. Aussi ne croyez pas qu'il se hâte ou qu'il s'effraye comme le bourreau de Nantes, que les cris de ses victimes ont rendu fou; non, Ance cherche les longues agonies et sait les ménager. Tuer est pour lui *un art* dont il a étudié tous les raffinements. Il aime à observer philosophiquement la nature humaine dans les suprêmes angoisses du dernier moment; à essayer les courages, à les mesurer sous le couteau! Un soir, trois condamnés lui furent envoyés au moment où il allait se retirer; c'étaient Toullec, Rideau et le Bronsort : il faisait déjà nuit. Toullec prend la torche qui éclairait l'échafaud, embrasse ses amis et les regarde mourir sans donner aucun signe de faiblesse.

— Les aimes-tu donc si peu? demanda Ance irrité de cette fermeté.

— Ne sais-je pas que je vais les suivre, répond Toullec.

— Et tu n'as rien senti en voyant leurs têtes dans le panier?

— J'ai pensé que la guillotine était bonne.

Ance sourit, le fait monter et le place lui-même sous le tranchant; mais celui-ci s'abat sans le tuer. Toullec, horriblement mutilé, ne fait entendre aucune plainte. Le couteau retombe et le blesse une seconde fois. Alors Ance s'approche :

— Crois-tu encore la guillotine bonne? demanda-t-il à demi-voix.

— Toujours, répond Toullec, mais le bourreau est mauvais.—Ance s'éloigna brusquement, et cette fois la tête du patient tomba.

Dès mon arrivée à Brest, j'avais appris qu'une grande fête, celle de l'Être suprême, était annoncée; Prieur de la Marne s'était chargé de tous les préparatifs.

— Vous verrez des merveilles, me dit mon hôte : Prieur est un homme de ressources et amoureux d'*effets*. Je l'ai déjà vu inaugurer à Lorient le temple de la Raison : il avait fait dresser dans la salle des ventes un autel dédié à la patrie, sur lequel s'élevait la *statue de la Liberté terrassant le fédéralisme*. On apercevait derrière la représentation *d'un marais couvert de roseaux dans lequel s'embourbaient les suppôts de la royauté*. Je ne sais s'il nous prépare ici quelque allégorie politique du même genre; mais, comme l'annoncent les affiches qui, depuis hier, couvrent toutes les murailles, *la montagne a été rafraîchie*[1] et à son sommet flotte un éten-

1. Des *montagnes* en planches et en toiles peintes avaient été construites dans toutes nos villes par les clubs jacobins, et c'était sur ces

dard sur lequel se lit une inscription en l'honneur de l'Etre suprême. Ce sont deux vers de Racine, *républicanisés* par le représentant :

> Celui qui met un frein à la fureur des flots,
> Sait aussi des *tyrans* arrêter les complots.

Nos plus fraîches jeunes filles et nos dames les plus belles ont été requises pour la cérémonie, où elles paraîtront en tunique grecque. Elles apprennent, depuis hier, l'*hymne à la Liberté* et étudient le programme, de peur de commettre quelque erreur qui ferait douter de leur patriotisme. Du reste, vous pouvez en prendre connaissance comme elles et juger si Prieur mérite le nom de *Romancier de la Révolution* qu'il se donne à lui-même. Mon hôte me présenta à ces mots une feuille imprimée sur laquelle je lus ce qui suit : « Le représentant du peuple, ayant à ses côtés la Liberté et l'Égalité, se placera au sommet de la montagne; il prononcera un discours analogue à la circonstance. Ensuite deux vieillards, chargés de cassolettes, poseront une main sur l'épaule d'un des enfants porteurs de l'encens. Ils fixeront leurs yeux vers le ciel, et les enfants allumeront l'encens dont la fumée s'élèvera dans les nues. Aussitôt les accords d'une musique harmonieuse se feront entendre; un chœur de pères avec

symboliques théâtres que se montraient les autorités lors des cérémonies publiques.

leurs fils se groupera sur la partie de la montagne qui lui sera désignée; un chœur de mères avec leurs filles se rangera de l'autre côté. — Les hommes chanteront une première strophe, ils jureront ensemble de ne déposer les armes qu'après avoir anéanti les ennemis de la République; les filles avec leurs mères chanteront une seconde strophe; elles promettront de n'épouser jamais que des hommes qui auront servi la patrie. Une troisième strophe sera chantée par les chœurs réunis qui, les yeux fixés vers la voûte céleste, adresseront à l'Eternel les hommages d'un peuple libre, et le remercieront de ses bienfaits. Enfin, la foule entière des citoyens, hommes, femmes, enfants, vieillards, chanteront ensemble le couplet de l'hymne à la liberté commençant par ces mots : *Amour sacré de la patrie*. A peine a-t-on fini, au même instant tout s'émeut, tout s'agite sur la montagne; les mères soulèvent dans leurs bras les plus jeunes de leurs enfants, et les présentent en hommage à l'Auteur de la nature ; les jeunes filles jettent vers le ciel les fleurs qu'elles ont apportées; les épées s'agitent dans les airs!... Aussitôt une décharge d'artillerie, interprète de la vengeance nationale, se fait entendre; un cri général de *Vive la République* ! s'adresse à la Divinité et termine la fête[1]. »

[1] Voyez le curieux ouvrage de M. Duchatellier, l'*Histoire de la Révolution dans les départements de l'ancienne Bretagne*, auquel nous avons emprunté ce programme, ainsi que beaucoup d'autres details.

— Vous le voyez, reprit mon hôte lorsque j'eus achevé, tout est prévu par le représentant : les vieillards *poseront la main sur l'épaule des enfants*; les chœurs chanteront, les *yeux* FIXÉS VERS *la voûte céleste*; les mères présenteront leurs fils *en hommage à l'Auteur de la nature!* Ce n'est pas sans raison que Jean-Bon-Saint-André a nommé son collègue le metteur en scène de la République. Malheureusement, derrière toutes les splendeurs de cette fête, sont la misère et la douleur! Parmi ces enfants qui vont traverser la place du *Triomphe-du-Peuple* en jetant des fleurs, se trouvent les filles du malheureux Malmanche, égorgé il y a quelques jours! La fête entière passera à l'ombre de la guillotine, et tous ces pieds chaussés de satin reviendront humides du sang des amis ou des proches. Mais ce sont là, pour notre époque, des contrastes vulgaires. On vit à la hâte; il n'y a plus de mesure pour les actes, plus de logique pour les sentiments! La nation entière, trempée dans la terreur comme Achille dans le Styx, est devenue invulnérable aux émotions! le besoin d'étourdissement fait chercher partout un motif de plaisir. En apprenant la mort de la reine, nos dames ont demandé un bal public! Le ménétrier et le bourreau marchent désormais en se donnant le bras! Nos représentants le savent; ils multiplient des fêtes qui nous arrachent, du moins pour quelques heures, à nos foyers dévastés; chacun de nous se jette dans l'exaltation,

faute de force réelle ; dans l'orgie, faute de pain ! — Les canons des batteries qui annonçaient la fête me réveillèrent le lendemain. Je me levai à la hâte et trouvai mon hôte déjà prêt. Son *modérantisme*, mainte fois signalé aux clubs, l'obligeait à plus d'empressement qu'aucun autre. Nous nous rendîmes au cours d'Ayot, d'où le cortége devait partir.

Nous fûmes saisis, en arrivant, de la magnificence du spectacle qui s'offrit à nous.

D'abord parurent les drapeaux, accompagnés d'éclatantes fanfares et gardés par des enfants. Des laboureurs marchaient ensuite, conduisant l'araire antique ombragé par un jeune chêne, et suivis de fiancés les bras enlacés, de mères allaitant leurs fils, de vieillards entourés d'orphelins ! Au milieu de ces groupes s'avançait un char traîné par des taureaux ornés comme pour le sacrifice ! Deux femmes s'y tenaient debout, les mains unies et promenant sur la foule leurs doux et puissants regards : c'étaient la Liberté et l'Égalité ! Enfin venait un chœur de jeunes gens et de jeunes filles, dans le poétique costume de la Grèce, mêlant leurs voix aux sons des instruments et jonchant le chemin de fleurs effeuillées ! Le cortége arriva ainsi à la place indiquée, et se groupa des deux côtés de la montagne qui y avait été dressée. A son sommet parut le représentant, tenant d'une main un vieillard sans famille et de l'autre un noir récemment sorti d'esclavage.

Il adressa à la foule une de ces orageuses harangues dont les grands mots de patrie, d'humanité et d'indépendance, traversaient le chaos comme de lumineux éclairs. Il montra ce vieillard que la République adoptait, ce nègre longtemps esclave qu'elle venait d'élever à la dignité d'homme, et, les attirant à lui, il les tint quelque temps embrassés ! De longs cris, mêlés d'applaudissements, s'élevèrent. Nous nous regardâmes, mon compagnon et moi : nous étions émus. Ce spectacle, que nous avions prévu misérable dans les étroits compartiments d'un programme, s'était fait sublime sous le ciel, au milieu de l'odeur de la poudre et du bruit de la multitude. Une sorte d'enthousiasme attendri me gagnait ; mon cœur devenait plus léger ; mon œil voyait plus loin ; je ne me sentais plus respirer ni agir !...

La cérémonie se termina par un mariage et par la présentation de deux nouveaux-nés, qui furent inscrits sur les registres de la commune ; l'un reçut le nom de *Théophile Marat*, l'autre d'*Unité Cornélie !* La foule se porta ensuite aux repas préparés sous les arbres, et qui furent suivis de danses prolongées jusqu'au lendemain. J'allais me retirer, vers minuit, lorsque le canon se fit tout à coup entendre sur les remparts ! Les vaisseaux de la rade, puis les forts lointains répondirent. A ce bruit, la danse cessa, les orchestres firent silence et un frémissement de surprise agita la foule.

Dans ce moment, des torches étincelèrent au sommet de la montagne et le représentant y parut de nouveau. Il venait annoncer l'occupation de Port-Vendres, de Saint-Elme, de Collioure et le désarmement de sept mille Espagnols faits prisonniers par l'armée des Pyrénées-Orientales!... La Convention n'avait point encore, à cette époque, *décrété la victoire*, et, pour nos armées, qui avaient éprouvé tant de glorieux revers, le succès était une nouveauté inattendue. Aussi l'annonce des avantages obtenus sur les Espagnols produisit-elle une impression impossible à rendre! Il y eut un moment où tous les bonnets phrygiens furent lancés dans l'air avec les cris de *Vive la République!* Les opinions furent oubliées, chacun ne vit plus autour de lui que des frères! Toutes les mains se serraient, toutes les bouches répétaient en souriant : *Victoire!*

Malheureusement, le lendemain, chaque chose reprit son cours! Cette foule avait cuvé son enthousiasme; elle était revenue à ses misérables passions, et ceux qui, la veille, se serraient la main dans un transport patriotique, recommencèrent à se pousser l'un l'autre vers l'échafaud!

Mais la France était lasse du régime auquel on la tenait soumise depuis si longtemps. La Convention elle-même avait épuisé sa première effervescence; elle avait perdu successivement, et ce souffle puissant de Danton qui la soulevait comme une tempête, et cet

inflexible génie de Robespierre qui la manœuvrait par sa nature même, comme un gouvernail. Nos armes devenaient heureuses; les modérés, qui avaient gardé jusqu'alors un silence terrifié, commencèrent à parler.

Une fois cette réaction annoncée, son exécution devenait une nécessité d'existence; la modération un drapeau. Les thermidoriens organisèrent donc la clémence à leur profit, comme les jacobins avaient organisé la terreur; mais ce fut là un calcul qui suivit leur victoire, et non le motif de celle-ci. Le premier acte qui fit comprendre aux départements ce changement de direction fut le décret du 30 thermidor, par lequel la Convention rappelait les représentants en mission. C'était annoncer, en effet, que la confiance du gouvernement était retirée à ceux qui avaient établi les tribunaux révolutionnaires et dressé les échafauds sur tous les points de la France. Jean-Bon Saint-André, Prieur, Bréard, Laignelot quittèrent Brest, où arrivèrent en fructidor Faure et Tréhouart. Les représentants Bollet et Boursault se rendirent également à Rennes, puis à Nantes. Les prisons commencèrent à se vider; on retira leurs emplois aux territoristes les plus compromis; enfin Carrier, poursuivi des exécrations de la Bretagne entière et dénoncé au tribunal révolutionnaire de Paris par Philippe Tronjoly, périt sur l'échafaud. On put espérer que les jours d'épreuve étaient passés.

Mais cette révolution, qui devait commencer pour le reste de la France une ère de sécurité, annonçait aux républicains bretons une oppression plus intolérable et plus sanglante que celle qu'ils venaient de subir. Poursuivis avec moins d'acharnement, les royalistes se préparaient à en profiter pour organiser leur insurrection, et, à peine échappés à la guillotine des jacobins, les patriotes allaient tomber de toutes parts sous les balles des chouans.

XLVIII

CHOUANNERIE — LE CAPITAINE RIGAUD — UNE ESCORTE RÉPUBLICAINE

Placé entre le Morbihan, l'Ille-et-Vilaine et la Cornouaille, notre département était pour ainsi dire le point d'intersection des trois chouanneries bretonnes ; les royalistes y avaient d'ailleurs pour chef un des hommes les plus actifs et les plus entreprenants qu'ait jamais produits aucune guerre civile. Ce chef était un gentilhomme obscur nommé Boishardy, qui avait vécu jusqu'alors uniquement occupé de chasser le loup et

de courtiser les jeunes fermières. Les paysans, qui le craignaient à cause de sa force et de son audace, l'aimaient pour sa franchise familière, sa gaieté et ses élans d'une brusque bonté. Il ne s'était jamais donné la peine d'être meilleur ni plus mauvais que le hasard ne l'avait fait. C'était un de ces hommes d'instinct, destinés à devenir populaires, parce qu'ils ont le bonheur d'avoir, à côté de chaque vertu, un défaut qui la rend visible aux yeux grossiers de la foule. Capables de mauvaises actions quand la passion les pousse, mais non d'une méchanceté, parce que la méchanceté suppose la corruption et le parti pris; natures cahoteuses qui plaisent comme les paysages accidentés et les arbres rugueux, par le seul charme de la vie et de la variété. Avant que la Révolution n'eût fait de Boishardy un chef de partisans, ses aventures amoureuses l'avaient déjà rendu célèbre dans les paroisses. C'était une sorte de Lovelace en sabots que l'on était sûr de trouver le dimanche aux danses et aux *pardons;* les autres jours, aux moulins, aux fours, aux fontaines, partout enfin où venaient les jeunes filles et où un pareil oiseleur pouvait tendre ses filets. Les mères le redoutaient, les maris pâlissaient en le voyant passer devant leurs seuils, et le curé de Brehand avait un jour prêché contre lui. On comprend combien une aussi mauvaise réputation devait lui attirer d'admiration ou d'envie (ce qui, après tout, n'en est que l'*envers*); il n'était paysan qui ne con-

nût M. de Boishardy ou ne voulût le connaître. La canonisation l'eût à peine rendu aussi célèbre. Cette popularité lui fut d'un grand secours lorsqu'il chercha à soulever les campagnes, et il ne tarda point à devenir le chef le plus redoutable de toute la Bretagne. Les embarras de la guerre civile n'avaient pu le faire renoncer à ses galanteries, mais en avaient forcément borné le cours ; le temps d'être inconstant lui manquait. Une nouvelle maîtresse exerçait d'ailleurs sur lui, depuis quelque temps, un empire absolu. Elle se faisait appeler madame Catherine ; mais sa fière beauté et son caractère altier l'avaient fait surnommer, parmi les chouans, *la Royale!* On la disait issue d'une noble famille d'Ille-et-Vilaine. Elle avait commencé, comme Boishardy, par déroger en amour, et ses aventures avec un jeune meunier de Redon avaient fait assez de bruit pour l'obliger à se réfugier près de Loudéac, où elle connut le chef royaliste. Elle le suivait parfois dans ses expéditions, exerçant sur toutes ses actions une surveillance jalouse à laquelle Boishardy se soumettait plus patiemment qu'on ne l'eût supposé. On devine combien l'accroissement de la chouannerie avait rendu notre commerce difficile. Toutes les relations étaient interrompues et les voyages presque impossibles. Il fallut nous borner à exploiter les villes les plus voisines, encore n'était-ce point sans danger. Une affaire m'ayant appelé à Lamballe vers la fin du mois de thermidor 1794,

je rencontrai, en sortant de l'auberge, notre ancien médecin, le citoyen Launay, que je n'avais point revu depuis ma visite à la Hunaudaie. Le temps n'avait rien changé à son caractère frondeur. Arrêté comme *feuillantiste* pendant le règne de Robespierre, il s'était fait jacobin depuis sa chute, et je le trouvai regrettant amèrement la *sainte guillotine*, dont il s'était si miraculeusement sauvé lui-même par le 9 thermidor. Le besoin de contredire était plus fort, chez cet homme, que le sentiment de sa propre conservation. Sa logique n'avait jamais aucune part au choix de ses opinions; il se ralliait aux minorités par malveillance, comme d'autres se rallient aux majorités par lâcheté. Peu lui importaient les subites conversions, pourvu qu'elles l'empêchassent de penser comme tout le monde. Pour lui, la raison, le devoir, la dignité, c'était l'opposition ! Il se faisait gloire de cette mauvaise nature, et appelait ce mécontentement perpétuel son *indépendance!* Il me parla longuement des excès commis par les chouans dans le pays, traita l'indulgence du nouveau gouvernement de trahison, et m'avertit que je ne pourrais me rendre sans les plus grands dangers à Lachèze, où j'allais.

— Grâce aux muscadins qui nous gouvernent, ajouta-t-il, nos campagnes ressemblent au grand désert, et l'on ne peut plus s'y risquer qu'en caravane. Du reste, voici le capitaine Rigaud; peut-être pourra-t-il te tirer d'embarras. — Un homme d'une quarantaine d'années

venait en effet de tourner la rue et s'avançait vers nous. Il portait une redingote militaire, blanchie par un long service, des sabots sans talons et un vieux feutre décoré d'un plumet tricolore. — Avez-vous un convoi pour Lachèze, capitaine? lui cria de loin le docteur.

— Je me rends moi-même demain à Loudéac avec un fort détachement, répondit l'officier. — Launay me prit par la main.

— Alors, vous m'emmènerez ce garçon?

— Volontiers, reprit Rigaud en me saluant; mais nous partons avant le jour.

— Baptiste se tiendra pour averti; seulement, rappelez-vous que vous m'en répondez, et n'allez pas me dire, à votre retour, comme ce feuillantiste de Caïn, que *je ne vous l'avais point donné à garder.*

— Ce que nous gardons le mieux n'est pas toujours à l'abri, répliqua le capitaine; personne ne peut répondre de personne, par le temps qui court : *Carpe diem quam minimùm credula postero.*— Launay se tourna vers moi.

— Je t'avertis, dit-il, que Rigaud a fait ses classes, qu'il déjeune de Cicéron, dîne de Virgile, soupe d'Horace, et qu'il parle latin comme un professeur de seconde, ce qui ne laisse pas de lui être singulièrement utile pour une guerre contre des Bas-Bretons.

— Plus utile que vous ne croyez, dit le capitaine, car je trouve dans mes études un calme qui vous manque.

Vous ne soupçonnez pas tout ce qu'une manie a de précieux, docteur ! Elle occupe comme une passion, et n'a aucun de ses tourments. Croyez-moi, puisque la vie n'est, après tout, qu'une voiture mal suspendue qui nous conduit à la mort, les sages sont ceux qui baissent les stores, sans songer au but ni aux cahots.

— Ni à se procurer des souliers, continua Launay en jetant un regard oblique sur la chaussure du capitaine. Celui-ci sourit sans répondre, et, nous saluant de la main :

— A demain, donc, citoyen, sur la place d'Armes, dit-il. Je m'inclinai, en promettant d'être exact, et il partit. Launay le regarda s'en aller, les bras croisés ; puis, haussant les épaules :

— Encore un pauvre diable né pour servir quarante ans son pays et pour mourir dans un coin avec des culottes percées ! murmura-t-il. Vois-tu, Baptiste, les gens simples et dévoués sont les bêtes de somme de la société : tant qu'ils marchent, on les charge ; quand ils tombent, on les écorche. Il n'y a que deux moyens sûrs pour faire son chemin ici-bas : être inutile ou être méchant. Les heureux sont ceux qui savent être l'un et l'autre. — Le rappel me réveilla le lendemain, et je me hâtai de me rendre à la place d'Armes, mon fusil de chasse en bandoulière. J'y trouvai le capitaine à la tête de sa compagnie et dans le même costume que la veille. Les cent cinquante grenadiers de l'Hérault qu'il commandait n'avaient conservé, comme lui, que quel-

ques parties dépareillées de leur uniforme. La plupart étaient coiffés de chapeaux de paille, relevés à la grenadière, vêtus de redingotes de toile à parements bleus, et chaussés de lambeaux de feutre ou de semelles ficelées, jouant le cothurne antique. A les voir ainsi, armés d'une carabine noircie, de sabres inégaux et de pistolets passés à une ceinture de corde, on eût dit une troupe de bandits, sans la fermeté régulière de leur marche, l'ensemble de leurs mouvements et je ne sais quelle visible habitude d'obéissance qui faisait encore reconnaître en eux le soldat; non pas celui que nous voyons aujourd'hui, rose, coquet, les mains gantées; mais le soldat d'alors, tanné par le soleil ou la brise, la barbe hérissée, toujours affamé, noir de poudre, et combattant avec l'acharnement des dieux d'Homère, pour un mot magique qu'il ne comprenait pas. A la suite des grenadiers marchait une troupe de volontaires, armés de fléaux et de faucilles; c'était la compagnie des moissonneurs, formée d'après un décret de la Convention, *pour couper et battre le blé des pays conquis.* J'avais pris, avec le capitaine, la gauche du détachement, et nous marchâmes quelque temps en silence à côté l'un de l'autre. Cependant le jour venait de paraître; la brise était tombée, et les oiseaux chantaient en secouant leurs ailes le long des haies vives. Mon compagnon me montra l'horizon, illuminé de toutes les splendeurs du soleil levant :

— Une aurore d'Italie, citoyen, dit-il en souriant : *Tithoni croceum linquens aurora cubile.*

— Je vois que Virgile vous est aussi familier qu'Horace, observai-je en souriant.

— Voilà vingt ans que je les repasse dans la création, répondit-il ; il n'est point d'image qui ne me rappelle un de leurs vers.

— Depuis votre arrivée ici vous devez vous rappeler aussi parfois ceux de Lucain ?

— Hélas ! oui, votre Bretagne est comme la robe sanglante du citoyen Jésus ; chacun en veut un morceau.

— Et vous n'entrevoyez point de terme à cette lutte impie ?

— Le moyen d'en espérer un, tant que les représentants et les généraux auront des plans contraires avec des pouvoirs égaux ? Chacun agit isolément et sans responsabilité. En cas de succès, tout le monde s'en glorifie ; en cas de revers, on ne peut accuser personne. L'armée républicaine est d'ailleurs trop peu nombreuse. J'ai vu, près de Vitré, une compagnie de grenadiers qui ne pouvait quitter ses baraques faute de vêtements ; à Fougère, les soldats affamés ont mis en délibération s'ils mangeraient les cadavres. Tout cela ne serait rien, s'il s'agissait de décider la question dans une bataille ; nous mènerions nos grenadiers au feu comme une bande de loups affamés ; tant qu'ils mâchent des car-

touches, ils ne sentent ni le froid ni la faim ; mais nous faisons ici une guerre des *Mille et Une Nuits*, et ce sont les arbres qui nous tirent des coups de fusil. Avons-nous le dessus, nous ne trouvons que des paysans qui labourent, des femmes qui filent, des enfants qui nous tirent leurs bonnets ; mais sommes-nous forcés de céder, chaque fossé produit un combattant, chaque touffe de genêt se change en ennemi ; il n'est point d'enfant, de femme ou de paysan qui n'ait pour nous une pierre ou une balle. Quiconque peut frapper donne son coup. Puis cette race de l'Ouest est patiente dans sa haine; il n'y a à espérer ni dans sa lassitude ni dans son découragement; elle a faim de *bleus*. – *Impastus stabula alta leo, ceu sœpe peragrans.* Tant qu'il restera ici de la poudre et des mousquets, la République ne pourra se dire victorieuse; aussi combattre ces hommes est-il inutile ; les tuer, barbare ; il faut les traiter à la manière des animaux indomptables, dont on rogne les ongles et lime les dents. Le capitaine finissait de parler, lorsqu'on vint l'avertir que les éclaireurs avaient découvert un champ de blé à quelques centaines de pas de la route. Il fit faire halte, prit cinquante grenadiers avec la compagnie des moissonneurs, et se dirigea vers l'endroit indiqué. Nous trouvâmes un champ de froment dont les maigres épis présentaient, de loin en loin, des touffes plus hautes et plus pressées, comme il arrive d'ordinaire dans les terres appauvries ou mal cul-

tivées. Mon compagnon jeta sur la moisson un regard scrutateur.

— *Timeo Danaos et dona ferentes !* dit-il en se tournant vers moi ; ces champs de blé sont, comme les champs de canne à sucre, des nids de serpents. Avant que les moissonneurs n'y mettent la faucille, fouillez-moi partout avec la baïonnette, mes braves. Une douzaine de grenadiers armèrent leurs fusils et se répandirent dans les blés par quatre côtés différents, en se dirigeant vers un point commun. Au bout de quelques instants nous les vîmes reparaître, traînant un paysan qu'ils avaient trouvé caché au milieu des épis. Le capitaine lui demanda son nom.

— Claude Perrot, répondit brièvement le paysan.

— Où demeures-tu ?

— A Quesnoy.

— Que faisais-tu dans ce champ de blé ?

— Je dormais. — Rigaud me regarda.

— Le drôle voudrait se faire passer pour un Catulle, dit-il : *Mollis in inculta sit mihi somnes humo.* Mais tes pareils, ajouta-t-il en se retournant vers Claude Perrot, ne font point d'habitude leur lit dans un sillon ; pourquoi ne dormais-tu pas chez toi ?

— Parce que chez moi les chouans m'auraient tué, comme ils ont fait de ma femme et de mon fils.

— Que dis-tu ?

— Oui, reprit le paysan dont le visage pâle s'anima

d'une expression de douloureuse terreur; M. Laroche[1] est venu il y a huit jours, j'étais au lit, malade du mauvais air; ils ont d'abord dit à la femme et à l'enfant qu'ils avaient faim; on leur a apporté tout ce qu'il y avait, ils ont mangé et bu; puis ils ont demandé où j'étais. « A Moncontour, » a répondu Marianne, qui avait peur pour moi. — Il sera encore allé vendre son grain aux *bleus*, s'est écrié un chouan. La femme a voulu nier. Laroche s'est levé rouge de colère : « Le compte de ton mari est fait, a-t-il dit; mais montre-nous d'abord où il cache ses écus. » La femme résistait, ils lui ont ôté ses sabots pour mettre ses pieds au feu; l'enfant a eu peur et a commencé à jeter des cris; alors elle les a menés à l'étable où était ramassé l'argent du loyer, et elle leur a tout donné. Ils ont encore bu un peu de temps, en parlant bas; enfin Laroche a fait signe d'emmener Marianne avec le petit, et ils s'en sont allés. J'ai alors voulu me lever pour les suivre, mais ils avaient fermé la porte; et, comme je cherchais à l'ouvrir, j'ai entendu tout à coup le chant du *Veni Creator* et une décharge ; c'étaient Marianne et mon pauvre enfant qu'ils venaient de tuer ! — A ces mots le paysan s'arrêta ; un frémissement douloureux agitait tous les muscles de son visage et des larmes coulèrent sur ses joues bronzées. Je n'avais pu retenir un cri d'horreur.

[1] Ce Laroche, ancien douanier, commandait une bande qui avait pris le nom de *Royal-Carnage*.

— Et les municipaux de Quesnoy n'ont point porté plainte au district? demanda le capitaine.

— Nos municipaux sont tous égorgés ou en fuite, répondit Claude.

— Ainsi il n'y a plus chez vous personne pour défendre les faibles et rendre justice?

— Personne!

— Que ne cherchez-vous alors un refuge dans les villes?

— Comment nous y nourrir? nous ne pouvons labourer les rues, nos bœufs ne peuvent brouter le pavé; le paysan a besoin de la campagne pour vivre comme le poisson de la mer.

— Et vous êtes forcés de quitter vos maisons tous les soirs?

— Oui : ceux des côtes montent sur des barques et vont passer la nuit à la cape; mais nous autres nous n'avons pour retraite que les taillis ou les blés.

— Ainsi, c'est dans ce champ que tu te cachais?

— Depuis près d'un mois.

— Tâche alors de trouver un nouvel abri, car nous sommes forcés de faucher ta chambre à coucher.

— Que voulez-vous dire?

— Regarde.—La main de Rigaud montrait les moissonneurs qui avaient entouré le champ et commençaient à faire tomber les épis sous leurs faucilles; Claude jeta un cri de surprise et de saisissement.

— Jésus ! Que font-ils là ? s'écria-t-il.

—Ils moissonnent pour le compte de la République.

— Mais ce blé m'appartient !

— A toi ?

— Et c'est le seul qui me reste, car les dragons de Moncontour ont fauché le reste en herbe pour les chevaux. Au nom de Dieu ! capitaine, dites qu'ils s'arrêtent. Je suis un patriote comme vous, puisque les chouans ont massacré les miens : bas les faucilles, citoyens ! bas les faucilles !

— Nous devons exécuter l'ordre du comité de salut public, observa Rigaud.

— C'est impossible ! s'écria le paysan, dont le désespoir semblait s'accroître à mesure que son champ se dégarnissait, nul ne peut donner un pareil ordre ; chacun a son droit et son bien.

— Vos paroisses sont assimilées aux pays conquis ; tout y est frappé de réquisition pour le service de l'armée ; il faut que le soldat vive.

— Et moi ? demanda Claude avec énergie.

— Toi, répondit le capitaine embarrassé, tu réclameras près de la République.

— Qui chargera du payement le geôlier ou le bourreau ? Non, cela ne peut être ; laissez à un chrétien ce que Dieu lui a laissé. Arrière ! vous autres ; cette moisson est à moi et nul ne peut y toucher ! arrière ! si vous n'êtes des lâches et des voleurs ! — Il s'était précipité

au milieu des moissonneurs en les repoussant et défendant son champ de ses deux bras ouverts, comme il eût défendu un ami. Vingt faucilles se levèrent aussitôt sur sa tête ; je courus à lui et je l'arrachai avec peine du milieu des soldats.

— C'est un chouan déguisé, criaient quelques voix.

— Il nous a appelés voleurs et lâches.

— Trois hommes de bonne volonté pour lui casser la tête.

— Il faut le pendre au premier arbre du chemin.

— Va-t'en, si tu tiens à la vie, dit Rigaud, qui connaissait ses grenadiers et comptait peu sur leur subordination.

— Des épis nés de ma sueur, reprit Claude en joignant les mains avec cette espèce d'amour religieux du paysan breton pour le blé qu'il a semé.

— Va-t'en, répéta le capitaine en le poussant vers l'entrée du champ. — Claude promena autour de lui des yeux désolés, et ramassant avec une douleur mêlée de rage son chapeau qu'il avait laissé tomber à terre :

— C'est bien, dit-il d'un accent profond, les royalistes m'ont tué ceux que j'aimais, et les *bleus* m'arrachent mon dernier morceau de pain. Puisqu'il n'y a de justice d'aucun côté, maintenant je saurai que c'est à chacun de se la faire. — Et étendant les mains vers les moissonneurs :

— Coupez, coupez le blé du pauvre ! continua-t-il ;

mais, aussi vrai que je suis chrétien, je redemanderai à d'autres ce qu'on m'enlève aujourd'hui. — Les soldats répondirent par des menaces et des huées; mais Claude ne parut point y faire attention, il promena un dernier regard sur la moisson déjà à demi fauchée, se croisa les bras sous son manteau de peau de chèvre et se retira lentement. Nous le suivîmes des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière les haies touffues.

— Encore un soldat de plus pour ces bandes ennemies de tout ce qui vit et de tout ce qui possède, murmura le capitaine. Nous ne pouvons subsister ici qu'en violant tous les droits, et chaque droit violé nous crée un implacable ennemi. Cette guerre tourne dans un cercle vicieux, citoyen; c'est un syllogisme sans issue, dont la conclusion rejette sans cesse la majeure. — Cependant le blé avait été coupé, lié en gerbes, puis chargé sur les chariots; le détachement reprit sa marche et nous arrivâmes à Moncontour. Le capitaine y laissa quelques-uns de ses moissonneurs pour battre le grain, et, après une heure de repos, on se remit en marche. A mesure que nous avancions, la campagne prenait un aspect plus désolé : les haies bordant le chemin avaient été récemment abattues, afin d'ôter aux chouans toute facilité pour leurs embuscades ; les champs en friche étaient couverts de hauts chardons brûlés par le soleil; à peine si l'on apercevait, de loin en loin, quelques sillons dont le chaume verdâtre an-

nonçait une moisson faite avant le temps, par besoin ou par crainte de rapine. Nulle trace de roues sur les chemins, nul chant de pâtres sur les collines, nul bruit de cloches à l'horizon. Les villages eux-mêmes semblaient abandonnés. Chaque maison était soigneusement close, chaque puits dégarni de sa corde et de ses seaux, chaque étable muette. Cependant la litière des *pourpris* était récemment foulée ; quelques cheminées fumaient encore, tout annonçait que la population était là il y avait à peine quelques instants, et qu'elle avait disparu tout entière d'un seul coup et comme par enchantement.

— Notre approche a été annoncée, me dit le capitaine, je ne saurais deviner comment, mais cette solitude le prouve. Il faut que ces rustres aient à leurs ordres les génies des airs ou qu'ils nous sentent comme le gibier sent les chiens. — Après nous être arrêtés de nouveau pour faucher un champ d'orge et quelques sillons de méteil, nous arrivâmes à Pleuguenas, où la troupe fit halte un instant. Le capitaine et moi en profitâmes pour parcourir le village, qui était désert comme tous les autres. Nous trouvâmes l'arbre de la liberté abattu, le drapeau tricolore déchiré et les affiches portant les armes de la République lacérées sur tous les murs. En passant près de l'église, nous aperçûmes pourtant une affiche qui était demeurée intacte ; c'était le décret du comité de salut public, annonçant

la formation de compagnies de guides destinées à abattre les ajoncs, bois et genêts qui bordaient les routes : au-dessous se trouvait l'avis suivant, écrit à la main en gros caractères :

« Nous promettons à quiconque abattra une haie ou un arbre pour les *bleus*, d'aller le fusiller dans les vingt-quatre heures jusque chez lui.

» Fait au camp des honnêtes gens.

» *Signé :* LAJOIE.

» TRANCHEMONTAGNE, *dit* DENIS. »

Rigaud et moi nous nous regardâmes.

— Comprenez-vous maintenant pourquoi aucun habitant ne s'est présenté pour la formation de ces compagnies? me dit-il en secouant la tête. Vous le voyez, les chouans opposent décret à décret, et c'est à eux qu'on obéit, parce que le danger de la désobéissance est plus prochain. Ainsi tout nous est ennemi par force ou inclination; nous sommes ici la représentation du démon! Quand on dit à l'enfant qui pleure : *voilà les bleus!* il se tait et se cache; les chiens nous connaissent et aboient à notre approche; tout nous trompe, nous fuit, ou nous repousse. Le moyen que nos soldats ne s'endurcissent pas contre de tels ennemis et ne rendent pas en cruauté ce qu'on leur donne en haine? La souf-

france les a d'ailleurs aigris : *infelix nescit amare.* — Nous arrachâmes l'avis signé par les deux chefs des *honnêtes gens*, Lajoie et Tranchemontagne, et nous continuâmes notre route vers Uzel, où nous arrivâmes à la nuit tombante. Les officiers municipaux étaient avertis et nous attendaient. Je laissai le capitaine prendre avec eux toutes les dispositions nécessaires pour le logement de la troupe, et je me rendis seul à l'auberge du *Cheval-Blanc*, dont je connaissais le propriétaire.

XLIX

MAÎTRE FLOCH LE MAQUIGNON — ATTAQUE DE CHOUANS

Maître Floch était un Normand qui réhabilitait à lui seul tous les descendants de Rollon, et dont les marchands de fil, les maquignons, les rouliers et les colporteurs ne parlaient jamais qu'avec une tendresse presque filiale. C'est qu'aussi nul ne savait, comme lui, les entretenir de leurs affaires, partager leurs espérances, consoler leurs désappointements. Sa mémoire était surtout merveilleuse ; il connaissait tous ses voyageurs par leurs noms, prénoms, surnoms, savait le

nombre de leurs enfants, les qualités de leurs montures, se rappelait s'ils se faisaient eux-mêmes la barbe, et lequel ils préféreraient, du lard en purée ou du mouton rôti. Le bonnet de coton sur l'oreille, le nez en l'air et le ventre en avant, papa Floch allait de l'un à l'autre, roulant, riant, raillant et trouvant moyen de plaire aux plus maussades. Aussi telle était l'affection dont il était entouré que pendant les plus mauvais jours de la Terreur, il ne s'était point trouvé une voix qui osât l'accuser; son républicanisme pouvait être douteux, mais son cidre était le meilleur du canton, son vin le moins cher, ses contes les plus réjouissants. Les patriotes d'Uzel avaient besoin de maître Floch comme les Parisiens de Talma ou de Dugazon. Couper cette tête, c'était décapiter la gaieté même; comment eût-on ri sans maître Floch; sans maître Floch qui eût donné à chacun un bon avis sur la conserve des fruits à l'eau-de-vie, ou le moyen de guérir les engelures; à qui maître Floch guillotiné profiterait-il autant que maître Floch vivant? L'aubergiste du *Cheval-Blanc* avait donc traversé la Terreur sans que l'on songeât à dénoncer sa bonne humeur : partout il était resté en dehors de la querelle; son hôtellerie était une sorte de terrain neutre où les différentes opinions venaient chercher le même amusement en buvant le même vin. Au milieu de cette sombre époque, la gaieté lui avait créé une sorte d'inviolabilité. Lorsque j'entrai, maître Floch re-

montait à grand bruit un tournebroche incrusté au coin de l'immense cheminée; il se détourna et poussa à ma vue une exclamation de joyeux étonnement.

— Eh! c'est M. Baptiste! s'écria-t-il, en portant la main à son bonnet; je savais bien, moi, qu'il n'était pas mort.

— Ni vous, maître, à ce que je vois.

— Ni moi, mon joli négociant. Il m'ont laissé la tête sur les épaules de peur de s'ennuyer après ma mort; mais vous n'êtes point venu à pied?

— Pardonnez-moi.

— Seul?

— Avec le détachement de Lamballe, dont le capitaine va me rejoindre.

— Ici?

— Ici. — Maître Floch fit un mouvement.

— Cela vous contrarie? demandai-je.

— Nullement, reprit-il avec embarras; mais tout manque dans le pays, et depuis quelques jours nous mangeons du pain noir.

— Depuis quelques jours nous n'en mangeons plus, observai-je.

— Mon cidre vient de finir.

— On s'en passera.

— Et je n'ai qu'un lit...

— Nous le partagerons... Le Normand se gratta l'oreille.

— Certainement, balbutia-t-il... si cela convient aux citoyens... mais j'ai peur qu'ils ne soient bien mal...

— Et le moyen d'être mieux! demandai-je. — Il releva le coin de son tablier, tourna son bonnet et parut hésiter un instant.

— La nouvelle auberge, au coin de la place, est bien fournie, hasarda-t-il enfin. — Je le regardai avec étonnement.

— C'est-à-dire que vous désirez vous débarrasser de nous, maître Floch! m'écriai-je. — Il voulut protester.

— Laissez, dis-je en riant; je devine vos raisons; vous craignez que le capitaine Rigaud ne ressemble à tant de ses confrères qui, après avoir mis la cave et l'office au pillage, partent en oubliant de régler; mais je vous réponds de celui-ci comme de moi-même. Dans ce moment, le capitaine entra.

— *Vale hospiti*, s'écria-t-il en saluant militairement maître Floch; voilà ma meute au chenil, le piqueur peut se reposer maintenant. — Il entr'ouvrit sa redingote poudreuse, s'essuya le front et chercha une chaise; l'aubergiste nous demanda si nous désirions quelque chose.

— Tout ce que tu auras, citoyen, répondit le capitaine; j'ai une faim de Suisse et une soif de trompette; deux verres, d'abord, et une bouteille de ce que tu voudras. — Maître Floch alla chercher ce qu'on lui demandait.

— *Vile potabis Sabinum cantharis*, continua le capitaine en se tournant vers moi; mais les vrais républicains sont plus habitués à la piquette qu'au vin de Falerne; trop heureux si nous trouvons ici une omelette au lard et le pain à discrétion. — Dans ce moment ses regards tombèrent sur le foyer, devant lequel tournait une oie dorée, dont la rosée succulente inondait, à chaque tour, de larges grillades placées au-dessous, dans un saucier de cuivre.

— Qu'est-ce que cela, citoyen aubergiste? s'écria-t-il en se levant; attends-tu donc ce soir un représentant du peuple ou quelque fournisseur?

— Je n'attendais personne, répliqua maître Floch, qui venait de rentrer.

— Personne, répéta le capitaine; alors, vive la République une et indivisible! Débroche et sers, mon brave; nous allons faire un repas digne de Lucullus.

— Pardon, balbutia le Normand; mais la volaille appartient à un voyageur qui l'attend pour son souper.

— Je m'y oppose! s'écria Rigaud; l'occasion est trop bonne pour la laisser échapper. Où est-il ce mangeur de volaille? que je lui fasse entendre raison. — Maître Floch allait répondre, lorsqu'une porte s'ouvrit au fond; un homme de petite taille, mais dont la large carrure annonçait une vigueur peu commune, parut tout à coup; à son aspect, l'aubergiste tressaillit.

— Qu'y a-t-il? demanda le petit homme d'un ton où

l'insouciance se mêlait à je ne sais quelle ironie hautaine ; ne demande-t-on pas à partager mon souper?

— En effet, balbutia maître Floch.

— Je n'ai jamais repoussé des hôtes, reprit l'inconnu en se tournant de notre côté ; les citoyens n'ont qu'à prendre la peine d'entrer, on ajoutera deux couverts. — Nous le suivîmes dans une petite chambre où la table était dressée, et il nous invita à nous asseoir. Il y eut pour le capitaine et pour moi un moment de léger embarras. La manière dont l'étranger avait prévenu notre demande nous rendait en quelque sorte ses obligés ; nous n'étions plus dans une auberge, mais chez lui. Le capitaine crut devoir se justifier en citant un vers de Phèdre sur l'audace que donnait la faim.

— Tu m'excuseras, citoyen, dit l'inconnu; mais le latin est une langue dont les maquignons font peu d'usage; j'en sais tout juste ce que m'en a appris le cordonnier de Vire, qui s'est chargé de trouver des noms romains pour ceux de notre section.

— Tu fais le commerce de chevaux? demanda le capitaine avec étonnement.

— De père en fils. Jean-Boromée Flaville, actuellement dit Caligula, et bourgeois de Vire, comme on s'exprimait autrefois.—Rigaud jeta sur lui un regard scrutateur. Il portait en effet le costume des maquignons normands : veste de velours, grandes guêtres de cuir, cheveux tressés à la postillonne et légèrement poudrés :

mais il n'avait ni les traits fins, ni l'œil transparent, ni cet accent d'une doucereuse lenteur, qui distinguent entre tous les *hommes du Nord;* c'était, au contraire, le visage brun, la tête carrée et la voix fermement accentuée du vieux Cambrien. Cependant maître Floch avait apporté le souper, et nous nous mîmes à table. En m'asseyant près du citoyen Flaville, mon coude heurta la crosse d'un pistolet, que sa poche entr'ouverte avait laissé sortir; il s'en aperçut, prit l'arme en souriant et la posa devant lui.

— Tu vois que je ne voyage pas sans précautions, citoyen, me dit-il; ceci est un passe-port dont personne ne conteste la signature.

— Mais qui ne te servira guère contre les balles des chouans, observa le capitaine.

— Barrère vient d'annoncer officiellement à la Convention qu'il n'y avait plus de chouans, dit le maquignon en se versant à boire.

— Ce qui n'empêche pas que nos convois ne soient attaqués chaque jour, ajouta Rigaud.

— C'est votre faute, reprit le Normand avec un flegme goguenard; on vous a offert cent moyens de pacification pour les départements de l'Ouest; que n'avez-vous adopté, par exemple, celui du général Guillaume?

— Quel est ce moyen?

— Vous ne connaissez pas le plan du général Guillaume! eh! vive Dieu! je pensais que l'armée républi-

caine l'aurait mis à l'ordre du jour. Le plan du général Guillaume, citoyens, consiste à former une armée de quatre-vingt mille hommes, dont chaque soldat aurait un certificat de civisme et une paire de souliers de rechange. On la diviserait en douze colonnes, qui marcheraient pendant huit jours par douze routes différentes, ayant en tête un général et un représentant en habits neufs. Chaque colonne laisserait en route ceux de ses hommes qui auraient des entorses ou des cors aux pieds, de manière à arriver, réduite de moitié, *aux Quatre-Chemins*, près de Saint-Fulgens. Là, on élèverait une pyramide, sur laquelle seraient gravés *les Droits de l'homme et les noms des amis de l'humanité*, le tout surmonté d'un grand bonnet phrygien; puis, autour de cette pyramide on bâtirait une ville ayant foires, marchés, des casernes pour six mille hommes, et qui recevrait le nom de *commune de l'Union*. Enfin, tous les chouans du pays seraient avertis qu'ils peuvent se présenter pour faire leur soumission; on leur distribuerait des cartes de sûreté, et le pays serait pacifié[1]. Nous ne pûmes nous empêcher de rire de cet étrange projet de pacification.

— Il y a, en outre, ajouta le maquignon, le plan du citoyen Ricard, qui consiste à semer les fourrés de trappelles et de piéges à loups; ou celui de la Société

[1] Ce plan avait été sérieusement proposé.

populaire d'Erné, qui conseille la formation d'un bataillon de chiens patriotes, dressés à la chasse des chouans. La seule chose qui m'étonne, c'est que l'on n'ait pas encore proposé de les prendre à la ligne ou au gluau. — La conversation continua sur ce ton. Le citoyen Flaville était libre et railleur dans ses paroles, mais, du reste, joyeux compagnon. Il parla en connaisseur des paroisses qui produisaient le meilleur cidre, les plus jolies filles et les plus beaux chevaux, interrogea le capitaine sur la force de son détachement, la route qu'il voulait suivre, l'heure à laquelle il devait partir, et lui donna quelques bons conseils sur les précautions à prendre. Comme nous allions nous lever de table, maître Floch entra en annonçant qu'un municipal, le citoyen Durmel, demandait à parler au capitaine. Il me sembla que le maquignon tressaillait à ce nom.

— Qu'il entre, dit Rigaud. Et se tournant vers nous : — Vous allez voir un homme curieux, continua-t-il; un cœur de lièvre sous le plumage d'un paon. Écoutez, c'est lui qui fait tout ce bruit!... Il a toujours l'air de battre la charge pour annoncer sa venue. — Nous entendions, en effet, de grands éclats de voix, des jurements et le cliquetis d'un sabre de cavalerie traînant sur les dalles. Tout à coup la porte, qui était demeurée entr'ouverte, fut poussée brusquement, et un homme grand et maigre, tout bariolé de cocardes et d'écharpes

tricolores, parut sur le seuil... Mais, à peine ses yeux eurent-ils rencontré ceux du marchand de chevaux, qu'il fit un bond en arrière. Celui-ci s'avança vers lui en souriant :

— Eh bien, compère, dit-il, tu ne t'attendais pas à me trouver ici... C'est un coup du sort. Je comptais te faire une visite après souper.

— A moi ! s'écria le municipal, qui devint pâle.

— Ne sommes-nous pas de vieilles connaissances ?... car j'espère que tu ne me gardes pas rancune de notre brouillerie ? Tu veux que nous restions amis ?

— Certainement ! certainement ! balbutia le municipal.

— A la bonne heure ! Dis alors aux citoyens ce que tu as à leur dire, puis j'irai te reconduire chez toi. — En parlant ainsi, le maquignon prit le pistolet qu'il avait laissé sur la table, et l'arma avec une sorte d'insouciance nonchalante, comme s'il eût seulement voulu en essayer la batterie. Le capitaine, qui avait tout suivi de loin, attira à l'écart l'officier municipal :

— Connais-tu réellement cet homme? lui demanda-t-il à demi-voix.

— Je le connais, répondit Durmel.

— Il fait le commerce de chevaux?

— Oui... de chevaux.

— Et tu es sûr qu'il n'est point dangereux?

— Sûr.

Le municipal avait fait toutes ces réponses les yeux fixés sur le Normand.

— Dépêchons, Durmel, dit celui-ci, qui continuait à jouer avec son pistolet. Le grand homme maigre chercha vivement dans sa poche un papier qu'il remit à Rigaud ; c'était le reçu des blés que celui-ci avait amenés à Uzel et devait y laisser. Le maquignon s'approcha alors de nous, et, s'adressant au capitaine :

— Au revoir, citoyen, dit-il ; nous parcourons trop le pays tous deux pour ne pas avoir l'occasion de nous revoir.

— La chose vous sera facile, répondit Rigaud sèchement, je marche toujours au soleil.

— Moi, je cherche l'ombre lorsqu'il fait chaud, répondit ironiquement maître Flaville ; mais on peut se reconnaître de loin. Bon voyage et bonne chance.

Puis, se tournant vers le citoyen Durmel, il passa familièrement un bras sous le sien et l'entraîna hors de la chambre. — Le capitaine le regarda sortir.

— J'ai idée que ce maquignon-là fait plus souvent usage de ses pistolets que de sa cravache, dit-il d'un air pensif.

— Le citoyen Durmel a pourtant l'air de le connaître, observai-je. — Il secoua la tête.

— Possible, dit-il, mais j'y ai été pris tant de fois, que je ne me fie plus à rien dans votre pays de Satan. *Tranquillas etiam naufragus horret aquas.* Le lendemain

matin nous quittâmes Uzel avant le jour, nous dirigeant vers Saint-Caradec. Les éclaireurs, lancés des deux côtés de la route, ne nous précédaient que de quelques pas et côtoyaient le chemin sans les précautions attententives qui leur étaient ordinaires. Nous venions de dépasser le carrefour où la route de Saint-Caradec se sépare de celle de Langast, lorsqu'un coup de feu partit derrière nous. Presque au même instant, comme à un signal donné, la fusillade retentit des deux côtés du chemin; plusieurs hommes tombèrent et il y eut un moment de confusion. Cependant, sur l'ordre du capitaine, les grenadiers se séparèrent par pelotons et ripostèrent en cherchant à regagner le carrefour, où l'ennemi ne pouvait nous attaquer sans se montrer; mais le feu des chouans s'étendait déjà sur toute la ligne ; les balles pleuvaient des deux côtés du chemin dans nos rangs, qui commençaient à s'éclaircir. Rigaud nous cria de nous *égayer :* nous nous débandâmes aussitôt, essayant de franchir les fossés derrière lesquels se cachaient les chouans; mais, repoussés par la fusillade, nous courûmes au carrefour, où le capitaine nous fit reformer nos rangs. Jusqu'alors l'ennemi avait gardé le silence; pas un bruissement dans les feuilles, pas un cri d'appel ou de commandement !... la fusillade elle-même cessa subitement. Nous nous regardâmes avec surprise, ne pouvant comprendre ce qui se préparait. Il y eut une pose terrible. Tout à coup, la

cornemuse retentit à droite, à gauche, en arrière, en avant!... à ce signal, les chouans se levèrent de tous côtés avec de grands cris; nous étions entourés. A cette vue, une rumeur de saisissement se fit entendre dans notre troupe; mais elle s'éteignit presque aussitôt: nous venions tous de comprendre que notre perte était imminente et certaine. Chacun chercha ses cartouches, serra son arme et se prépara à bien mourir. Profitant du large espace qu'offrait le carrefour, le capitaine nous avait fait former en carré derrière les chariots. Il nous recommanda de ménager notre poudre, de ne tirer qu'au commandement, et de nous conduire de manière à ce qu'on ne nous prît pas pour une compagnie du bataillon de l'*Unité*[1]. Il vint ensuite prendre sa place près de moi, et nous attendîmes, la main sur le bassinet. Cependant, les royalistes avaient quitté leur embuscade et marchaient sur nous dans toutes les directions. On voyait, aux premières lueurs du crépuscule, ce cercle noir et mouvant se resserrer de plus en plus autour de notre faible troupe. L'ennemi avançait sans tirer, comme s'il eût voulu nous égorger à bout portant et d'un seul coup. Le capitaine se tourna vers moi:

— *Moriturus te salutat*, dit-il avec un calme sourire.

— Les chouans n'étaient plus qu'à quelques pas; tous les fusils, comme par un instinct commun, se sou-

[1] Bataillon dont la lâcheté était proverbiale en Vendée.

levèrent. Dans ce moment, des cris lointains retentirent, l'ennemi s'arrêta avec une hésitation troublée; un bruit de chevaux et de coups de feu venait de se faire entendre sur la route de Langast.

— Les *bleus!* les *bleus!* répétèrent les chouans. — Ils n'avaient point achevé, que le cercle qui nous entourait se rompit, et un détachement de dragons parut, sabrant l'ennemi. En nous apercevant, les cavaliers républicains poussèrent un hourra de joie et galopèrent à nous.

— Il était temps, Populus! s'écria le capitaine, qui reconnut l'officier commandant les dragons.

— Comment, c'est toi, latiniste, dit Populus en faisant un geste de la main.

— A charge de revanche, mon Romain.

— *Amen*, répondit l'officier; et il repartit avec ses dragons à la poursuite des chouans. —Mais ils avaient déjà regagné les champs. Les plus hardis tiraillèrent encore environ un quart d'heure derrière les haies, puis tout se tut; le jour était venu. Populus nous rejoignit avec sa troupe et nous aida à faire l'inspection du champ de bataille. Nous trouvâmes une dizaine de morts et le double de blessés. Les plus maltraités furent placés dans les chariots, les autres montèrent en croupe des dragons, qui prirent avec nous le chemin de Loudéac. Le jour venait de se lever, et les six ou huit cents hommes qui nous entouraient un quart d'heure

auparavant, avaient disparu comme s'ils fussent tous rentrés sous terre. De loin en loin, seulement, un paysan traversait la bruyère, sa faucille sur l'épaule, ou recouvrait de gazon la clôture d'un champ en friche.

— Vous voyez ces drôles qui nous regardent passer la bouche ouverte, dit Rigaud; interrogez-les, ils n'auront même pas entendu les coups de fusil que l'on vient de tirer; c'est tout au plus s'ils savent qu'il y a des choüans dans le pays : mais fouillez bien les haies, et vous y découvrirez leurs carabines anglaises; prenez leurs mains, et vous les trouverez noires de poudre. Leur réapparition n'est qu'une ruse, leur sécurité de l'audace ! La guerre ici est un vrai drame à travestissements. Quand vous croyez mettre la main sur un chouan, vous trouvez un laboureur paisible, et, à peine avez-vous tourné le dos que le laboureur est redevenu chouan. C'est pour avoir regardé comme anéantis des ennemis dispersés que nos généraux ont annoncé tant de fois la destruction des armées royalistes. — Nous arrivâmes de bonne heure à Loudéac, où le détachement s'arrêtait. Je pris congé du capitaine et je continuai seul jusqu'au village de Lachèze. Les affaires qui m'y appelaient me retinrent assez tard pour que je me visse forcé d'y passer la nuit. Malheureusement l'unique auberge du village était un cabaret dont le maître me regarda d'un air étonné quand je lui demandai à sou-

per; mais ce fut bien autre chose lorsque je parlai de coucher. La maison entière n'avait qu'une pièce où se trouvait un seul lit clos pour le cabaretier; je le décidai cependant à me le céder moyennant un assignat de dix livres, et je me couchai.

L

RÉUNION DE CHEFS DE BANDES — MARCHE DES CHOUANS DANS LA CAMPAGNE

Je ne puis dire depuis combien de temps j'étais endormi, lorsqu'un bruit de voix me réveilla en sursaut; je me rapprochai du mur, en ramenant les couvertures sur mes oreilles, espérant me rendormir; mais les voix s'élevaient de plus en plus, mêlées à un cliquetis de verres et à des rires bruyants! La porte du lit, que j'avais fermée, m'empêchait d'apercevoir les visiteurs importuns qui venaient ainsi troubler mon sommeil; je me soulevai sur le coude avec un grondement de mauvaise humeur et j'approchai l'œil de l'une des ouvertures en trèfle percées à mon chevet; mais à peine eus-je jeté, vers le foyer, un regard à moitié endormi, que je me redressai épouvanté. Quatre chouans, por-

tant la cocarde noire, étaient assis devant la table, leurs fusils entre les genoux. L'un d'eux tenait à la main des papiers qu'il parcourait. Au bruit que fit l'aubergiste en apportant un nouveau *pichet* de cidre, il leva la tête, et je reconnus maître Claude Flaville, le maquignon d'Uzel !

— Avez-vous les listes de Meslin et de Bréban, commandant? demanda un des chouans, reconnaissable à son chapeau de feutre, surmonté d'un panache vert.

— Je les tiens, répondit-il.

— Et combien de nouveaux enrôlements?

— Voici. — Et il lut à demi-voix. — Enrôlés depuis le 8, au prix de deux livres par jour, avec promesse de trois livres dès l'entrée en campagne. *Chasse-Bleus*, *la Bécasse*, *la Volonté*, *Fleur-de-Chêne*, *Marche-à-Terre*, *Commode*, *l'Amoureux*.

— Trop peu, observa d'un ton bref et saccadé un troisième chouan au visage bourgeonné et à l'œil couvert ; il faut que toutes les paroisses se lèvent comme en Vendée. Tuez les bœufs des retardataires, et allumez une botte de foin sous leurs toits ; tous marcheront.

— Oui, dit Flaville ; mais aussi, à la première épreuve, tous jetteront là leurs fusils pour prendre en main leurs sabots.

— Vous n'avez aucune nouvelle d'*Obéissant*[1]? de-

[1] Nom de guerre de Cormatin.

manda le quatrième interlocuteur, qu'à sa voix frêle et son parler nonchalant il était facile de reconnaître pour un gentilhomme étranger au pays, et plus accoutumé aux causeries de salon qu'aux commandements en plein air.

— *Serviteur* et *Coco*[1] en ont reçu, répondit le maquignon.

— Eh bien?

— Pitt promet des fusils, de la poudre et des vestes rouges pour nos paysans. Avec des vestes rouges et des plumets, nous les mènerons au feu comme à la danse; ceux qui tomberont seront heureux d'arriver avec un habit neuf en paradis. — Le petit chouan à la voix grêle secoua la tête.

— Tant qu'on ne vous débarquera point ici une armée d'émigrés, il n'y a rien à espérer, dit-il; vos Bretons sont des sauvages dont on ne peut se faire entendre. Ce qui vous manque avant tout, messieurs, ce n'est ni la poudre ni l'argent, ce sont des hommes bien nés pour vous commander.

— Ne craignez donc rien, s'écria Flaville ironiquement, ils viendront dès qu'il n'y aura plus de coups à recevoir.

— Reste à savoir si nous en voudrons alors, dit brusquement l'homme à la face bourgeonnée. — Le jeune gentilhomme le regarda avec hauteur.

[1] Noms de guerre de Chantereau et de de Labourdonnaie.

— Vous oubliez que la noblesse a ses droits, observa-t-il; le roi saura récompenser les services de tout le monde; mais la première condition, pour le retour au bon ordre, est de l'établir parmi vous, en donnant à chacun la place à laquelle son rang l'appelle. Il y a ici une confusion que l'émigration ne peut tolérer plus longtemps. L'armée royaliste est aussi républicaine que celle des *bleus*. Les gardes-chasses s'y sont faits les égaux de leurs maîtres, et vous avez des colonels nés pour être sergents recruteurs.

— Comme moi, par exemple, monsieur le vicomte? demanda le chouan en ricanant.

— Comme vous, mon cher, répondit le gentilhomme avec un sang-froid impertinent.

— Que les émigrés viennent donc nous arracher nos commandements! s'écria le gros homme qui se leva les poings fermés; venez-y, vous tout le premier, si vous l'osez.

— Monsieur... dit le noble avec hauteur.

— Allons, la paix! s'écria Flaville. Le vicomte n'a point, que je sache, mission du roi pour distribuer les grades dans l'armée; et toi, Benedict, mon brave, sois bon enfant et laisse dire. Il est temps que tu partes; d'ailleurs, on t'attend. — Le chef de bande voulut répliquer; mais, sur un geste du maquignon, sa voix s'éteignit comme le grondement d'un chien irrité auquel son maître impose silence. Il vida son verre, se

leva lentement, examina l'amorce de son fusil, puis se tournant vers le chouan au panache vert :

— Viens-tu, Bail? demanda-t-il brusquement.

— Où cela?

— A la forêt de Lorges. — Bail se leva; tous deux jetèrent leurs fusils sur l'épaule, souhaitèrent le bonsoir à Claude et sortirent. Lorsqu'ils furent partis, celui-ci se tourna vers le vicomte, qui jouait avec son verre d'un air boudeur.

— Vous avez eu tort, monsieur, dit-il sérieusement; vous venez de blesser ces hommes qui sont nos meilleurs chefs de bande et dont nous avons besoin.

— En vérité, répondit l'émigré, j'ignorais que MM. Bail et Benedict fussent tellement indispensables au salut de la monarchie... J'ai le malheur de ne point savoir m'encanailler. — Flaville regarda le jeune homme.

— M. le vicomte y met de la modestie, dit-il, car, si je ne me trompe, il fréquentait, à Coblentz, la plupart des mousquetaires émigrés.

— Les mousquetaires sont gentilshommes, monsieur, répliqua le jeune noble sèchement.

— Ce qui les dispense d'être autre chose!

— Ils ne se dispensent pas au moins de soutenir leurs droits. — Flaville haussa les épaules; il y eut un court silence.

— Mais, reprit tout à coup le vicomte, j'ignorais

que vous fussiez aussi bien instruit de ce qui se passe à Coblentz... Je ne me rappelle point avoir eu l'honneur de vous y voir. — Claude rougit légèrement.

— En effet, dit-il; je n'ai point passé le Rhin.

— Et vous avez agi prudemment, reprit le vicomte d'un ton d'indifférence; l'air est malsain en Allemagne; j'ai moi-même un cousin qui a refusé d'émigrer, et auquel nous avons envoyé une quenouille de Gand. — Flaville tressaillit.

— Ne m'en auriez-vous point aussi, par hasard, apporté une, monsieur le vicomte? demanda-t-il.

— Ma foi non, répondit le jeune homme avec un rire impertinent. — Claude le regarda fixement.

— Il fallait le faire, monsieur, dit-il d'un accent contenu; car ici les quenouilles se changent en épées; ici, nous avons mieux aimé défendre la monarchie que de l'abandonner. — Et comme le vicomte voulut l'interrompre :

— Oh! je sais ce que vous allez me dire, s'écria-t-il impétueusement, je sais ce que l'émigration pense de nous et quels sont ses projets! Quand nous aurons réussi, nous autres pauvres gentilshommes de campagne, à refaire un coussin de trône avec notre peau, les fidèles arriveront pour réclamer leurs droits. Puisaye m'en a averti; les grands seigneurs de Gand nous considèrent comme des laquais qui gardent leurs places au spectacle; les plus pressés nous arrivent déjà, avec

des brevets de colonels et des pistolets de poche, pour conquérir la France; mais quelles que soient leurs prétentions, ils feront sagement de se rappeler qu'ils ne peuvent rien être ici qu'avec notre permission et par notre volonté.

— C'est-à-dire, dit le gentilhomme en se levant, que moi, qui suis un de ces colonels, je dois attendre qu'il vous plaise de reconnaître le titre accordé par Sa Majesté?

— Et que vous ayez prouvé que vous en êtes digne. — Le vicomte se leva.

— Je ne permets à personne un tel doute, dit-il avec hauteur.

— Aussi n'ai-je point attendu que vous me le permettiez.

— C'est alors une insulte dont j'ai droit de vous demander raison.

Flaville haussa les épaules.

— Aucun de nous n'a besoin d'accepter un duel pour prouver son courage, monsieur le vicomte, dit-il avec un sourire de dédain. L'émigré fit un geste d'emportement qu'il réprima aussitôt.

— Pardon, dit-il ironiquement; je crois toujours parler à des gentilshommes, et j'oublie que les lois de l'honneur ne sont pas ici plus en usage que celles de la loyauté. Quoi qu'il en soit, monsieur, j'en appellerai aux royalistes, et ils verront jusqu'à quel point ils doi-

vent continuer d'obéir à un chef qui n'obéit plus lui-même aux ordres du roi.

— Faites, répondit Claude ; mais priez le ciel surtout qu'aucun ne vous écoute, car si vous détournez un seul homme de l'obéissance qu'il me doit, aussi vrai qu'il y a un Dieu, je vous fais fusiller, votre brevet de colonel sur la poitrine.

— Vous? s'écria le vicomte, je vous en défie!

— Essayez...

— Eh bien, soit! dit le jeune homme en remettant son chapeau; aussi bien, les paroles sont inutiles. Nous nous reverrons, monsieur de Boishardy.

— Dieu vous en garde, monsieur le vicomte! — L'émigré lui jeta un regard dédaigneux, saisit son fusil et sortit. J'avais suivi toute cette scène avec une curiosité mêlée de terreur; et, bien avant que le vicomte n'eût nommé le prétendu maquignon, je l'avais reconnu à son langage. Mais, quoi que j'eusse entendu dire de la générosité de Boishardy, j'étais peu rassuré sur les suites de cette aventure. Je venais, en effet, d'assister à des débats qu'il avait tout intérêt à tenir secrets, et si j'étais aperçu je pouvais craindre qu'il ne trouvât prudent de me condamner pour toujours au silence. Le plus sûr était de ne point se montrer. Je demeurai donc immobile, retenant mon haleine et espérant qu'il se déciderait enfin à quitter le cabaret. Mais que l'on juge de mon épouvante, lorsque je le vis s'approcher du lit

et ôter sa veste de velours. L'aubergiste, qui venait de rentrer, ne parut pas moins saisi.

— Est-ce que mon maître veut se coucher? demanda-t-il d'une voix troublée.

— Pourquoi non? répondit Boishardy en délaçant ses brodequins.

— Ne craint-il pas les rondes des bleus?...

— Le village est bien gardé, et tu feras sentinelle. — Le cabaretier se tut; il y eut une pause.

— Mon maître dormirait mieux chez Clérot, reprit-il enfin d'une voix hésitante. — Boishardy leva la tête, regarda le lit fermé, puis le paysan, qui baissa les yeux.

— Il y a quelqu'un couché là, dit-il en saisissant vivement son fusil. L'aubergiste recula. — Qui est-ce? réponds, malheureux!

— Un voyageur, balbutia le paysan.

— Son nom?

— Il ne me l'a point dit. — Le chouan arma son fusil et fit un pas vers le lit; je l'ouvris brusquement.

— C'est une vieille connaissance, maître Flaville, dis-je en avançant la tête. Le prétendu maquignon me regarda un instant, puis partit d'un éclat de rire.

— Dieu me damne! c'est mon convive d'Uzel, s'écria-t-il.

— Lui-même.

— Et qu'avez-vous fait de votre capitaine

— Il est resté à Loudéac.

— Le ciel le conserve; je le retrouverai.

— Vous avez déjà eu, à ce qu'il me semble, une chaude entrevue au Carrefour? — Boisbardy sourit.

— Je vous y ai vu, dit-il.

— En effet.

— Avec un fusil de chasse dont vous vous serviez fort bien... Qu'en avez-vous fait?

— Le voici.

— Précaution prudente, dit le chouan en plongeant un regard perçant dans l'obscurité du lit clos; mais si vous le permettez, citoyen, Pierre le gardera et je prendrai sa place près de vous. Voilà trois nuits que je n'ai dormi; vous êtes trop bien élevé pour refuser une part de votre *ballin* à qui vous a donné une part de son souper. — La moindre hésitation eût eu mauvaise grâce; je passai mon fusil au cabaretier et déclarai que j'allais céder la place; mais Boisbardy refusa, et comme j'insistais :

— Votre politesse n'est-elle point de la défiance, citoyen? demanda-t-il avec quelque vivacité.

— Si vous le croyez, je reste, répondis-je.

— Et vous faites bien, dit-il avec une grâce sérieuse que je ne lui avais point encore vue, car mon frère ne serait pas plus en sûreté à mes côtés. Vous pouvez dormir aussi tranquillement que je vais dormir moi-même, monsieur; vous êtes sous la garde de mon honneur. — Il était monté près de moi; nous partageâmes fraternellement l'espace et la couverture; il me souhaita le

bonsoir, et sa respiration bruyante m'avertit bientôt qu'il était endormi. Ma position était trop singulière pour ne point me causer une sorte d'inquiétude fiévreuse et involontaire. Je demeurai longtemps éveillé, sans oser faire un mouvement ni pousser un soupir. Enfin, pourtant, la fatigue l'emporta, mes yeux se fermèrent et je m'endormis à mon tour. Je fus réveillé par la voix de mon camarade de lit; je me redressai en sursaut; il était déjà levé.

— Eh bien ! demanda-t-il, comment avez-vous passé la nuit?

— Mal, répondis-je. — Il éclata de rire.

— Décidément, la république et la monarchie ne peuvent être à l'aise sous la même couverture, dit-il; mais debout, citoyen, le déjeuner vous attend. — L'aubergiste venait, en effet, d'apporter du pain noir, du cidre et un morceau de lard rance. Je me hâtai de m'habiller et de m'approcher de la table. Boishardy me montra un escabeau vis-à-vis de lui.

— Asseyez-vous là, dit-il, et causons en déjeunant. Je suis fâché que le capitaine ne soit pas des nôtres; il nous parlerait latin, et je lui indiquerais quelque nouveau moyen de faire cesser la chouannerie.

— Elle cessera le jour où vous désirerez la paix, observai-je.

— La paix, répéta Boishardy en haussant les épaules, qui vous dit que les royalistes ne la désirent point?

Croyez-vous donc que nous fassions la guerre par passe-temps? Si nous vivons comme des bêtes fauves, creusant notre tanière dans les bois, pillant les convois qui passent et tuant les bleus, c'est qu'on a brûlé nos demeures, fauché nos blés, égorgé nos familles. La cocarde noire que nous portons est moins un signe de parti que de douleur; nous sommes en deuil de toutes nos joies perdues, et il ne faudrait point nous appeler une armée de royalistes, mais une armée de désespérés. Vous nous parlez de paix maintenant, parce que vous avez commencé à sentir nos morsures; mais quelles réparations nous accorderez-vous pour le passé? quelles garanties pour l'avenir? Est-il une transaction possible entre ceux qui ont tout perdu et ceux qui ont tout pris?

— Qu'en savez-vous, tant que vous ne l'aurez pas essayé? répliquai-je. Voulez-vous véritablement la paix? dites-le, et les patriotes, qui la veulent comme vous, viendront en discuter les conditions. Songez, d'ailleurs, aux résultats de la lutte que vous avez entreprise : vaincus, vous supporterez seuls tout le poids de votre défaite; vainqueurs, c'est à d'autres que profitera le succès. Vous le savez, car vous l'avez dit hier à ce vicomte dont l'orgueil vous a indigné. Il vous a accusé d'être presque aussi républicain que nous-mêmes, et il avait raison; à votre insu vous avez tous nos instincts. Si le parti que vous défendez aujourd'hui recouvrait la

puissance, vous seriez le premier à vous révolter contre ses iniquités et ses priviléges. Chouans et bleus combattent pour deux mots différents, mais, au fond, pour une même chose : l'*indépendance!* Ce que vous avez droit de vouloir, ce que vous désirez véritablement, c'est la sûreté pour vos biens et vos personnes; le respect pour vos croyances, et tout cela on peut vous le donner; tout cela, nous le désirons comme vous. — Mon compagnon écoutait avec attention; je crus avoir trouvé le joint de cette âme mobile et fière. — Nous ne sommes point aussi ennemis que vous le croyez, repris-je. Renvoyez vos paysans à leurs charrues, nos soldats rentreront dans leurs cantonnements, et vous verrez cette grande fureur tomber des deux côtés! C'est le combat journalier qui donne goût à la guerre. Voyez plutôt : hier, vous m'auriez tué au premier coin de route; aujourd'hui, nos choquons nos verres et nous causons presque comme des amis : c'est qu'hier vous n'auriez vu que ma cocarde, tandis qu'aujourd'hui vous avez entendu ma voix et échangé la parole avec moi! Croyez-le bien, monsieur, il y a quelque chose de plus puissant que les préjugés des partis, c'est l'entraînement de tous les fils d'Adam l'un vers l'autre. Les haines politiques sont des erreurs d'optique de l'esprit : de loin on voit seulement l'idée, et l'on déteste l'homme qui la défend; mais, en approchant, l'homme reparaît et l'idée devient un habit qu'on lui pardonne. Ce sont

les natures et non les opinions qui font les irréconciliables ennemis. — Boishardy fut un instant sans répondre; on eût dit que mes paroles l'avaient ébranlé.

— Il y a du vrai dans tout cela, reprit-il d'un ton pensif; mais sais-je même si les chefs républicains consentiraient à la trêve indispensable pour s'entendre?

— N'en doutez pas; tout le monde est fatigué d'une guerre odieuse, et les colères sont usées. Je connais le général Humbert; faites-lui des propositions, je les porterai moi-même.

— Il faudrait consulter les autres chefs.

— Qui vous en empêche?

— Écoutez, reprit-il après avoir réfléchi, plusieurs d'eux se réunissent aujourd'hui même au *placis;* si je vous y conduisais, jurez-vous de n'en point abuser?

— Sur l'honneur.

— Alors, c'est dit! s'écria-t-il en se levant; partons. — Il alla prendre son fusil, me remit le mien, et nous sortîmes. J'éprouvai quelque surprise de la facilité avec laquelle mes avances avaient été accueillies; mais j'attribuai cet empressement à la lassitude d'une lutte sans issue, peut-être au dépit. J'appris plus tard que ma proposition avait prévenu les désirs de Boishardy, qui cherchait les moyens de traiter d'une suspension d'armes, nécessaire au parti royaliste pour se fortifier. Nous trouvâmes dans le cimetière, au milieu du village, une vingtaine de chouans qui nous attendaient.

A notre approche, ils portèrant la main à leurs chapeaux, entourés, pour la plupart, de médailles, de chapelets bénis et d'images de saints. Mon compagnon appela l'un d'eux par le nom de *Fleur-d'Épine*, et l'entretint quelque temps à l'écart; il fit ensuite un signe. Tous les paysans prirent leurs fusils, dont ils avaient enveloppé la batterie dans un mouchoir, pour les garantir de la rosée de la nuit, et nous nous dirigeâmes à travers champs vers la Prenessaye. Boishardy marchait en tête avec moi, et les chouans suivirent sans ordre, à quelques pas l'un de l'autre, le fusil sous l'aisselle et dans un profond silence. Trois d'entre eux étaient partis en avant, sans armes et la faux sur l'épaule, comme des gens qui se rendent au travail. Nous allions atteindre la route conduisant de Saint-Meen à Loudéac, lorsqu'un sifflement aigu et prolongé se fit entendre. La troupe s'arrêta brusquement et prêta l'oreille ; le même sifflement retentit de nouveau, mais avec des modulations différentes.

—C'est un convoi, dit Boishardy rapidement ; à vos postes, mes gars ! — L'ordre, donné à demi-voix, circula de proche en proche ; les chouans se glissèrent silencieusement le long des haies qui bordaient la route et disparurent comme par enchantement. J'étais resté seul, assez embarrassé de ma position et fort inquiet de ce qui allait se passer; je courus vers une ouverture de la haie. De l'autre côté du chemin se trou-

vait celui des éclaireurs dont le sifflet nous avait avertis; il paraissait fort sérieusement occupé à réparer une brèche faite au fossé. Du côté de Saint-Meen s'avançait, au milieu de tourbillons de poussière, le convoi annoncé : c'était un troupeau de bœufs, conduit par quelques soldats du bataillon de la Côte-d'Or, récemment arrivé en Bretagne. Ils marchaient sans défiance, le fusil sur l'épaule, riant, causant haut et chantant. La tête du convoi allait passer devant le champ occupé par la troupe de Boishardy, lorsque je sentis la main de ce dernier se poser sur mon épaule. Je me détournai vivement :

— Au nom du ciel! n'attaquez point, m'écriai-je; songez au motif qui nous conduit à la Prenessaye, et ne rendez pas un rapprochement plus difficile par de nouveaux meurtres.

— Mes gars ont ordre de ne point tirer, répondit-il; mais, attention! les voici qui mettent leurs museaux hors du terrier. — Les chouans venaient en effet de s'élancer brusquement sur la route; et, avant que les soldats eussent pu se mettre en défense, ils furent entourés, saisis et désarmés. On conduisit à Boishardy le sous-officier qui commandait l'escorte.

— La République te doit des remercîments pour ta manière de surveiller les convois, dit le chouan en riant; tu marches en pays ennemi comme si tu allais au cabaret.

— C'est vrai, dit le soldat d'un ton de mauvaise humeur ; mais j'arrive du Rhin et je n'entends rien à votre guerre de brigands.

— On t'a pourtant averti, je pense, que nous ne faisions point de prisonniers?

— Oui.

— Alors, tu sais...

— Je sais que vous êtes des sauvages qui mangez du patriote à vos quatre repas, et qu'aujourd'hui vous allez vous régaler...

— Nous épargnons ceux qui passent dans nos rangs, observa Boishardy. — Le sergent le regarda de côté, haussa les épaules et se mit à siffler.

— Sais-tu que nos soldats reçoivent trois livres par jour, continua le chouan, et que, lorsqu'ils auront rétabli la monarchie...

— On leur donnera le petit verre à volonté, le pain de munition à la fleur d'orange et des négresses blanches pour ôter leur guêtres, interrompit le sergent. Connue, l'histoire du racoleur ! Tu perds ton temps, l'ancien ; assez de conversation : fais-nous fusiller, et que ça finisse. — Boishardy se mordit les lèvres et appela *Fleur-d'Épine*. Je voulus m'interposer ; mais il me fit signe de ne rien craindre. Le paysan s'avança, des ciseaux à la main, ordonna au sergent de se décoiffer, et rasa, en quelques coups, la longue chevelure qui lui tombait sur les épaules.

— Est-ce que l'armée royaliste tient une fabrique de faux-toupets? demanda le républicain avec un étonnement ironique.

— L'armée royaliste veut connaître ceux à qui elle fait grâce, répliqua Boishardy, car elle ne pardonne qu'une fois ; et si tu retombes jamais entre ses mains...

— Compris, dit le sergent avec un geste énergique.

— Ta feuille de route, maintenant?— Il la présenta, et le chouan écrivit quelques mots au crayon.

— Nos bandes t'arrêteront peut-être, dit-il en la lui rendant; mais en montrant ceci, elles te laisseront passer.

— Ainsi, je puis continuer mon chemin? demanda le soldat.

— Tu le peux.

— Avec le convoi? — Boishardy sourit.

— Soit ! dit-il; la République est pauvre, et Dieu a dit de donner à ceux qui ont faim. Emmène tes bœufs, vieux rogneur de portions, et bon voyage. — Le sergent porta militairement à son chapeau :

— Votre nom, citoyen chouan? demanda-il avec une sorte de respect.

— Boishardy.

— Eh bien, aussi vrai que je m'appelle Marceau, dit-il en regardant le gentilhomme, je n'oublierai point votre politesse. — Et, retournant à ses soldats, qui étaient demeurés sous la garde des chouans, il conti-

nua avec eux sa route vers Rosternen. Lorsqu'il fut parti, Boishardy se tourna de mon côté :

— Tu vois que je fais le premier pas, et que je donne l'exemple.

— Il sera imité, répondis-je ; car le bien a, comme le mal, sa contagion. Chez les méchants même, l'orgueil tient lieu de vertu, et ils ne veulent pas plus être surpassés en clémence qu'en cruauté. — Nous traversâmes le chemin et continuâmes à nous diriger à travers les fourrés. Depuis notre sortie du village, j'avais eu plusieurs fois l'oreille frappée du son de ces trompes, qui servent à nos bergers pour leurs appels. Dès que nous parûmes sur la lisière de la forêt, les mêmes sons se firent entendre plus distinctement et dans toutes les directions. On eût dit que des échos cachés les répétaient de proche en proche. Boishardy s'aperçut de mon étonnement.

— Ce sont les *sonneurs de corne* qui annoncent notre arrivée, me dit-il.

— Mais où donc sont-ils?

— Au-dessus de nos têtes, dans le feuillage des chênes. Ils aperçoivent de là tout ce qui se passe dans le pays à plusieurs lieues à la ronde, et nous avertissent aussitôt. On sait, à leur manière de *corner*, si c'est un détachement de bleus ou de royalistes qui s'approche, quelle est sa force et de quel côté il vient. Toutes les forêts où nous avons des *placis* sont ainsi liées par une

ligne télégraphique, et il suffit de quelques minutes pour que nos mouvements ou ceux de l'ennemi soient connus d'une frontière à l'autre de l'Évêché. — Cependant nous avancions toujours en suivant des sentiers tortueux à travers le fourré; tout à coup nous nous trouvâmes en face d'une sorte de rempart formé d'arbres abattus, et devant une petite porte gardée par deux chouans en uniforme vert. Nous étions arrivés au *placis de la Prenessaye.* A notre vue, les sentinelles poussèrent une exclamation de joie; Boishardy les salua par leurs noms, et nous entrâmes.

LI

LE PLACIS DE LA PRENESSAYE — LA ROYALE — JEANNE — MORT DE BOISHARDY

Le *placis* ou campement de *la Prenessaye* formait, au milieu de la forêt, une clairière de plusieurs arpents entourés d'abatis. Environ cent cabanes de gazon et de feuillage avaient été bâties dans cette enceinte. Au milieu s'élevait un chêne immense au sommet duquel brillait une croix d'argent. Un autel de gazon paré de fleurs des bois avait été dressé à ses pieds.

Au moment où nous entrâmes, tout était en mouvement dans cet étrange village. On voyait les femmes moudre le grain aux portes, les vieillards fondre des balles près du foyer, les jeunes gens apprendre l'exercice près du grand chêne. Les enfants eux-mêmes étaient occupés à fabriquer des cocardes blanches ou à tresser des chapeaux d'une paille grossière. Nous venions d'entrer, lorsqu'un jeune homme courut à nous.

—Les autres commandants sont-ils arrivés ? demanda mon compagnon.

— Aucun ne peut venir, répondit le paysan.

— Pourquoi ?

— Ils surveillent un débarquement à la côte.

— Qui te l'a dit.

— Madame Catherine.

— Catherine ! s'écria le chouan ; elle est ici ?

— Quand vous êtes arrivé, elle allait partir pour la ferme du Gouray. — Boishardy fit un mouvement.

— Que dis-tu ? répéta-t-il en regardant le jeune paysan.

— Quelqu'un lui a parlé de Jeanne, répliqua celui-ci en baissant la voix.—Boishardy le prit par la main, l'entraîna à l'écart, et je ne pus entendre la suite. Ils causèrent un instant ensemble très-vivement, puis tous deux se dirigèrent vers les cabanes les plus éloignées. Resté seul, je me mis à me promener en plongeant

dans les cabanes ouvertes un regard curieux; toutes se ressemblaient, et c'était pour toutes le même ameublement : des escabeaux autour d'une table grossière, un lit de paille ou de mousse avec un bénitier de faïence au chevet; quelques vases de lait, du pain noir, un berceau d'enfant suspendu au toit, et quelquefois, dans le coin le plus sombre, une chèvre broutant des feuilles sèches. De loin en loin, j'apercevais un vieillard fourbissant des armes, un blessé les mains jointes sur son chapelet, une jeune femme allaitant son enfant. Boishardy avait raison, c'était une ville de guerre, et non un campement; la famille avait été transportée là avec toutes ses habitudes; le mouvement du ménage s'y mêlait au mouvement militaire; le bruit du travail au bruit des armes; mais ce bruit et ce mouvement avaient quelque chose de morne; chacun était tout entier à son œuvre, la faisant vite et silencieusement. Point de chant de femme, nul cri d'appel, aucun rire de voisins. Les enfants assis au milieu du *placis* verdoyant ne jouaient pas; les chiens, endormis au soleil, levaient la tête à notre approche sans oser aboyer; une sorte de contrainte planait sur tout, et les oiseaux seuls chantaient autour de cette triste ville de la forêt. J'étais tout occupé de l'étrange spectacle que j'avais sous les yeux, lorsque la voix de Boishardy me fit détourner la tête; il s'avançait vers nous accompagné d'une jeune femme que je reconnus de suite pour celle de ses maî-

tresses que ses soldats avaient surnommée *la Royale;* sa beauté m'éblouit. Elle portait un costume d'amazone, en drap bleu, garni de brandebourgs, un chapeau à forme basse orné d'une plume blanche, et des bottines à franges d'or. Ses cheveux noirs tombaient en longues boucles sur son cou, d'une blancheur rosée; elle tenait dans sa main droite une carabine incrustée de nacre et précieusement ciselée, tandis que son autre main, dégantée, était passée au bras du jeune chef. A la voir s'avancer ainsi, belle, forte, et si fièrement noble dans son amour, on eût dit une Diane chasseresse. Je me découvris à son approche avec une sorte d'admiration; elle salua légèrement.

— Nous ne pourrons voir les autres chefs royalistes, me dit Boishardy; mais je ne veux point que votre course ait été inutile : voici pour le général Humbert une lettre dans laquelle je propose de suspendre les hostilités tout le temps qu'il faudra pour s'entendre.

— Il la recevra aujourd'hui même, répondis-je en faisant un mouvement pour prendre congé. La compagne de Boishardy me retint.

— Vous venez de faire une longue route, monsieur, dit-elle, et vous ne pouvez nous quitter ainsi; veuillez entrer dans notre hutte, vous y trouverez l'hospitalité du charbonnier. — Je m'inclinai en remerciant, et je les suivis. La hutte de Boishardy était plus grande que les autres, mais non plus ornée. J'y trouvai la table

servie avec un mélange de luxe et de rusticité qui me frappa. Deux ou trois couverts de vermeil, des porcelaines de Saxe et quelques cristaux émaillés y étaient confondus avec les fourchettes de fer, les jattes de hêtre et les poteries vertes du canton. Le chef royaliste m'engagea à prendre place, et pria madame Catherine de faire les honneurs pendant qu'il donnerait audience. Son arrivée venait d'être annoncée, et une vingtaine de chouans étaient déjà réunis devant le seuil; tous portaient les insignes de quelques grades, sauf un seul dont le costume rappelait à la fois le cloarec et le maître d'école : c'était le percepteur de l'armée. Il entra le premier, tenant sous le bras un portefeuille de cuir noir, et à la main une sacoche de toile bise qu'il déposa devant le chef royaliste.

— Combien as-tu là? demanda celui-ci.

— Deux cents livres seulement, monsieur le marquis.

— Que dis-tu? Étienne Lebon, en devait, seul, huit cents.

— Comme tous les fermiers de biens nationaux auxquels je demande le prix de leurs fermages, il m'a répondu qu'il avait déjà payé à son nouveau maître. — Boishardy frappa la table du poing.

— Nous seul avons droit de lui donner quittance comme représentant de son légitime propriétaire ! s'écria-t-il ; ce qu'il a payé à un usurpateur ne le libère point, il faut qu'il le sache. Écris. — Le receveur tira

de sa poche une longue écritoire de basane, mit un genou en terre, posa sur l'autre son portefeuille de cuir, et leva la tête, comme pour avertir qu'il était prêt. Boishardy dicta :

« De par la loi de Jésus-Christ crucifié pour toi comme pour moi ; nous, chef des armées catholiques, nous demandons à Étienne Lebon, de la commune de Pleneuf, pour les fermages des terres et de la métairie appartenant à M. de Rollo, la somme de huit cents livres pour l'année 1794, faute de quoi nous entrerons en jouissance immédiatement de tout ce qui lui appartient, et le traiterons comme rebelle. » Boishardy prit le papier, signa, et, le remettant au receveur :

— Tu porteras ceci à Étienne, dit-il, et si dans deux jours les huit cents livres ne sont pas soldées, moitié en espèces, j'enverrai *Fleur-d'Épine* avec ses gens. Le receveur sortit et d'autres chouans entrèrent. Tous venaient rendre compte de quelque mission récemment exécutée. Les uns avaient descendu toutes les rivières et tous les ruisseaux, depuis leur source jusqu'à la mer, défendant aux meuniers, sous peine de mort, de travailler pour les villes; d'autres avaient parcouru les fermes, enlevant les roues des chariots ou brûlant les essieux; plusieurs apportaient la liste des patriotes répandus dans les campagnes et les villages. Devant chaque nom, on lisait une des lettres S, R, T, ce qui voulait dire : *surveillé*, *rançonné*, ou *tué*. Bois-

hardy avait attentivement écouté tous ces rapports ; il demanda quelques nouvelles explications, donna ses ordres avec clarté, puis congédia tout le monde. Madame Catherine sortit alors, et il vint prendre sa place vis-à-vis de moi.

— Eh bien! que pensez-vous de notre manière de faire la guerre? me demanda-t-il en souriant. Les républicains ne savent pas que nous les parquerons dans la famine. Vos villes seront bientôt pour vous comme le cachot d'Ugolin, et vous vous y mangerez l'un l'autre. Avertissez-en vos généraux, peut-être se montreront-ils moins difficiles sur les conditions de la pacification. — Ces derniers mots m'expliquèrent l'apparente confiance du chef royaliste ; en me rendant témoin de son audience, il avait espéré m'effrayer.

— Je dirai ce que j'ai vu, répondis-je, mais veuillez rappeler, de votre côté, monsieur, aux chefs de l'armée royaliste, que hors de la Bretagne, de la Normandie et de la Vendée, il y a la France républicaine qui nous enveloppe tous, et que si vous nous parquez dans la famine, elle pourra, elle, vous parquer dans la mort. Les malheurs mêmes des patriotes ne vous profiteront point ; vous pouvez espérer la victoire, jamais le succès, car, dans les guerres civiles, ce sont toujours les minorités qui succombent. Vos paysans se lasseront d'ailleurs de cette vie de bêtes fauves ; quelque jour, en passant devant leurs villages abandonnés, ils se sen-

tiront repris de l'amour du foyer, et ils jetteront là leurs carabines pour arracher l'herbe de leurs seuils.

— Détrompez-vous, me dit Boishardy ; vous ignorez quel charme a cette vie toujours militante et vagabonde, que de joies secrètes offre cette perpétuelle partie jouée contre la mort. On se sent vivre, on éprouve sa force, on a conscience de ce que l'on peut et de ce que l'on vaut. Cette race, d'ailleurs, est avant tout esclave de l'habitude; sous peu vous la verrez aller à la bataille aussi tranquillement qu'elle conduirait sa charrue, et une fois devenus soldats, nos Bretons ne voudront plus habiter que le camp. — Cependant le jour avançait, et j'allais me lever pour prendre congé de Boishardy, lorsque le jeune chouan qui avait déjà annoncé au chef royaliste l'arrivée de madame Catherine parut à la portière, suivi d'une jeune paysanne dont l'aspect me frappa. Elle avait les pieds nus, les cheveux à demi épars, et, pour tout vêtement, une jupe courte frangée par les épines. Sa chemise de toile rousse, qu'une épinglette à grains coloriés ne fermait qu'à moitié, laissait voir une partie de ses épaules dorées par le soleil. Elle était haletante, couverte de poussière et de sueur, mais éblouissante de je ne sais quelle beauté forte et sauvage. En l'apercevant, Boishardy se leva d'un bond.

— Jeanne! s'écria-t-il. Et regardant autour de lui avec inquiétude : — Pourquoi as-tu quitté le Gouray?

continua-t-il rapidement et tout bas; je te l'avais défendu. Que veux-tu? que viens-tu faire ici?

— Vous sauver, maître, répondit la jeune fille.

— Moi!

— Les bleus ont été avertis que vous étiez au placis avec un petit nombre de gars...

— Eh bien?

— Ceux de Collinée, de Loudéac et de Moncontour se sont donné rendez-vous ce soir pour entourer la forêt et y mettre le feu.

— Le feu!

— Je l'ai entendu dire à l'un des chefs. Tous les chemins et tous les ponts sont déjà gardés, de peur que vous ne soyez avertis. Pour venir, il m'a fallu gagner le Moulin-Blanc et traverser le Lié sous le feu des postes.

— Ils ont tiré sur toi! s'écria Boishardy.

— Vingt coups au moins, mais les touffes d'aulnes et de bouleaux m'ont préservée. J'entendais les balles grésiller dans les feuilles comme la giboulée de mars. Voyez plutôt, maître : c'est une balle qui a coupé ceci au-dessus de ma tête.— A ces mots, la jeune paysanne éleva en riant une branche de saule qu'elle tenait à la main.

— Et tu n'as pas eu peur? demanda Boishardy.

— Je n'en ai pas eu le temps ; je pensais à vous, et j'étais pressée d'arriver.

— Merci, Jeanne, merci, ma louve ! dit le chouan en posant affectueusement la main sur l'épaule de la jeune paysanne. — Tout corps s'assouplit et frissonna à ce toucher, et elle leva sur le chef royaliste le regard amoureux du chien qui sent la caresse du maître.

— Il y a si longtemps que vous n'aviez passé par la ferme, dit-elle, et vous m'aviez défendu de paraître au *placis;* mais j'avais une raison cette fois... et maintenant... si mon maître voulait... il a besoin de quelqu'un pour le servir, et nul ne trouverait à redire que ce fût moi. — Ces mots étaient prononcés avec une sorte de timidité amoureuse. Boishardy secoua la tête, et regardant autour de lui d'un air inquiet :

— C'est impossible, Jeanne, répliqua-t-il à demi-voix, c'est impossible... Il faut que tu repartes tout de suite.

— Si je repars, dit la jeune fille, les bleus savent que je suis venue ici, et ils me tueront.

— Que dis-tu? s'écria Boishardy.

— Laissez-moi vous suivre, oh ! laissez-moi vous suivre ! reprit Jeanne avec passion et en saisissant la main du jeune chef. Une exclamation qui retentit à quelques pas empêcha Boishardy de répondre. Il se retourna vivement : *la Royale* venait d'entrer. Il y eut pour tous un moment de silence. Les deux femmes se regardaient avec une sorte de surprise soupçonneuse et menaçante.

— Quelle est cette fille? demanda enfin madame Catherine en montrant du doigt la paysanne.

— La sœur d'un de mes fermiers, répondit Boishardy embarrassé.

— Et que vient-elle faire ici?

— M'avertir que les bleus doivent mettre le feu à la forêt cette nuit. — *La Royale* jeta sur Jeanne un coup d'œil oblique.

— Ah ! fort bien, dit-elle ; elle espionne pour vous.

— Elle a voulu nous sauver.

— Et vous avez sans doute bien payé sa nouvelle, car quand je suis entrée elle semblait vous remercier fort vivement.

— Quand vous êtes entrée, elle m'avertissait qu'elle avait tout à craindre en retournant à la ferme, et me priait de la garder au placis.

— Mais rien de plus facile, reprit madame Catherine avec une ironie hautaine ; elle est forte, cette fille, je puis la prendre à mon service.

— Non, dit vivement Boishardy, elle serait mal ici.

— Mal ! répéta la jeune femme ; la croyez-vous trop délicate pour vivre comme nous ? Eh ! monsieur, voyez donc, chacune de ses deux grosses mains cacherait les deux miennes, et je ne vous souhaiterais qu'un attelage de femmes pareilles pour vos canons. — Jusqu'alors Jeanne avait tout écouté avec une sorte de stupeur douloureuse. Elle se sentait vaguement blessée sans

savoir où frappaient les coups; mais, à ces derniers mots, tout son orgueil de femme s'éveilla. Raillée dans sa beauté devant celui qu'elle aimait, elle tressaillit.

— Je veux m'en aller, dit-elle d'une voix émue.

— Vous avez tort, dit *la Royale* ironiquement; de belle venue comme vous êtes, vous pouviez devenir ici la préférée du tailleur ou de quelque porteur de bagages. A moins, pourtant, comme on le dit, que la *pennerès* du Gouray ne reçoive que des gentilshommes derrière son pignon [1].

—Les grandes dames y reçoivent bien des meuniers ! répliqua Jeanne sèchement. *La Royale* devint pâle, et fit un brusque mouvement vers la jeune paysanne.

— Sortez ! s'écria-t-elle l'œil étincelant. Jeanne demeura immobile.

—Sortez ! répéta madame Catherine d'une voix forte.

— Je suis chez mon maître, répondit la jeune fille avec un calme dédaigneux. *La Royale*, tremblante de colère, étendit vivement la main vers la carabine qu'elle avait posée contre la table, puis s'arrêtant :

— Chassez-la, monsieur, chassez-la ! dit-elle à Boishardy d'une voix haletante.

— Laissez-nous, Jeanne, balbutia celui-ci. Jeanne leva la tête avec un douloureux étonnement.

[1] C'est derrière le pignon que les jeunes filles bretonnes reçoivent leurs amants, parce qu'aucune fenêtre n'étant percée de ce côté, elles ne peuvent être aperçues.

— Ainsi mon maître veut que je m'en aille? demanda-t-elle.

— Retournez à la ferme, Jeanne. — Elle jeta au chouan un regard désespéré; il détourna les yeux.

— J'y retournerai, murmura-t-elle. Et elle fit un pas vers la porte; mais s'arrêtant tout à coup :

— Adieu, mon maître, balbutia-t-elle d'un accent entrecoupé.

— Adieu, dit Boishardy. — Elle demeura un instant frémissante et comme indécise. On eût dit qu'elle attendait un mot, qu'elle espérait un signe. Enfin, elle leva la tête, regarda Boishardy une dernière fois, joignit les mains et sortit. Nous la vîmes traverser vivement le placis, sa branche de saule à la main, prendre le sentier qui conduisait au Gouray, puis disparaître sous la voûte ombreuse de la forêt. Je sus le lendemain, en remettant au général Humbert la lettre de Boishardy, que la ferme du Gouray avait été brûlée par les bleus, mais sans pouvoir apprendre ce que Jeanne était devenue. Je n'en entendis plus parler jusqu'en prairial, an III. A cette époque, les hostilités, un instant suspendues par les traités de la Jaunais et de la Mabilais, avaient recommencé; mais l'armée royaliste, divisée, mal conduite, essayait vainement de prendre l'offensive. Partout battue et partout poursuivie par les républicains, qui avaient appris à la longue cette guerre de fossés et de broussailles, elle n'avait pu se

former nulle part. Boishardy, secondé par madame Catherine, continuait pourtant à parcourir les paroisses, excitant l'ardeur des bandes et s'efforçant de rattacher entre eux les anneaux isolés de l'insurrection. Tous deux s'étaient partagé cette œuvre périlleuse, ne se quittant plus que quelques heures par jour, et se retrouvant pour suspendre leur hamac aux arbres de la forêt ou dormir dans la douve sur le même manteau. *La Royale* était donc regardée comme presque aussi redoutable à la République que Boishardy lui-même, et des récompenses avaient été promises plus d'une fois à ceux qui pourraient s'en emparer. Une femme se présenta enfin au général Lemoine, promettant de la livrer. Le capitaine Audillas reçut ordre de la suivre, et ce fut lui-même qui me raconta, peu après, tous les détails de cette expédition. Ils partirent de Moncontour après minuit, se dirigeant, par un long détour, vers un champ de la ville Henée, en Brehand. L'air était si calme, que l'on entendait tourner sur les collines les ailes des moulins et bruire les déversoirs au fond de la vallée. Les grenadiers avaient enveloppé leurs chaussures de foin et portaient leurs armes baissées, de peur que le bruit de leurs pas ou l'éclat des baïonnettes ne les trahît. La jeune paysanne était à leur tête, pâle et les yeux hagards. Ils arrivèrent ainsi à un champ de blé planté d'arbres, où elle s'arrêta.

— Est-ce ici? demanda le capitaine.

— Regardez de ce côté, dit-elle. On apercevait en effet vaguement un hamac suspendu sous les pommiers.

— Et tu es sûre que son amant n'est point avec elle ?

— Sûre, sûre, répondit la jeune fille ; il est parti avec *Fleur-d'Épine*... Mais tirez, car elle se défendra peut-être... Tuez-la, citoyens... tuez-la tout de suite, c'est le plus sûr. — Le champ fut entouré, et les grenadiers y entrèrent avec la paysanne, qui marchait en avant comme une louve affamée. Mais à peine avaient-ils fait quelques pas, qu'un homme se dressa au milieu des blés en poussant un cri d'avertissement.

— *Fleur-d'Épine !* dit la jeune fille qui recula épouvantée.

— Alors, Boishardy est revenu, s'écria le capitaine ; en avant les braves ! — Il n'avait pas achevé que six coups de feu partirent. Les soldats, surpris, crurent qu'ils étaient tombés dans une embuscade et se dispersèrent. Au même instant le chef royaliste, suivi de cinq de ses hommes, s'élança d'un sillon et se trouva en face de la paysanne.

— Jeanne ! s'écria-t-il, stupéfait.

— Par les genêts ! par les genêts, maître ! dit-elle en entraînant Boishardy vers le côté du champ qu'elle savait ne point être gardé.— Ils venaient de franchir le fossé, lorsqu'un coup de feu partit ; le chouan s'arrêta.

—Ah ! *la Royale* est morte ! dit Jeanne avec un éclat de joie féroce.

— Malheureuse ! s'écria Boishardy. Et, revenant sur ses pas, il voulut regagner le verger ; mais à peine eut-il passé la haie que deux coups de feu l'atteignirent. Il tomba sans pousser un soupir ; les deux balles lui avaient traversé les poumons et le cœur. Telle fut la fin de cet homme qui eût dû naître au temps du Cid et succomber dans quelque noble guerre contre l'étranger. Sa mort fut, comme sa vie, quelque chose de romanesque et d'imprévu, mais d'heureux après tout ; car il périt sans agonie, sous les pommiers en fleurs, et les lèvres encore tièdes de baisers. Sa tête fut coupée par quelques misérables qui la promenèrent en triomphe dans les paroisses. Lorsque Hoche l'apprit, il pleura de honte, et écrivit à l'adjudant général Crublier de faire arrêter tous ceux qui avaient pris part à *ce crime contre l'honneur*... — Langage étrange et nouveau sans doute après les massacres de la Vendée, mais qui annonçait à tous que le règne des folies sanglantes était passé, et que si la révolution était encore une tempête, ce n'était plus du moins *une tempête dans un égout*.

CONCLUSION

Le débarquement des émigrés suivit de près la mort de Boishardy, et la défaite de Quiberon porta le dernier coup au parti royaliste. Rassurés par l'indulgence des administrateurs patriotes, la plupart des paysans regagnèrent leurs paroisses, où le désarmement s'accomplit moitié de force, moitié de bon gré. Les églises avaient déjà été rouvertes; les prêtres assermentés purent reparaître, à la condition de se montrer prudents; les municipaux reprirent l'administration des communes, et insensiblement l'ordre remplaça partout la révolte. L'étrange rencontre que j'avais faite à Lachèze fut ma dernière aventure. Un mariage, qui m'obligea à rompre avec mes associés, en me donnant la direction d'une maison nouvelle, changea mes habitudes. Je ne quittai plus Guingamp, et demeurai complétement étranger aux dernières phases de la lutte révolutionnaire. Elles avaient d'ailleurs perdu pour moi l'intérêt de l'incertitude; le passé était décidément vaincu; en le voyant descendre à l'horizon comme un soleil qui s'éteint, les plus ardents travailleurs com-

prirent que la tâche était achevée et songèrent au repos. L'œuvre, en effet, avait été longue et laborieuse : quinze années s'étaient écoulées dans la fièvre, sans une heure de trêve ! Pendant quinze années, la mine avait été mise sous la société entière, tout avait été creusé, renversé, pétri dans la sueur et dans le sang ; nous abordions au présent comme des naufragés à une île qui a brisé leur vaisseau. Mais pendant ce long orage, les passions s'étaient attiédies, les impatiences calmées ; les événements eux-mêmes semblaient lassés comme les hommes, et tout avait l'air de faire halte pour reprendre haleine. Puis, nous avions fait notre temps dans cette grande armée qui combattait pour la cause de l'humanité et de l'avenir ; c'était à de plus jeunes désormais à défendre nos conquêtes, à nous de retourner aux joies du foyer. J'avais été fort longtemps sans recevoir des nouvelles de Joseph ; je savais seulement qu'exporté en Espagne, après une courte captivité à Saint-Brieuc, il s'y était fait ordonner prêtre, et y vivait dans l'obscurité, du prix de ses messes et de quelques leçons. Je reçus enfin une lettre dans laquelle il me priait de solliciter pour lui la permission de revenir en France ; je l'obtins sans peine et m'empressai de la lui faire passer. Il ne me répondit point ; mais un soir que j'étais assis au jardin avec ma jeune femme, je le vis paraître au détour des charmilles. Nous courûmes l'un à l'autre avec un cri de joie ; ma femme lui

tendit la main, qu'il osa à peine toucher, mais il couvrit de baisers l'enfant qu'elle portait. L'exil ne l'avait ni aigri, ni changé ; il revenait comme il était parti, les bras ouverts, et prêt à serrer tous les hommes sur son cœur. Après m'être informé de ses aventures et de ses souffrances, je lui demandai ce qu'il allait faire.

— Retourner dans ma paroisse, répondit-il. Maintenant que l'orage s'apaise, votre tâche est finie, mais la nôtre commence : nous avons à guérir les blessés et à prier pour les morts ! La nation a fait comme les marins dans la tempête, monsieur Baptiste ; elle ne s'est occupée que de sauver le vaisseau et elle a jeté à la mer tout ce qui eût pu retarder sa marche, la pitié, la religion, la clémence !... C'est à nous maintenant d'arracher à l'abîme ces précieux débris. Chouans et bleus ont besoin des mêmes consolations ; je tendrai à chacun une main, et je les réunirai sur mon cœur.

—Allez donc, Joseph, repris-je avec attendrissement ; allez à votre moisson de paix, et tâchez que le signe de réconciliation se lève sur notre déluge. Hélas ! quand nous lisions Plutarque sous les *saulaies* de Coëtmieu, nous étions loin de prévoir que chacun de nous serait un obscur Thésée obligé de combattre des monstres ou d'essayer des miracles. Nous sommes nés dans des jours d'épreuves, Joseph, et nous ressemblons aux Juifs qui, cherchant la délivrance, errèrent pendant quarante années dans le désert. Dieu veuille que nous

n'ayons pas fait fausse route ; et, si nous ne devons jamais voir la Terre promise, puisse-t-elle au moins se montrer à nos enfants ! — Joseph secoua la tête.

— La Terre promise que vous cherchez n'est ni en avant ni en arrière, dit-il doucement ; chacun de nous la porte en lui-même, et Dieu nous a donné, à tous, deux yeux pour l'apercevoir.

— Et quels sont-ils, Joseph ?

— La foi et l'amour, monsieur Baptiste.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

DU DEUXIÈME VOLUME

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES

PARIS. — IMP. DE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.
(Ancienne maison Dondey-Dupré.)

